Cahiers d'Etude et de Recherche

N°14 (ISSN 0298-7899) 1990 — 25FF, 10FS, 170FB

Dans la série "cours"

Marxisme et parti 1903-1917 (Lénine, Luxemburg, Trotsky)

Norman Geras, Paul Le Blanc

Préface p. 3
Paul Le Blanc
I. Lénine et R. Luxemburg sur l'organisation révolutionnaire (le débat de 1904 et ses suites) p. 6
II. Programme, organisation, révolution. Lénine et les bolcheviks (1905-1914) p. 15
Norman Geras
III. Lénine, Trotsky et le parti p. 27
IV. La représentation du prolétariat dans le marxisme classique p. 35
Annexes
Chronologie p. 14
Carte de l'empire russe en 1905 p. 26
Petit guide de lecture / Note sur l'histoire de la Pologne p. 34
Glossaire p. 44
Bibliographie p. 46

Vue la place qui a été la leur dans l'histoire du mouvement ouvrier international, l'étude de la révolution russe et de l'héritage léniniste reste indispensable à qui veut poursuivre le combat socialiste. Nous espérons avoir offert au lecteur, avec ce nouveau *Cahier d'étude et de recherche*, un élément de ce dossier, sur lequel nous comptons revenir dans des publications ultérieures. Nous avons choisi les quatre articles contenus dans ce *Cahier* parce qu'ils traitent d'une polémique historique essentielle, qu'ils éclairent un morceau d'histoire souvent mal connu et qu'ils fournissent d'intéressants éléments de réflexion sur la question du parti d'avant-garde. Souvent convergentes, les analyses des deux auteurs n'en diffèrent pas moins dans certaines de leurs préoccupations et de leurs conclusions. Nous avons voulu, en les publiant ensemble, offrir au lecteur une étude plurielle.

Paul Le Blanc vit aux Etats-Unis, où il a étudié l'histoire à l'Université de Pittsburgh. Il est militant de la Fourth International Tendency et écrit régulièrement pour son organe *Bulletin in Defense of Marxism*. Il a collaboré à de nombreuses revues, parmi lesquelles *International Marxist Review*, *Monthly Review* et *Science & Society*. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage sur la révolution nicaraguayenne, *Permanent Revolution in Nicaragua*, paru aux Etats-Unis en 1984.

Norman Geras vit en Grande-Bretagne. Il a étudié à l'Université de Oxford et enseigne depuis 1967 à l'Université de Manchester. Il est membre du comité de rédaction de la *New Left Review*, collaborateur de nombreuses revues et auteur des livres suivants : *The Legacy of Rosa Luxemburg* (1976), *Marx and Human Nature* (1983), *Literature of Revolution* (1986) et *Discourses of Extremity* (1989), tous publiés chez Verso, Londres.

Bulletin de commande

Nom - Prénom : . . . . . .
Numéro et rue : . . . . . .
Commune : . . . . . Code postal : . . . . . Pays : . . . . . .
Ci-joint la somme de . . . . . pour :
* un abonnement à cinq numéros des CER (100 FF), à partir du numéro . . . . . .
* les numéros suivants des CER (20 FF, 25 FF ou 40FF par exemplaire; voir titres en page 2) : . . . . . .

Chèques libellés à l'ordre de P. Rousset, de préférence en francs français, tirables dans une banque située en France. Envoyer à CER, 2 rue Richard-Lenoir, 93108 Montreuil, France. Virements postaux à P. Rousset, CCP Paris 11 541 97 T. Paiements groupés : indiquer la somme pour les CER. Eviter les eurochèques.

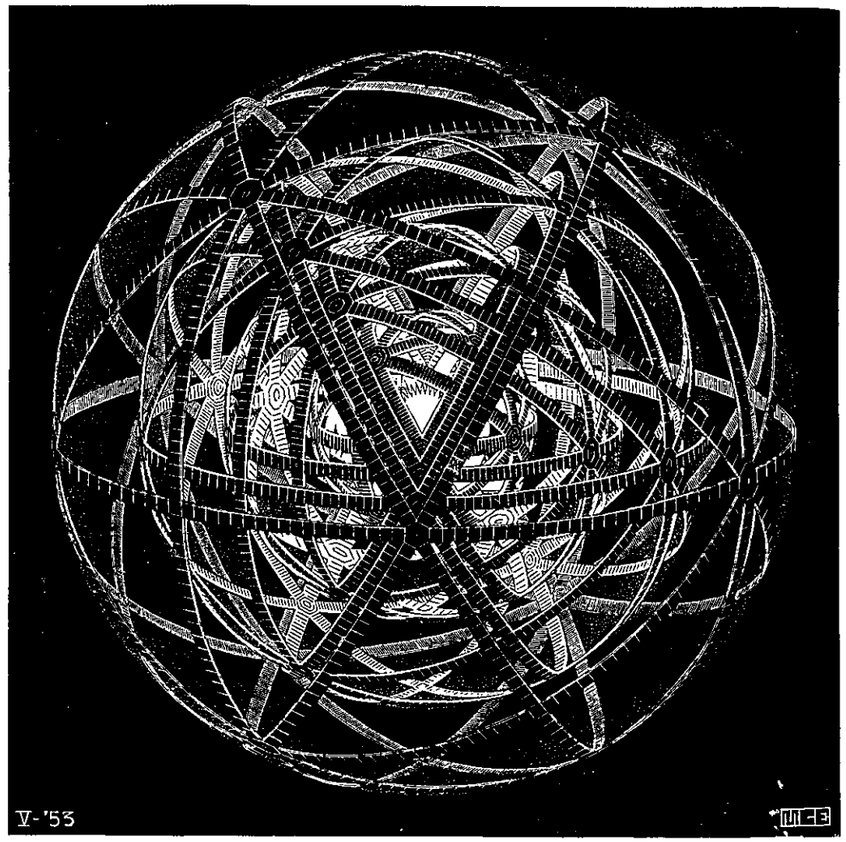
CAHIERS d'étude et de recherche

Marxisme et parti 1903-1917

(Lénine, Luxemburg Trotsky)

•

Norman Geras
Paul Le Blanc



numéro 14, 1990 — *25F, 10FS, 170FB*

Institut International de Recherche et de Formation

CAHIERS D'ETUDE ET DE RECHERCHE
NOTEBOOKS FOR STUDY AND RESEARCH

Les *Cahiers d'Etude et de Recherche/Notebooks for Study and Research* (CER/NSR) sont publiés dans le cadre des activités de l'Institut International de Recherche et de Formation/International Institute for Research and Education (IIRF/IIRE).

Ils comportent trois séries:

* La série **"cours"** : sont reproduits dans cette série des cours donnés dans le cadre de l'IIRF (et parfois d'autres institutions). On trouve dans les cahiers de cette série, outre la transcription du cours lui-même, un matériel de lecture complémentaire qui accompagne le texte principal.

* La série **"études"** : sont publiées dans cette série des études systématiques portant soit sur un pays et une expérience donnés, soit sur une thème particulier.

* La série **"dossiers et débats"** : sont présentés dans cette série un ensemble de documents, d'articles et d'interviews qui permettent de faire le point sur une question controversée.

Les mêmes textes paraissent en français, sous le titre *Cahiers d'Etude et de Recherche,* numérotés selon la séquence de publication française, et en anglais, sous le titre *Notebooks for Study and Research,* numérotés selon la séquence de publication anglaise.

Certains cahiers sont traduits en d'autres langues, notamment en espagnol, en allemand et en portugais. Pour plus d'informations sur leur disponibilité, écrire à la rédaction.

Nous invitons les lecteurs à nous faire part de leurs remarques concernant la présentation et le contenu des CER/NSR, en nous écrivant à :

IIRF/IIRE
Postbus 53290
1007 RG Amsterdam
Pays-Bas

Les CER/NSR parus et à paraître

■ **En français sont disponibles :**

N° 1 *La Place du marxisme dans l'histoire,* par Ernest Mandel (série "études") (40 p. 20FF)
N° 2 *La révolution chinoise - Tome I : La Deuxième révolution chinoise et la formation du projet maoïste,* par Pierre Rousset (série "études") (32 p. 20 FF)
N° 3 *La révolution chinoise - Tome II : Le maoïsme à l'épreuve de la lutte de pouvoir,* par Pierre Rousset (série "études") (48p. 25FF)
N° 4 *Sur la révolution permanente,* par Michael Löwy (série "études") (44 p. 20FF)
N° 5 *Lutte de classe et innovation technologique au Japon depuis 1945,* par Muto Ichiyo (série "études") (48p. 25 FF)
N° 6 *Le populisme en Amérique latine,* textes d'Adolfo Gilly, Helena Hirata, Carlos M. Vilas, PRT argentin présentés par Michael Löwy (série "dossiers") (40 p. 20FF)
N° 7/8 *Plan, marché et démocratie : l'expérience des pays dits socialistes,* par Catherine Samary (série "cours") (64p. 40FF)
N° 9 *Les années de formation de la IVème Internationale,* par Daniel Bensaïd (série "cours") (48p. 25FF)
N° 10 *Marxisme et théologie de la libération,* par Michael Löwy (série "études") (40p. 20FF)
N° 11/12 *Les révolutions bourgeoises,* par Robert Lochhead
N° 13 *La guerre civile espagnole au Pays Basque et en Catalognee,* par Miguel Romero (série "cours") (48p. 25FF)
*** prévus :**
La gauche philippine et les années quatre-vingt, par Pierre Rousset et Rozalina Viegelmann
L'oppression des femmes, par Stephanie Koontz
Ecologie et socialisme, par Jean-Paul Deléage
*** en anglais:**
Les numéros 1 à 12 des CER sont également parus en anglais sauf le numéro 4, traduction de deux chapitres de l'ouvrage de Michael Löwy, *The Politics of Uneven and Combined Development: The Theory of Permanent Revolution,* disponible chez New Left Books, Londres, 1981. Les NSR ont publié en numéro 4 une traduction de la première partie de l'ouvrage de Daniel Bensaïd, *Stratégie et parti,* disponible à La Brèche, Paris, 1987.

*** En espagnol et en allemand.**
Certains numéros des CER/NSR sont également disponibles en espagnol et en allemand. Pour tout renseignement écrire à la rédaction.

Abonnement : 5 numéros pour 100 FF, 40FS, 675FB
(+20% pour envois par avion)
Chèques libellés à l'ordre de P. Rousset, de préférence en francs français tirables dans une banque **située** en France. Envoyer à CER, 2 rue Richard-Lenoir, 93108 Montreuil, France. Virements postaux à Pierre Rousset, CCP Paris 11 541 97 T. Eviter les eurochèques

Cahiers d'étude et de recherche, périodique publié cinq fois par an. ISSN 0298-7899. Directeur de la publication: Pierre Rousset.
Administration: 2, rue Richard-Lenoir, 93108 Montreuil, France. Imprimé par Rotographie. Commission paritaire: 68 604.

PREFACE

Dans le choix des auteurs et des thèmes abordés — dans leur distribution aussi —, les *Cahiers d'étude et de recherche* ont une vocation internationale. Ils sont publiés en anglais et en français (certains *Cahiers* ont été traduits dans d'autres langues, dont le castillan et l'allemand, mais les éditions anglaise et française sont pour l'instant les seules régulières). Ils consistent généralement en des manuscrits originaux. Mais ils veulent aussi faire connaître dans une langue des études déjà publiées dans une autre et qui n'ont encore jamais été traduites. C'est le cas des articles de l'américain Paul Le Blanc et du britannique Norman Geras que nous présentons dans ce *Cahier* (1).

Tous deux traitent, ici, des conceptions léninistes du parti révolutionnaire et des critiques formulées à leur encontre par Rosa Luxemburg et Léon Trotsky. Ils discutent des mêmes questions de fond, s'attachent aux mêmes textes, dont ils citent parfois les mêmes passages. Souvent convergentes, leurs analyses n'en diffèrent pas moins dans certaines de leurs préoccupations et des leurs conclusions. Nous avons voulu, en les publiant ensemble, offrir au lecteur une étude plurielle. Nous souhaitons, en effet, lui donner des éléments de réflexion et de discussion et non une orthodoxie refermée sur elle-même.

Longtemps, le mouvement ouvrier international a été tributaire du mythe stalinien pour qui Lénine était une sorte de démiurge tout-puissant, échappant à la recherche critique. A l'heure des bouleversements de l'Est et des remises en cause en URSS, il est confronté au regain d'un autre mythe, purement négatif, d'origine bourgeoise cette fois, pour qui le révolutionnaire russe n'incarne que la volonté de pouvoir, le démon totalitaire. Est-il besoin de souligner ici ce que ces deux clichés idéologiques, véritables images inversées l'une de l'autre, peuvent avoir de commun et de stérile ?

Par delà les diatribes et les apologies, les dogmes et les mystifications, il nous paraît important de revenir aujourd'hui sur l'expérience du bolchevisme — en cherchant à restituer sa réalité historique, en mettant en valeur ses acquis comme ses limites, en réfléchissant sur son héritage, en discutant de ses enseignements.

Le sujet est vaste et ne saurait être épuisé ici. Nous avons choisi les quatres articles contenus dans ce *Cahier* parce qu'ils traitent d'une polémique historique essentielle, qu'ils éclairent un morceau d'histoire souvent mal connu et qu'ils fournissent d'intéressants éléments de réflexion sur la question du parti d'avant-garde. Le lecteur qui souhaiterait connaître plus complètement les analyses de nos deux auteurs devra se reporter à leurs ouvrages de langue anglaise. Paul Le Blanc vient en effet de terminer un livre tout entier consacré à cette question : *Lenin and the Revolutionary Party* (Humanities Press, New Jersey & london, 1989). Norman Geras est, entre autre, connu pour *The Legacy of Rosa Luxemburg* (Verso, London, 1983), qui compte parmi les études importantes consacrées à cette grande figure de révolutionnaire, et *Literature of Revolution*, où de nombreuses études portent sur Trotsky et le marxisme russe (Verso, London, 1986).

Dans la première de ses contributions que nous publions ci-dessous, Paul Le Blanc analyse le débat entre Luxemburg et Lénine sur les questions d'organisation. Dans la seconde, il étudie l'évolution de la social-démocratie russe, des mencheviks et des bolcheviks, entre la révolution de 1905 et l'éclatement de la première guerre mondiale en 1914 (2).

Donnant sur le fond raison à Lénine contre ses détracteurs de 1904, Le Blanc prend note des conditions qui expliquaient pour une part l'incompréhension manifestée par Rosa à l'égard du "centralisme" léniniste et qui alimentaient, à l'époque, les divergences entre les cadres révolutionnaires. Il n'en met pas moins en lumière certaines carences et certains problèmes qui ont marqué la naissance du bolchevisme et qui ont facilité l'apparition, après la révolution de 1905, de profonds clivages au sein même de ce courant.

Paul Le Blanc focalise, par ailleurs, les questions de principe qui finissent par provoquer — et justifier, pense-t-il — la scission, en 1912, du POSDR en deux partis distincts. Pour comprendre le triomphe du léninisme, durant la révolution russe de 1917, il analyse l'importance de la période "noire" de 1907-1912. Il juge en effet que la qualité d'une organisation militante s'éprouve dans les périodes de reflux et non seulement lors des montées de luttes de masse. Il éclaire, ce faisant, le rôle fondamental que joue le programme dans la construction sur le long terme d'un parti révolutionnaire.

L'image qui se dégage de l'étude, historiquement fondée, de Paul Le Blanc est bien différente de celle que véhicule le "mythe négatif", d'orgine bourgeoise, qui a fait de Lénine un dirigeant autocratique, intolérant, parfaitement insensible aux exigences de la démocratie.

Les deux textes de Norman Geras que nous reproduisons dans ce *Cahier* partent, de même, de la polémique de 1904, opposant Trotsky et Rosa Luxemburg à Lénine. Lui aussi défend ce dernier face à certain nombre de critiques de l'époque. Néanmoins, il commence par nous mettre en garde contre le "mythe positif", cette fois, de Lénine, d'origine stalinienne, et contre la tentation apologétique qui tue toute réflexion vivante.

Dans le second de ces textes, il s'attache aux rapports entre mouvements de la classe ouvrière et parti d'avant-garde, entre démocratie et centralisme, entre conditions historiques et conscience politique. Pour conclure sur une question dont l'importance ne peut, maintenant, plus échapper à personne : celle du pluralisme marxiste et plus précisément de la pluralité des partis prolétariens, des organisations marxistes, des formes institutionnelles de la démocratie socialiste.

Geras analyse ce qui peut y avoir, en ce domaine, de commun, entre les protagonistes du débat de 1904. Il

remonte, pour ce faire, jusqu'à Marx. Il soumet à la critique l'identification du parti et de la classe. Il s'attache à mettre en lumière l'existence d'une véritable lacune dans la tradition théorique socialiste originelle. On se retrouve alors au cœur des débats contemporains sur ce qui peut être une démocratie socialiste véritable.

Vu la place qui a été la leur dans l'histoire du mouvement ouvrier international, l'étude de la révolution russe et de l'héritage léniniste reste indispensable à qui veut poursuivre le combat socialiste. Nous espérons avoir offert au lecteur, avec ce nouveau *Cahier d'étude et de recherche*, un élément de ce dossier, sur lequel nous comptons revenir dans des publications ultérieures.

Pierre Rousset
Enzo Traverso

Notes :

1) Le premier texte de Paul Le Blanc est paru en anglais sous le titre de "Luxemburg and Lenin on revolutionary organization" dans *International Marxist Review*, vol. 2, n° 3, 1987. Le douzième, sous le titre "Program, Organization, Revolution : Lenin and the Bolcheviks 1905-1917" a été publié en trois parties, en 1988, dans *Bulletin in Defense of Marxism*, n° 56, 57, 58. Les contributions de Norman Geras sont tirées de son recueil *Literature of Revolution*, Verso Edition, Londres, 1986, sous le titre de "Lenin, Trotsky and the Party" et de "Classical Marxism and Proletarian Representation". Le *Notebook for Study and Research* n° 14, correspondant au présent CER, consistera en une étude de Salah Jaber sur l'Etat dans les révolutions prolétariennes. Il s'agit d'une version remaniée d'un long article initialement paru dans le n° 15, 1984 de *Quatrième Internationale*.

2) Rappelons qu'à l'époque, le terme de "social-démocrate" s'appliquait à l'ensemble des militants marxistes, jusqu'aux plus révolutionnaires d'entre eux. Ce n'est qu'en 1917 que la distinction entre communistes et réformistes sociaux-démocrates n'a commencée à être faite.

* Les textes présentés dans ce *Cahier* ont été traduits par Pierre Rousset et Enzo Traverso. Les illustraions sont tirées de M.C. Escher, *L'œuvre graphique*, Benedikt Taschen, Berlin, 1990.

Cahiers d'étude et de recherche
N° 13

Miguel Romero

La guerre civile espagnole au Pays basque et en Catalogne contrastes et convergences

Ce *Cahier* n'est pas un nouveau précis historique de la guerre civile espagnole. L'originalité de cette étude réside dans sa façon d'intégrer la question nationale dans l'analyse de la guerre civile. Au Pays basque et en Catalogne, la défense de la république, la mobilisation révolutionnaire des travailleurs et la lutte antifasciste se déroulèrent dans deux contextes nationaux différents et spécifiques. Miguel Romero développe une analyse comparée de la guerre civile dans les deux pays. Il note que la conclusion tragique commune du conflit ne doit pas cacher à nos yeux la dynamique profondément différente des forces sociales et politiques dans les deux situations.

Ce *Cahier* contient aussi un article d'Andreu Nin, ainsi que des extraits du programme du POUM et un témoignage de David Rousset, qui joua un rôle important dans les tentatives de connexion entre la révolution espagnole et le mouvement nationaliste marocain.

48 pages, 25 FF. Envoyez vos commandes à l'adresse des CER/NSR.

Studienhefte
Nr. 1

Ernest Mandel

Die Stellung des Marxismus in der Geschichte

"Diese kleine Arbeit von Ernest Mandel ist nicht nur eine Schulungsgrundlage von außerordentlich hoher Qualität, sondern auch ein Originalbeitrag, der die Debatte über die Stellung des Marxismus in der Geschichte bereichert und erneuert"

Michael Löwy

Bestellung :

Ich möchte von *Studienheft* Nr... ... Stück für DM 7,— pro Einzelheft bestellen.
Ich möchte die *Studienhefte* ab Nr. ... zum Preis von DM 20,— für 4 Ausgaben abonnieren
Ich bin bereit und in der Lage, die *Studienhefte* mit einem Förderabonnement in der Höhe von DM ... ab Nr. ... für 4 Ausgaben zu unterstützen.

Name : .....
Anschritt : .....

Studienhefte, c/o Inprekor, Zulpicher Srt. 7, D-5000 Köln, 1, Tel. 0221/21 64 42

1. Lénine et Rosa Luxemburg sur l'organisation révolutionnaire (le débat de 1904 et ses suites)

par Paul Le Blanc

Rosa Luxemburg et Lénine sont deux des représentants les plus connus du mouvement marxiste révolutionnaire du XXe siècle. Principal dirigeant de l'aile gauche du socialisme russe, Lénine fonda en 1903 la fraction bolchevique (majorité) du Parti ouvrier social-démocrate russe (POSDR). Cette dernière donna naissance, en 1912, à un parti ouvrier révolutionnaire indépendant qui, cinq ans plus tard, mena à la victoire la première révolution socialiste du monde. A la même époque, Luxemburg était une personnalité centrale du courant socialiste de gauche en Allemagne et en Pologne. Pendant toute sa carrière de révolutionnaire, elle resta liée à la Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL). Elle devint, en exil, une figure rayonnante du puissant Parti social-démocrate allemand (SPD). Elle fut la critique la plus renomée du révisionnisme théorique et du réformisme pratique qui affectaient le mouvement ouvrier en Allemagne. Comme Lénine, elle développa une analyse éclairante de l'impérialisme et s'opposa avec intransigeance à la première guerre mondiale. Elle fut tuée avec Karl Liebknecht pendant l'insurrection avortée de 1919, peu après avoir participé à la fondation du Parti communiste allemand (1).

Ceci dit, après sa mort, l'intérêt pour Rosa Luxemburg s'est essentiellement porté sur sa critique de 1904 des idées de Lénine à propos de l'organisation révolutionnaire. Selon des interprétations courantes, la critique luxemburgienne aurait "démontré les tendances bureaucratiques inhérentes à la conception de Lénine, dont l'organisation devait inévitablement étrangler toute initiative individuelle". C'est le point de vue avancé par l'ancien communiste allemand Franz Borkenau dans son ouvrage *World Communism* (1938), devenu un classique de la pensée réactionnaire. "Alors que Lénine, au lieu de croire en la révolution prolétarienne, plaçait tous ses espoirs dans un groupe centralisé sous sa direction", explique Borkenau, "Rosa Luxemburg continuait seule à faire confiance au prolétariat... Les masses ne doivent pas être commandées par un comité central 'infaillible'. Elles doivent apprendre de leur propre expérience, de leurs propres erreurs. La révolution doit être le produit du développement de leur conscience politique. En un mot, elle croyait en la spontanéité des masses prolétariennes" (2).

Cette interprétation a trouvé un écho au sein d'un très large éventail politique : chez les croisés de l'anti-communisme et de la guerre froide, chez les socialistes réformistes et modérés et même chez nombre de ceux qui se considèrent des révolutionnaires anti-capitalistes. Il s'agit pourtant là d'un mythe qui déforme non seulement ce que fut la politique de Lénine, mais aussi celle de Rosa Luxemburg : il ne permet même pas de percevoir clairement les éléments les plus pénétrants de sa critique des idées de Lénine. Il faut se débarrasser de ce point de vue erroné et romancé si l'on veut véritablement comprendre ces deux révolutionnaires et, tout particulièrement, leurs conceptions concernant la façon dont il faut s'organiser en vue de lutter efficacement pour la cause socialiste.

Rosa Luxemburg et le mouvement polonais

Les idées générales les plus communes sur l'oppostion de Luxemburg au centralisme organisationnel se trouvent immédiatement mises en cause si l'on s'attache au rôle qu'elle a joué dans le mouvement révolutionnaire polonais, notamment entre 1903 et 1913 — ce qui est rarement fait. En Pologne, comme en Russie mais à la différence d'en Allemagne, les révolutionnaires devaient agir dans la clandestinité. Là, l'organisation dont Rosa était militante n'était point "luxemburgiste" dans le sens libertaire que l'on attribue couramment à ce terme. "La SDKPiL qu'elle dirigeait, était beaucoup plus centralisée et beaucoup plus intolérante à l'égard des membres qui s'éloignaient de la ligne du parti que ne l'était le Parti bolchevique de Lénine", notait Max Schachtmann en 1938. Un jugement affirmé avec encore plus de force par l'ancien anarchiste Max Nomad : "Elle était aussi haïe par certains dirigeants de son propre parti marxiste polonais qu'elle avait expulsés sans merci lorsqu'ils avaient osé manifester des divergences par rapport à ses opinions (même si l'on savait que ces opposants représentaient la majorité des membres clandestins de l'organisation)". Plus récemment, Ernest Mandel, dirigeant trotskyste belge, a remarqué que "de fait, alors qu'elle critiquait Lénine, Rosa était en train de bâtir un parti illégal centralisé (pour ne pas dire ultra-centralisé) en Pologne, et de mener une lutte de fraction contre les minorités aussi 'acharnée' (sinon plus) que Lénine. Cela est souvent oublié lorsqu'on analyse la controverse entre Lénine et Rosa Luxemburg sur l'organisation, et mérite d'être étudié plus attentivement" (3).

1) Pour une biographie de Lénine, voir les volumes suivants : Léon Trotsky, *The Young Lenin*, Doubleday & Co., Garden City, 1972 ; N. K. Krupskaya, *Reminiscences of Lenin*, International Publishers, New York, 1970 ; Moshe Lewin, *Le dernier combat de Lénine*, Ed. de Minuit, Paris, 1963. La meilleure biographie politique de Rosa Luxemburg demeure celle de Paul Frölich, *Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1965, mais voir aussi Norman Geras, *The Legacy of Rosa Luxemburg*, Verso, London, 1983.

2) Franz Borkenau, *World Revolution*, Michigan University Press, Ann Arbor, 1962, pp. 45 et 141.

3) Max Schatchmann, "Lenin and Luxemburg", *New International*, May 1938, p. 144 ; Max Nomad, *Aspects of Revolt*, Noonday Press, New York, 1961, p. 264 ; Ernest Mandel, lettre à l'auteur du 14 mai 1986.

Peter Nettl, dans sa biographie de Luxemburg, a traité des événements auxquels nous faisons ici référence. Pour lui, elle "n'était pas directement engagée dans", en fait "n'aurait rien eu avoir avec" et aurait "désapprouvé" les mesures organisationnelles très strictes dont la responsabilité reviendrait à son ami et camarade Leo Jogiches (4).

Cependant, une étude plus récente a remis en question la thèse de Nettl. Leo Jogiches (Tyszka) était bien un dirigeant central du SDKPiL, mais, comme l'a montré Robert Elobaum, "s'il est indéniable que Tyszka revendique un rôle politique hégémonique au sein du SDKPiL, il faut savoir distinguer entre ses prétentions et la réalité. A vrai dire, il ne disposait pas d'une base suffisante parmi les membres du parti pour réaliser ses ambitions". La personnalité centrale sur le plan organisationnel était Feliks Dzerzhensky, un révolutionnaire sincère et dévoué destiné à devenir, après la révolution bolchevique, le principal dirigeant de la police secrète de la République soviétique, la *Tcheka*. Auparavant, il avait joué un rôle que l'on pourrait décrire ainsi : "En tant qu'inspirateur d'un appareil en constante évolution et figure dominante des institutions exécutives du SDKPiL, Dzerzhensky traduisait les idées de Rosa Luxemburg — telles qu'elles étaient transmises par Tszyka — dans des formes plus acceptables d'action politique". Un membre de la fraction d'opposition notait amèrement en 1904 que "le triumvirat de Tszyka, Luxemburg et Dzerzhensky fait ce qu'il veut sans aucun accord avec le reste des membres" (5).

Dzerzhensky était décidé à forger, selon ses propres termes, "une organisation de type nouveau, avec comme seuls privilèges ceux de travailler, d'appliquer les directives du Comité extérieur (dominé par Luxemburg), de s'éduquer, de diffuser la littérature, etc. Cette section n'aura ni droit d'expression ni droit de représentation dans le parti ; son seul objet est de devenir social-démocrate et d'obéir au doigt et à l'œil au Comité extérieur". Cette perspective organisationnelle, justifiée comme un expédient imposé par la répression existant en Pologne, était utilisée pour assurer la prééminence de l'orientation politique du "groupe Luxemburg" dans le SDKPiL. "Assurant la victoire de Luxemburg et Tszyka sur leurs opposants émigrés", précise Elobaum, "Dzerzhensky introduisit certaines innovations organisationnelles fondamentales qui transformèrent l'apparence du parti. Se plaçant à la tête de divers organismes du parti — le Comité extérieur, le Directoire central et dans le comité de rédaction de *Czerwony sztander* — Dzherzensky concentra beaucoup de pouvoir entre ses mains afin de centraliser l'organisation dans son ensemble". Elobaum indique que tout cela c'était fait avec l'"approbation de Rosa Luxemburg", laquelle "était consciente de la dette contractée par sa fraction à l'égard de Dzherzensky qu'elle combla d'éloge dans une lettre de félicitation" (6).

Elobaum précise de manière convaincante que Dzherzensky n'était pas intéressé au pouvoir en tant que tel et qu'en réalité, il agissait pour le compte d'une direction collective avec Luxemburg et Jogiches. Il investissait son énergie créatrice dans un travail infatigable, qui visait à traduire dans la pratique, grâce à une organisation cohérente, la *Weltanschauung* ("vision du monde") politique du "luxemburgisme" — à savoir, selon Elobaum, "la mise en valeur du programme maximum, l'ignorance des couches non-prolétariennes de la population, l'opposition inflexible et permanente à la revendication de l'indépendance polonaise, le caractère territorial et non pas national du travail de parti". Pour Elobaum, il était "un révolutionnaire polonais du courant 'internationaliste' et un partisan convaincu de l'idéologie marxiste telle qu'interprétée par Rosa ; il est significatif que, des années plus tard, c'était le portrait de cette dernière qui lui faisait face, dans son bureau de Lubianka (le quartier général de la *Tcheka*) à Moscou" (7).

On ne peut pas non plus penser que Luxemburg était occupée par ses autres tâches au point d'ignorer complètement la façon de procéder de Dzerzhensky. En 1905, lorsqu'elle put se rendre en Pologne et en Russie, la collaboration entre les deux révolutionnaires fut étroite et harmonieuse. Dans la période qui fit suite à la défaite de la révolution de 1905, Dzerzhensky "n'eut à faire face à aucune opposition organisée à l'égard du ZG (*Zarzad Glowny*, le Directoire central du SDKPiL) et, de plus... il était prêt à employer tous les moyens à sa disposition pour éliminer une telle opposition". Cela conduisit en 1911-1912 à une scission dans laquelle Luxemburg joua un rôle significatif. Un aspect de cette crise fut le "cas Radek" et la tentative d'expulser l'opposant Karl Radek non seulement du mouvement socialiste polonais mais aussi allemand. Rosa Luxemburg fut directement impliquée dans cette triste et douteuse opération (8).

Il n'est pas inutile de rappeler que pendant cette affaire, Lénine, en dépit de sa position extérieure, manifesta sa sympathie envers les droits politiques et organisationnels des dissidents.

Le contexte immédiat de la critique de Rosa Luxemburg

Il reste, cependant, que le principal domaine d'activité de Rosa Luxemburg était la social-démocratie allemande — et que son texte polémique de 1904, les "Questions d'organisation de la social-démocratie russe", était plus qu'une simple critique de l'ouvrage de Lénine *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Paru dans la revue théorique marxiste allemande *Neue Zeit*, il était introduit par les mots suivants : "La présente étude part des conditions russes, mais les questions d'organisation dont elle traite sont aussi importantes pour la social-démocratie allemande, et ceci non pas

4) Peter Nettl, *Rosa Luxemburg*, Oxford University Press, London, 1969, pp. 344, 353 (tr. fr. Maspero, 1972).

5) Robert Loblaum, *Feliks Dzierzynski and the SDKPiL : A Study of the Origins of Polish Communism*, Columbia University Press, New York, 1984, pp. 4,5,103.

6) Nettl, p. 181 ; Elobaum, p. 85, 89, 104, 254.

7) Elobaum, pp. 112-113, 146, 201, 226, 231.

8) *Ibid.* pp. 150-151, 164, 203, 205-207.

seulement à cause de la grande importance internationale que notre Parti frère a acquise, mais aussi parce que des problèmes analogues quant à l'organisation préoccupent en ce moment notre Parti très vivement" (9).

Pour comprendre cette polémique, il faut situer la portée de la critique luxemburgienne dans le contexte allemand. La différence profonde entre les réalités russe et allemande a été bien décrite par Max Schachtman : "Les 'révolutionnaires professionnels' que Rosa Luxemburg rencontrait en Allemagne n'étaient pas, comme en Russie, des outils radicaux pour rassembler des organisations locales dispersées, les unir dans un parti national fermement inspiré par l'idéologie marxiste et libéré des conceptions opportunistes favorables à une activité purement syndicaliste. C'était plutôt le contraire. En Allemagne, les 'professionnels' étaient les carriéristes, les bureaucrates syndicaux conservateurs, l'aristocratie d'un appareil de parti sclérosé, les parlementaires réformistes, tous ceux qui finirent par réussir à dévitaliser le mouvement... Le 'centralisme' de Lénine a forgé un parti qui s'avéra capable de diriger les masses russes jusqu'à la révolution victorieuse ; le 'centralisme' que Luxemburg voyait grandir dans la social-démocratie allemande devint une force conservatrice et déboucha sur une série de catastrophes pour le prolétariat" (10).

Il faut noter que, durant cette période, Lénine avait pour sa part tendance à idéaliser le modèle de la social-démocratie allemande (en dépit du fait que, sans en être conscient, sa pratique était tout à fait différente), modèle qui, vu de loin, apparaissait comme un bastion de l'orthodoxie marxiste. Rosa, quant à elle, avait déjà une conscience aiguë de ses limites (même si elle n'était pas encore en mesure de les dépasser).

Naturellement, l'article de Luxemburg a une portée qui va bien au delà du contexte allemand. La manière dont elle a posé le problème a trouvé un écho sans frontière, et ce jusqu'à nos jours : "L'avance universelle du prolétariat jusqu'à sa victoire est un processus, dont la particularité consiste en ce qu'ici pour la première fois dans l'histoire, les masses populaires imposent elles-mêmes et contre toutes les classes dominantes leur volonté, qui, elle, doit être fondée dans l'au-delà de la société présente, en dépassant celle-ci. Cette volonté, les masses ne peuvent pourtant la former d'autre part, que dans la lutte quotidienne avec l'ordre existant, donc seulement dans son cadre. La fusion de la grande masse populaire avec un but qui va au-delà de tout l'ordre existant, de la lutte quotidienne avec le renversement révolutionnaire, voilà la contradiction dialectique du mouvement social-démocrate qui doit avancer conséquemment entre les deux écueils : l'abandon du caractère de masse et la renonciation du but final, entre la rechute dans la secte et la culbute dans le mouvement de réforme bourgeois" (11).

Rosa Luxemburg critique Lénine pour son obsession à mettre le mouvement ouvrier russe "sous la tutelle d'un Comité central omniscient et omniprésent" afin de le protéger des égarements opportunistes. Elle explique que "l'opportunisme est le produit du mouvement ouvrier lui-même... un moment inévitable de son évolution historique" ; par conséquent, il "peut être dépassé seulement par le mouvement lui-même — bien sûr à l'aide d'armes fournies par le marxisme" (12). Ce point contient un argument complexe et beaucoup plus riche que ne le laissent croire les interprétations à la Franz Borkenau.

Reste le fait que toute son argumentation est avancée sous la forme d'une polémique contre les conceptions de Lénine ; conceptions que Rosa Luxemburg, en 1904, ne comprenait pas complètement. Cela s'explique en partie parce qu'elle était, comme beaucoup d'autres marxistes non russes, influencée par les idées des opposants mencheviks de Lénine (parmi lesquels il y avait la majorité des marxistes russes les plus connus : Plekhanov, Axelrod, Zasulitch, Deutsch, Martov, Potressov, Trotsky, etc.). Afin de mieux évaluer la critique de Rosa Luxemburg, nous devons examiner les circonstances dans lesquelles eut lieu la scission dans le mouvement russe.

Les réalités russes

Lors du deuxième congrès du POSDR, en 1903, qui donna lieu à la scission entre bolcheviks et mencheviks, Lénine ne cherchait pas à énoncer une quelconque doctrine "léniniste" au sujet d'un "parti de type nouveau". A cette époque, le terme de "léninisme" n'était rien d'autre qu'un épithète fractionnel adressé à Lénine et à ses partisans, qui se considéraient tout simplement comme les défenseurs les plus cohérents de la perspective traditionnelle du parti partagée par l'ensemble des marxistes, en Russie et dans le monde. Même Pavel Axelrod, un vétéran socialiste devenu menchevique, pensait qu'il n'y avait pas de "différences claires et bien définies concernant les principes et la tactique", et que sur les questions d'organisation il n'y avait pas de différence de principe concernant "le centralisme, la démocratie, l'autonomie, etc.". Il y avait plutôt des opinions différentes concernant "l'application ou l'exécution de principes organisationnels... (que) nous avions tous acceptés" (13).

Avec le temps, les différences politiques entre les bolcheviks et les mencheviks devinrent évidentes, mais Lénine ne s'en aperçut qu'en 1904, après avoir écrit son bilan de la scission dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Les sources de la scission étaient confuses et complexes.

Les idées politiques sont défendues et les organisations politiques sont composées par des êtres humains. Si l'on veut comprendre la réalité et le développement de la vie d'une organisation, il ne faut pas perdre de vue l'interaction entre les principes poli-

9) Rosa Luxemburg, "Questions d'organisation de la social-démocratie russe", in L. Trotsky, *Nos tâches politiques*, Belfond, Paris, 1970, p. 207.

10) Schatchmann, p. 143.

11) Rosa Luxemburg, "Questions d'organisation de la social-démocratie russe", p. 224.

12) Ibid., pp. 224-225.

13) Neil Harding, *Lenin's Political Thought*, St. Martin's Press, 1975, vol. 1, p. 195.

tiques et les dynamiques humaines. Le congrès du POSDR de 1903 en est une illustration classique.

"Nous nous connaissions tous — écrivait la compagne de Lénine Nadezhda Krupskaya — non seulement en tant que militants du parti, mais aussi dans notre intimité. C'était un enchevêtrement de sympathies et d'antipathies personnelles. L'atmosphère devint plus tendue quand arriva le temps de voter". En dépit de cette dynamique, Lénine considérait le congrès imminent du point de vue d'un "révolutionnaire professionnel" décidé à placer les principes politiques et la cohérence organisationnelle au-dessus des facteurs purement personnels ; il désirait que cela se fasse non seulement dans l'ensemble du POSDR, mais même au sein de son propre courant lié au journal *Iskra*. En particulier parmi la direction du courant de l'*Iskra* — qui comprenait Plekhanov, Axelrod, Zasulitch, Martov, Potressov et lui-même, c'est-à-dire la rédaction de la revue — les relations avaient un "caractère familial" marqué par "des querelles pénibles, longues et désespérantes... qui se poursuivaient parfois pendant des mois en paralysant notre travail". L'idée que les querelles personnelles puissent l'emporter sur les considérations politiques et que des choix politiques qui affectait toute l'organisation puissent être déterminés par des "arrangements" au sein de la "vieille famille de la rédaction" était aux yeux de Lénine tout à fait intolérable. Il voulait s'assurer que "dans le parti, sur ses bases formelles, en subordonnant tout aux règles de fonctionnement", une telle situation fût "rendue absolument impossible, tant moralement que du point de vue des statuts" (14).

A cette fin, Lénine proposait d'élire le comité de rédaction de l'*Iskra* et d'en réduire le nombre des membres de six à trois : Plekhanov, Martov et lui-même. C'était eux qui avaient assuré la plupart des contributions et du travail éditorial et chacun représentait un élément distinct dans la direction du POSDR ; de plus, la réduction de six à trois aurait permis de trancher les problèmes par un vote majoritaire. Comme il l'expliquera plus tard à Potressov : "Je considère ce groupe de trois comme le seul efficace, le seul capable de faire figure d'administration, et non pas d'équipe fondée sur l'esprit de famille et le laisser-aller, comme le seul centre véritable où, je le répète, chacun apporterait et défendrait sont point de vue de parti, pas un brin de plus et indépendamment de toute vue personelle, de toute considération de vexation, de départ, etc." (15). On voit que Lénine ne s'opposait pas à la manifestation ouverte, parmi les dirigeants du parti, des désaccords politiques ; il souhaitait au contraire que chacun puisse 'exprimer et défendre' librement son propre point de vue. Mais il exigeait le respect des règles organisationnelles acceptées par tous, afin de ne pas en entraver le fonctionnement et d'éviter que les "motivations personnelles" puissent en influencer la vie interne.

On trouve un autre aspect de cette démarche dans l'attitude de Lénine à l'égard du congrès du parti, ainsi décrite par Krupskaya : "Pendant toute sa vie, il attachait une énorme importance aux congrès du parti. Il les considérait comme la plus haute autorité, face à laquelle toutes les considérations d'ordre personnel devaient être mises de côté, où rien ne devait être caché, où tout devait être discuté ouvertement. Il préparait méticuleusement les congrès, et tout particulièrement ses interventions" (16). Bien que ces principes organisationnels fussent acceptés par tout le monde lors du deuxième congrès du POSDR, de nombreux délégués furent choqués par la stricte application que Lénine en proposait. Pour l'historien Neil Harding, "Lénine n'a pas su prendre en considération la profonde blessure émotionnelle et psychologique que tout cela signifiait, notamment pour Axelrod et Zasulitch. Déjà, dans le débat sur l'article 1 des statuts (concernant la définition des membres), Plekhanov avait ouvertement ridiculisé les objections qu'Axelrod opposait aux formulations de Lénine, montrant son dédain pour un homme qui pendant longtemps avait été son ami et qui avait totalement dépendu de lui. Maintenant, le coup final était porté : on lui retirait cette marque d'estime dont il avait tellement besoin aux yeux d'un mouvement auquel il avait dévoué sa vie. On pourrait dire la même chose de Potressov et Zasulitch... Martov pris leur défense, comme ils l'avaient eux-mêmes soutenu auparavant, refusant catégoriquement de participer au comité de rédaction qui fut, malgré tout, majoritairement élu" (17).

Dans ses souvenirs, Krupskaya note que "nombreux étaient ceux qui voulaient condamner le manque de tact de Plekhanov, la 'véhémence' et l''ambition' de Lénine, les pointes polémiques de Pavlovich, le traitement injuste réservé à Zasulitch et Axelrod — ce qui grossissait les rangs des insatisfait. S'attachant aux personnalités, ils ignoraient la substance des problèmes... à savoir que les militants regroupés autour de Lénine étaient les plus sérieusement attachés aux principes qu'ils voulaient voir appliqué à tout prix, et qui devaient, à leur yeux, imprégner toute l'activité concrète. Les autres regroupements avaient la mentalité de l'homme de la rue, donnaient plus d'importance aux personnes, étaient enclins à passer des compromis et à faire des concessions sur les principes."

Après le congrès, Lénine écrivit à une militante — inquiète des événements — qu'on "invente que les 'prétoriens', à cause d'accusation calomnieuses d'opportunisme, vidaient, flétrissaient et écartaient des gens de valeur, etc. Tout cela est futile, c'est le fruit d'une imagination offensée, rien de plus . Personne, absolument personne, n'a été 'flétri' et n'a été écarté du travail, de la participation au travail. On a seulement écarté certains du centre, faut-il s'en formaliser ? Déchirer le parti pour cette raison ? Edifier une théorie d'hypercentralisme pour cette raison ? Crier qu'on serre la vis, etc., pour cette raison ?" (19).

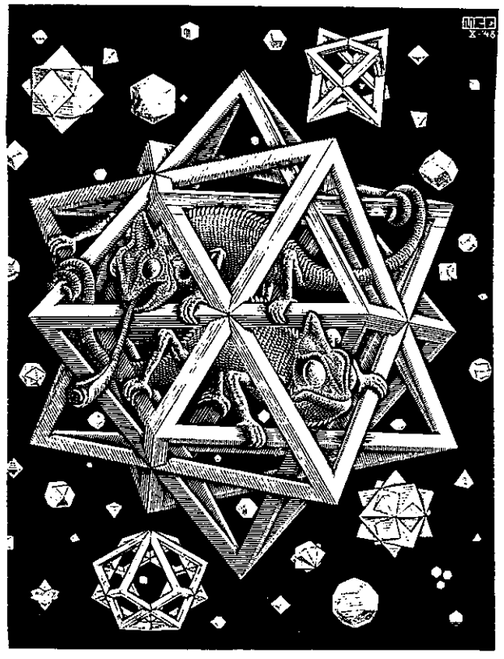
En dépit des objections pénées de Lénine, c'était bien ce qu'avaient maintes fois dit et répété ses adversaires mencheviques. Ils orchestrèrent une véritable campagne de désorganisation des activités du POSDR jusqu'à ce que les décisions du congrès soient annulées, que Plekhanov abandonne les bolcheviks et que Lénine lui-même soit obligé de quitter la rédaction de l'*Iskra* (20). Ce dernier organisa alors une fraction bolchevique sur les perspectives organisationnelles auxquelles il avait gagné le congrès de 1903. Il écrivit *Un pas en avant, deux pas en arrière* afin d'expliquer ce qui s'était passé et de clarifier les querelles d'organisation.

C'est à ce moment-là que Luxemburg entra en lice contre Lénine, dans un essai qui était plus influencé par les compte-rendus des mencheviks les plus prestigieux que par la véritable politique de Lénine.

La critique de Rosa Luxemburg et la réponse de Lénine

La polémique de Luxemburg contre Lénine se fonde en large partie sur des interprétations qui ont été démenties par les faits. Cela devient évident si l'on prend en compte point par point les réponses, habituellement ignorées, de Lénine.

Luxemburg voit dans *Un pas en avant, deux pas en arrière* "l'exposé systématique des vues de la tendance ultra-centraliste du Parti russe. La conception qui est exprimée dans ce livre d'une manière pénétrante et exhaustive, est celle d'un centralisme impitoyable". Lénine réplique que l'article de Rosa "fait connaître aux lecteurs... non pas mon livre mais quelque chose de bien différent. La camarade Luxemburg dit notamment que mon livre est l'expression claire et nette, en tant que tendance, d'un 'centralisme qui ne tient compte de rien'. Elle suppose ainsi que je me fais le défenseur d'un mode d'organisation contre un autre. En réalité, cela n'est pas exact. Tout au long de mon ouvrage, de la première à la dernière page, je défends les principes élémentaires de tout mode d'organisation concevable pour notre parti. Mon livre examine non pas la différence qu'il y a entre tel mode d'organisation et tel autre, mais de quelle manière il convient d'appuyer, de critiquer ou de corriger n'importe lequel de ces modes sans aller à l'encontre des principes du Parti" (21).



Luxemburg écrit que "selon la thèse de Lénine, le Comité central a par exemple le droit d'organiser tous les comités locaux du Parti, et, par conséquent, de nommer les membres effectifs de toutes les organisations locales... d'imposer à chacune des statuts particuliers tout faits". Lénine répond qu'"en réalité ce n'est pas ça. Mes conceptions en la matière peuvent être montrées grâce aux documents du projet de statut de l'organisation du parti que j'ai proposé. Ce projet ne contient rien quant au droit d'organiser des comités locaux. Ce droit fut introduit dans le statut du parti par la commission élue par le congrès (1903) afin de le rédiger, et le congrès adopta le texte de la commission... Dans cette commission qui donna au comité central le droit d'organiser les comités locaux, c'étaient mes opposants qui avaient le plus de pouvoir" (22).

Selon Luxemburg, les deux principes sur lesquels se base le centralisme de Lénine sont les suivants : "la subordination aveugle de toutes les organisations, jusque dans les moindres détails, vis-à-vis du centre, qui seul pense, travaille et décide pour tous et la séparation rigoureuse du noyau organisé par rapport à leur milieu ambiant révolutionnaire. Ce centralisme nous paraît donc une transposition mécanique des principes d'organisation blanquistes de cercles de conjurés, dans le mouvement social-démocrate des masses ouvrières". Le blanquisme, d'après le nom du révolutionnaire du XIXe siècle Auguste Blanqui, représantait une conception non-marxiste de la révolution pour laquelle elle devait être le fait d'une petite élite révolutionnaire conspirative et non d'une classe ouvrière consciente de soi. Lénine répondit que Rosa "a confondu un paragraphe des statuts que j'ai défendu avec une certaine vigueur (il n'est pas du tout exact qu'en défendant ce paragraphe je n'ai tenu compte de rien, puisqu'au congrès je n'ai pas fait d'objections aux modifications apportées par la commission) avec la thèse (vraiment 'ultra-centraliste') que j'ai soutenue, à savoir : que les statuts adoptés par le Congrès doivent être appliqués aussi longtemps qu'ils n'auront pas été modifiés par un autre congrès. Cette thèse (purement 'blanquiste', comme tout lecteur peut

14) Krupskaya, p. 94.

15) Lenin, *Œuvres*, vol. 34, p. 168.

16) Krupskaya, p. 89. 17) Harding, pp. 193-194.

18) Krupskaya, p. 96. 19) Lenin, *Œuvres*, p. 164.

20) Cela ressort aussi de l'analyse favorable aux mencheviks de Israel Getzler, *Martov : A Political Biography of a Russian Social Democrat*, Cambridge University Press, pp. 83, 88-89.

21) Rosa Luxemburg, "Questions d'organisation", p. 210 ; Lénine, "Réponse à Rosa Luxemburg", in L. Trotsky, *Nos tâches politiques*, pp. 227-237.

22) *Ibid.*

le voir du premier coup d'œil) je l'ai, en effet, défendue dans mon livre sans tenir compte de quoi que ce soit. La camarade Luxemburg déclare que selon moi le Comité central serait 'le seul noyau actif du Parti'. En réalité, cela n'est pas exact. Je n'ai jamais défendu cette opinion" (23).

Lénine a alors brièvement résumé ce qui, à son avis, avait été l'enjeu de la scission : "la discussion a surtout porté chez nous sur le fait de savoir si le Comité central et l'organe central doivaient représenter l'orientation de la majorité du congrès ou non. L'estimée camarade ne dit mot de cette exigence 'purement blanquiste' et 'ultra-centraliste', elle préfère se déclarer contre la subordination mécanique de la partie au tout, contre la soumission servile, contre l'obeissance aveugle et d'autres horreurs de ce genre. Je suis très reconnaissant à la camarade Luxemburg d'expliquer cette profonde idée que la soumission servile est fatale pour le Parti, mais je voudrais savoir si la camarade trouve normal, si elle peut admettre, si elle a vu dans un parti quelconque que dans les organismes centraux, qui s'intitulent organismes du Parti, la minorité du congrès du Parti prédominât ?" (24).

Selon Luxemburg, Lénine "est persuadé que toutes les conditions préalables pour la constitution d'un parti ouvrier puissant et extrêmement centralisé existent déjà en Russie". Lénine lui répondit que "la thèse [qu'il avait] proposé exprimait et exprime quelquechose de différent. Plus précisemment, je soulignait qu'il y avait déjà tous les premisses pour que les décisions du congrès du Parti soient respectées, et que le temps où l'on pouvait remplacer un collège du Parti par un cercle privé est révolu depuis longtemps" (25).

Lénine a aussi habilement répondu à l'accusation de Luxemburg selon laquelle il aurait voulu imposer au sein du parti une "subordination mécanique" comme celle que l'on trouve à l'usine et se serait auto-proclamé jacobin, en confondant le jacobinisme avec le marxisme. Les analogies de l'usine et du jacobinisme, soulignait-il, avaient été introduites dans le débat par les mencheviks, et la réponse que Lénine leur avait donnée avait été déformée par Rosa Luxemburg (26).

Rosa Luxemburg comme "avant-gardiste"

Ayant éclaircis plusieurs faux arguments, nous en arrivons à la critique fondamentale que porte Luxemburg à l'encontre des perspectives de Lénine. Avant cela, il nous faut cependant noter que les points d'accords entre les deux révolutionnaires sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le dit d'habitude. En fait, beaucoup de ce que Rosa a écrit ressemble à un développement de la conception léniniste du parti

23) *Ibid.*, p. 212

24) Lénine, *Œuvres*, vol. 7, p. 496 ("Un pas en avant, deux pas en arrière. Réponse à Rosa Luxemburg").

25) Rosa Luxemburg, "Questions d'organisation", p. 213 ; Lenin, *Œuvres*, vol. 7, p. 496.

26) *Ibid.* [Les jacobins représentaient le principal courant politique radical pendant la révolution française (1789-1795)].

Même dans sa polémique de 1904, elle défend la nécessité d'une "avant-garde prolétarienne consciente de ses intérêts de classe et capable de formuler des jugements". Elle qualifiait cette "concentration impérieuse de la volonté de l'avant-garde consciente et militante de la classe ouvrière vis-à-vis de ses groupes et individus particuliers" d'"auto-centralisme", qu'elle définissait comme "l'auto-centralisme' de la couche dirigeante du prolétariat, le règne de la majorité à l'intérieur de son propre Parti". Loin de mépriser l'organisation au nom de la spontanéité, elle insistait sur la nécessité d'un parti qui "soit pénétré de cet esprit de la liberté de mouvement politique que doivent compléter une sévère fidélité aux principes et le souci de l'unité" (27).

Deux ans plus tard, dans son classique *Grève de masse, parti et syndicat* — souvent considéré (à tort) comme un document "spontanéiste" — elle devait écrire que "la social-démocratie est l'avant-garde la plus éclairée et la plus consciente du prolétariat. Elle ne peut ni ne doit attendre avec fatalisme, les bras croisées, que se produise une 'situation révolutionnaire' ni que le mouvement populaire spontané tombe du ciel. Au contraire, elle a le devoir comme toujours de devancer le cours des choses, de chercher à les précipiter... Pour entraîner les couches les plus larges du prolétariat dans une action politique de la social-démocratie, et inversement pour que la social-démocratie puisse prendre et garder la direction véritable d'un mouvement de masse, et être à la tête de tout le mouvement au sens politique du terme, il faut qu'elle sache en toute clarté et avec résolution, fournir au prolétariat allemand pour la période des luttes à venir, une tactique et des objectifs" (28).

Après la révolution russe de 1917, dans sa critique fraternelle de la politique bolchevique, Rosa Luxemburg a répété ces assertions éminemment "avant-gardistes" avec peut-être encore plus de force : "Ainsi s'explique que dans une révolution, le seul parti qui puisse s'emparer de la direction et du pouvoir est celui qui a le courage d'énoncer les mots d'ordre mobilisateurs et d'en tirer toutes les conséquences". Très méprisante à l'égard des mencheviks, elle reconnaissait que seuls les bolcheviks avaient été capables de comprendre la "véritable dialectique des révolutions" et d'inverser le "précepte de la taupe parlementaire : on ne passe pas de la majorité à la tactique révolutionnaire mais de la tactique révolutionnaire à la majorité. Seul un parti qui sait diriger, c'est-à-dire faire avancer, gagne ses adhérents dans la tempête... Tout le courage, l'énergie, la perspicacité révolutionnaire, la logique dont un parti révolutionnaire peut faire preuve en un moment historique a été le fait de Lénine, de Trotsky et de leurs amis" (29).

27) "Questions d'organisation", pp. 213, 217.

28) Rosa Luxemburg, "Grève de masse, parti et syndicats", *Œuvres*, I, Maspero, Paris, 1976, p.p. 150-151.

29) R. Luxemburg, "La révolution russe", *Œuvres*, II, pp. 64-65.

La bataille de Rosa Luxemburg

Nous sommes maintenant en mesure d'examiner les désaccords substantiels entre Lénine et Luxemburg. En dépit de la similarité sous-jacente de leurs perspectives, il y a un élément dans la critique de Lénine par Rosa, en 1904, qui est incompatible avec une de ses propres prémisses fondamentales.

Le dirigeant menchevique Julius Martov, en appellant à "un large parti ouvrier social-démocrate", avait assuré que "plus le titre de membre du parti sera largement diffusé, le mieux ce sera. Nous ne pourrions que nous réjouir si chaque gréviste, chaque manifestant responsable de ses actions pouvait se proclamer membre du parti". Lénine critiquait cette conception car "elle laisse les frontières du parti dans le vague le plus absolu... Son défaut est d'introduire une idée désorganisatrice, la confusion entre la classe et le parti". Dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, il a développé ce point de vue : "plus fortes seront nos organisations du Parti englobant de véritables social-démocrates, moins il y aura d'hésitation et d'instabilité à l'intérieur du Parti, et plus large, plus variée, plus riche et plus féconde sera l'influence du Parti sur les éléments de la masse ouvrière qui l'environnent et sont dirigés par lui. Il n'est pas permis en effet de confondre le Parti, avant-garde de la classe ouvrière, avec toute la classe" (30).

Dans sa polémique de 1904, Luxemburg dit à un moment exactement le contraire : "En vérité la social-démocratie n'est pas liée à l'organisation de la classe ouvrière, elle est le mouvement propre de la classe ouvrière". Cette affirmation apparaît incohérent par rapport au propre penchant de Rosa, dont nous venons de traiter, pour l'"avant-garde". Mais elle est liée à une autre point clef sur lequel Luxemburg insiste tout particulièrement : "D'autre part, il ne peut pas y avoir de cloisons étanches entre le noyau prolétarien conscient, qui forme les cadres solides du parti, et les couches ambiantes du prolétariat, déjà entraînées dans la lutte de classe et chez lesquelles la conscience de classe s'accroît chaque jour davantage". La volonté de sauvegarder les principes révolutionnaires en établissant une distinction entre l'avant-garde et la classe dans son ensemble, et en essayant de construire une structure organisationnelle visant à renforcer cette distinction, peut transformer le parti non pas en une expression vivante de la classe ouvrière, mais en une secte stérile. "La tentative de parer l'opportunisme par des moyens... paperassiers ne tranchera pas dans la chair de celui-ci, mais seulement dans celle de la social-démocratie elle-même, et en arrêtant en elle la pulsation d'une vie saine, une telle tentative affaiblira sa capacité de résistance dans la lutte, non seulement contre les courants opportunistes, mais aussi... contre l'ordre social existant. Le moyen proposé se retourne contre sa fin" (31).

L'essence de la critique de 1904 par Rosa Luxemburg, comme nous pouvons le constater, est le contraire de ce qu'avancent nombre d'anti-léninistes de la dernière heure qui font appel à son autorité. Elle ne dit pas que Lénine est en train de construire un parti qui imposera une dictature bureaucratique après la victoire de la révolution. Elle dénonce plutôt le danger de dégénérescence d'une telle organisation en une secte qui serait incapable de faire une révolution ! Pour Lénine, le parti n'englobe pas la classe ouvrière, mais agit de concert avec elle afin de l'orienter dans une direction révolutionnaire. Pour Luxemburg, dans le passage que nous avons mentionné, il s'agit de se fondre avec la classe ouvrière telle qu'elle existe, pour mieux contribuer à son développement organique en tant que force révolutionnaire.

La perspective organisationnelle proposée par R. Luxemburg a le défaut de n'offrir aucune alternative claire à l'orientation de Lénine, sauf en ce qui concerne le mode d'organisation de la Social-démocratie allemande, avec son conservatisme bureaucratique et son opportunisme, dont elle était plus consciente que Lénine. Mais elle considère ce développement comme la conséquence de "conditions sociales inévitables" et d'une "phase incontournable de développement historique du mouvement ouvrier". Elle espérait apparemment que ce problème serait surmonté grâce aux crises de la société capitaliste et aux révoltes de la classe ouvrière qu'elles engendreraient. "Sans doute la théorie marxiste — écrivait-elle — fournit des armes destructrices contre tous les types fondamentaux de la pensée opportuniste". Rosa précisait en même temps que la classe ouvrière revendiquait son "droit à faire des erreurs et à apprendre de la dialectique de l'histoire" (32).

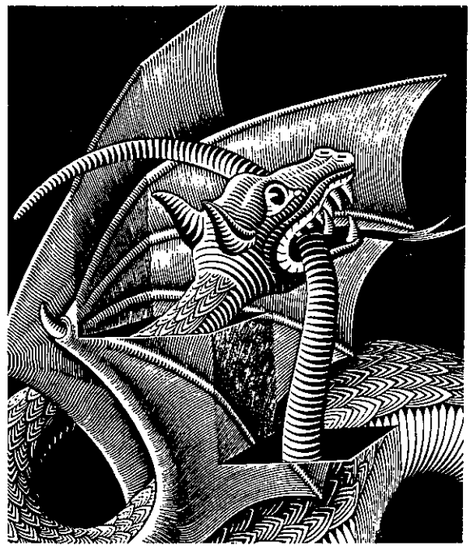
Le test de l'histoire

Le sectarisme potentiel que Luxemburg avait relevé dans les conceptions de Lénine se manifesta clairement dès 1905. Le réseau des comités bolcheviques, formés de "révolutionnaires professionnels" distincts de la classe ouvrière, se montra mal armé pour faire face à ce soulèvement tumultueux et spontané qui amena le tsarisme au bord de l'abime. Les bolcheviks de fer, les "hommes des comités", s'avérèrent incapables de comprendre le potentiel révolutionnaire du mouvement ouvrier de masse dirigé par le Pope Gapon. Ils ne se reconnurent pas dans la lutte ouvrière pour des revendications économiques immédiates et dans le développement des syndicats. Ils affichèrent leur scepticisme à l'égard des comités démocratiques "hors-parti" (les soviets) créés par les ouvriers. Ils hésitèrent à accueillir en grand nombre dans leur rangs des ouvriers radicalisés mais pas encore "trempés" au feux du combat. La pression des événements — combinée avec la critique impitoyable par Lénine des penchants sectaires de ses camarades — obligèrent progressivement les bolcheviks à modifier leur attitude sur toutes ces questions et, à partir de la fin de 1905, ils devinrent une force révolu-

30) Brian Pearce (ed.), 1903, *Second Congress of the Russian Social Democratic Labour Party*, Complete Text of the Minutes, New Park, London, 1978, pp. 312, 328 ; Lénine, "Un pas en avant. Deux pas en arrière", *Œuvres choisies*, Progrès, Moscou, 1968, p. 306.

31) R. Luxemburg, "Questions d'organisation", pp. 212-213, 225.

32) *Ibid.*, pp. 225-226.



tionnaire effective. Mais il était devenu évident que les critiques de Luxemburg n'étaient pas sans fondement (33).

Lorsqu'en 1906 les bolcheviks adoptèrent le centralisme démocratique, ils insitèrent sur sa composante démocratique qui, comme le disait Lénine, devait donner naissance à une organisation "délimitée avec moins de rigueur que par le passé", "plus 'libre', plus 'lâche'", ce qu'il considérait comme "un pas décisif vers l'application entière du principe démocratique" dans le parti. Favorisant le recrutement massif de militants ouvriers (les rangs bolcheviques passèrent d'environ 4.000 en 1905 à 46.000 en 1907), Lénine expliquait que "selon [sa] profonde conviction, les organisations ouvrières social-démocrates doivent être unies, mais dans ces organisations unies, on doit mener largement une libre discussion des questions qui intéressent le Parti, se livrer à une critique fraternelle libre et donner une libre appréciation des évènements de la vie du Parti". Bref, il faut respecter l'accord "sur le principe du centralisme démocratique, sur la garantie des droits de toute minorité et de toute opposition loyale, sur l'autonomie de chaque organisation du parti, et pour reconnaître que tous les cadres du Parti doivent être élus, révocables et tenus de rendre compte de leur travail" (34).

Rien de cela n'était en contradiction avec les principes fixés par Lénine en 1903-1904 à propos de la subordination de tout motif personnel aux règles de fonctionnement du Parti et aux décisions majoritaires prises lors des congrès. Dans la mesure où la politique de renforcement de la démocratie dans le parti a eu un effet, elle a contribué à la réalisation de ces principes. Elle a aussi aidé à surmonter les tendances sectaires que nous avons mentionnées.

Malgré tout, les tentations sectaires réapparurent en 1907-1911, sous la direction de certains bolcheviks de premier plan tels que Alexander Bogdanov, Leonid Krassin, Anatoly Lounatcharsky et d'autres, qui voulaient préserver la "pureté" bolchevique contre Lénine, disposé à "compromettre" le parti avec les syndicats, les réformes et les activités électorales. Krupskaya rappelera par la suite qu'"ils déclaraient qu'un bolchevik devrait être dur et inflexible. Lénine ne partageait pas ce point de vue. Cette orientation aurait signifié abandonner tout le travail pratique et se couper des masses au lieu de les organiser autour des question concrètes concernant leur vie quotidienne" (35). Comme le souligna Gregory Zinoviev : "L'idée fondamentale de Lénine était qu'il fallait rester avec la classe ouvrière, demeurer un parti de masse et non pas nous contenter de mener un travail purement clandestin, en nous transformant en un cercle restreint. Si les ouvriers sont dans les syndicats, nous aussi nous devons y être ; si nous pouvons envoyer à la Douma du Tsar même un seul député, nous devons le faire : laissez-le dire la vérité aux travailleurs et nous publierons ses discours sous forme de tracts. Si l'on peut faire quelque chose pour les ouvriers dans leurs clubs et associations, nous y prendrons part. Nous devons exploiter toute possibilité d'action légale afin de ne pas nous couper des masses" (36).

Rejetant ces perspectives "semi-mencheviques", les gauchistes dirigés par Bogdanov affirmaient leur foi en un "vrai bolchevisme" qui ressemblait par bien des points à celui que Rosa Luxemburg avait critiqué. Après avoir rompu organisationellement avec Lénine, ils se transformèrent en une secte qui se désintégra rapidement.

Pour leur part, entre 1912 et 1914, les bolcheviks léninistes sont devenu la force révolutionnaire la plus cohérente au sein de la classe ouvrière russe. Malgré la répression sévère du début de la première guerre mondiale, ils sont spectaculairement réapparus sur la scène, après la chute du tsarisme. A partir de la moitié de l'année 1917, ils ont commencé à gagner la majorité de la classe ouvrière à l'idée de la révolution socialiste, accomplie en octobre/novembre (37).

Le parcours du SDKPiL de Luxemburg fut moins heureux. Son haut degré de centralisation lui permit de préserver son organisation et de devenir une force considérable pendant la révolution de 1905. Entre 1904 et 1906 le nombre de ses militants passa de 1.500 à 40.000. Cependant, cela n'entraîna pas de changements de programme ou d'organisation. Robert Elobaum

33) Voir Solomon Schwartz, *The Russian Revolution of 1905, The Workers Movement and the Formation of Bolshevism and Menshevism*, Universuty of Chicago Press, 1967, et Marcel Liebmann, "Lenin in 1905 : A Revolution that Shook a Doctrine", *Monthly Review*, April 1970.

34) Lénine, *Œuvres*, vol. 10, p. 25-26, 326-327.

35) Krupskaya, p. 67.

36) Gregory Zinoviev, *History of the Bolshevik Party*, New Park, London, 1973, pp. 153-154.

37) cf. Leopold H. Haimson, "The Problem of Social Stability in Urban Russia, 1905-1917", *Slavic Review*, December 1964 and March 1965, et Ronald Gregor Suny, "Toward a Social History of the October Revolution", *American Historical Review*, February 1983.

explique en ces termes les raisons qui empêchèrent le SDKPiL de connaître la même évolution prometteuse que les bolcheviks : "Toujours réaliste, Lénine croyait qu'un parti révolutionnaire devait s'adapter aux conditions sociales de l'empire [russe] pour élargir ses bases politiques. Il devait en conséquence s'adresser aux masses rurales qui formaient la grande majorité de la population ; il devait éviter toute approche sectaire à l'égard des ouvriers hors du parti, en leur laissant une porte ouverte grâce à l'activité syndicale ; et il devait s'identifier, même si vaguement, avec les aspirations nationales des secteurs non russes de la population. Sur toutes ces questions, le SDKPiL était beaucoup moins flexible. Il continuait à fonder son activité sur une tactique strictement conspiratrice, une discipline organisationnelle rigide et les positions 'internationalistes prolétariennes' qui l'avaient caractérisé dans le passé récent" (38).

Durant les années qui suivirent, le SDKPiL a sombré dans l'isolement sectaire et a été affaibli par des scissions. Il s'est ainsi avéré que le diagnostic polémique porté par Luxemburg, en 1904, était plus adéquat à l'égard de sa propre organisation qu'à l'égard de celle de Lénine.

Tout aussi instructif est le destin de Rosa Luxemburg au sein de la social-démocratie allemande, où elle suivit une orientation plus cohérente avec sa polémique de 1904. Avec ses camarades révolutionnaires, elle se retrouva enfermée dans l'aile gauche d'un parti de masse bureaucratisé qui, après l'éclatement de la première guerre mondiale en 1914, appuya les efforts de la guerre impérialiste au lieu d'organiser la résistance ouvrière. Dans l'après-guerre, lorsque la radicalisation ouvrière prévue par Rosa atteignit son paroxisme, la bureaucratie social-démocrate réussit dans une large mesure à canaliser la vague de militantisme ouvrier. Luxemburg et la majorité des révolutionnaires furent d'abord paralysés et enfin rejetés, sans jamais disposer en propre d'un outil révolutionnaire adéquat. Ils furent contraint de commencer à reconstruire une nouvelle organisation au plus fort de la fermentation prolétarienne et de la violence contre-révolutionnaire (39).

Cette expérience, avec le succès des bolcheviks en 1917, eut un impact sur la pensée de Luxemburg, comme le montrent ses propos de 1918 cités plus haut et comme en témoignent ceux qui la connurent. Par exemple, Karl Kautsky — son ancien camarade devenu un des ses adversaires les plus acharnés — remarquait en 1921 (deux ans après sa mort) que "pendant la guerre, elle se rapprocha de plus en plus du système de pensée communiste. Radek n'avait donc pas tort lorsqu'il affirmait qu'avec Rosa Luxemburg s'est éteint l'esprit théorique le plus grand et le plus profond du communisme" (40). En 1916 déjà, un de ses collaborateurs les plus proches, Karl Liebcknecht, se plaignait de ce que son orientation organisationnelle était devenue "trop mécaniquement centraliste", avec "trop de 'discipline' et trop peu de spontanéité" — ce qui ressemble, comme l'a noté Michael Löwy, a "un écho lointain et paradoxal de la critique que Rosa Luxemburg elle-même, dans un autre contexte, avait adressé à Lénine" (41).

Conclusions

Le but de cet article ce n'est pas de nier la perspicacité de Rosa Luxemburg dans son essai "Question d'organisation de la Social-démocratie russe". La tendance sectaire et bureaucratique sur laquelle elle attirait notre attention n'était pas une loi d'airain mais existait bel et bien chez les bolcheviks ; Lénine lui-même fut obligé d'en tenir compte et de la combattre inlassablement. Cette tendance s'est manifestée dans la propre organisation marxiste polonaise de Luxemburg. Elle est aussi particulièrement bien représentée dans les organisations et les petits groupes s'auto-proclamant "léninistes" qui se sont multipliés comme des champignons durant les sept décades passées. Par conséquent, ce sur quoi Rosa Luxemburg insistait en son temps demeure toujours d'une grande actualité.

Ceci dit, il nous semble qu'il n'est pas très sensé, sur le plan historique, d'opposer le "luxemburgisme" au "léninisme" au sujet de l'organisation révolutionnaire. Il serait beaucoup plus utile, autant pour les historiens que pour les militants marxistes, d'intégrer de façon critique l'expérience et les conceptions "luxemburgistes" à celles de Lénine.

38) Elobaum, pp. 145-146, 148, 217-219, 228-229.

39) Cf; Carl Schorske, *German Social Democracy, 1905-1917*, Harvard University Press, Cambridge, 1965.

40) Schatchmann, p. 144.

41) Michael Löwy, "Rosa Luxemburg's Conception of 'Socialism or Barbarism'", *Bulletin in Defense of Marxism*, January 1986, p. 15 (tr. fr. in M. Löwy, *Dialectique et révolution*, Anthropos, Paris, 1973). Cf. aussi Helmut Trotnow, *Karl Liebcknecht. A Political Biography*, Archon Books, Hamden, Conn., 1984, pp. 165-168.

CHRONOLOGIE

1893. Fondation de la Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL), sous la direction de Rosa Luxemburg, Leo Jogiches, Adolf Warski (Warshavski) et Julian Marchlewski (Karski).
1897. Fondation à Vilno de la Ligue générale ouvrière juive de Pologne, Russie et Lituanie (Bund), qui sera à l'origine de la Social-démocratie russe.
1898. Congrès de fondation du Parti ouvrier social-démocrate russe (POSDR) à Minsk, avec la participation de 9 délégués (3 du Bund), la plupart desquels sont immédiatement arrêtés par la police tsariste.
1899. Le théoricien et dirigeant social-démocrate allemand Eduard Bernstein publie *Les présupposés du socialisme et les tâches de la Social-démocratie*, véritable manifeste révisionniste qui remet en cause certaines idées fondamentales du marxisme. R. Luxemburg, installée en Allemagne depuis un an, critique Bernstein dans sa brochure *Réforme sociale ou révolution ?*. Lénine écrit *Le développement du capitalisme en Russie.*
Le dirigeant socialiste français Alexandre Millerand entre dans le gouvernement bourgeois de Waldeck-Rousseau. C'est la première fois qu'un leader socialiste agit ainsi et cela ouvre dans l'Internationale un important débat sur le "millerandisme", c'est-à-dire sur le principe d'une participation socialiste aux gouvernements bourgeois.
1900. Ve congrès de la IIe Internationale à Paris.
1902. Lénine écrit *Que faire ?*, qui contient la première formulation de sa théorie du parti.
1903. IIe congrès du POSDR à Bruxelles et Londres, qui débouche sur la scission du parti en deux fractions principales, les bolcheviks (Lénine) et les mencheviks (Martov). Le Bund quitte le POSDR avant la fin du congrès.
1904. R. Luxemburg et Léon Trotsky critiquent les conceptions organisationnelles de Lénine. La première publie, dans la revue *Die Neue Zeit*, "Questions d'organisation de la Social-démocratie russe", le deuxième publie la brochure *Nos tâches politiques*. Lénine tire le bilan de la scission au sein du POSDR dans son pamphlet *Un pas en avant, deux pas en arrière.*
Début de la guerre russo-japonaise. VIe congrès de la IIe Internationale à Amsterdam.
1905. Révolution en Russie et en Pologne, qui culmine en octobre dans la création du Soviet de Saint-Pétersbourg, présidé d'abord par Krustalev-Nosar et ensuite par Trotsky. Lénine écrit *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique.*
1906. Défaite de la révolution russe. Le premier Ministre tsariste Stolypine entame une vaste politique de réformes visant à moderniser l'empire russe.
Réunification du POSDR, en dépit de l'existence de plusieurs courants. Trotsky écrit *Bilan et perspectives*, où il jette les bases de la théorie de la révolution permanente. Rosa Luxemburg rédige *Grève de masse, parti et syndicats.*
1907. VIIe congrès de la IIe Internationale à Stuttgart. Ve congrès du POSDR à Londres.
1909. Trotsky publie *1905* et Kautsky *Le chemin du pouvoir.*
1910. VIIIe congrès de la IIe Internationale à Copenhagen.
Rosa Luxemburg critique ouvertement l'orientation centriste de Karl Kautsky, qui est encore unanimement considéré comme le représentant de l'orthodoxie marxiste au sein de la social-démocratie internationale.
1911. Assassinat du premier Ministre russe Stolypine. Scission dans la SDKPiL entre le Comité central et le Comité de Varsovie.
1912. Massacre des ouvriers du bassin minier de Léna en Russie par les forces de la répression tsariste. Reprise des luttes ouvrières en Russie.
Congrès socialiste international extraordinaire à Bâle pour protester contre les dangers de guerre.
Les bolcheviks quittent définitivement le POSDR et se constituent, à Prague, en parti indépendant. Trotsky anime le congrès de Vienne qui réunit tous les courants du POSDR opposés au "scissionnisme" de Lénine et favorables à la réunification du parti.
1913. Guerres balcaniques.
Rosa Luxemburg publie *L'accumulation du capital.*
1914. Montée des grèves en Russie. Début de la première guerre mondiale. Crise dans la IIe Internationale, où les principales sections nationales ont voté les crédits de guerre (en Allemagne seuls Karl Liebknecht et Otto Rühle s'y opposent). Lénine rompt toute relation avec Kautsky. Parmi les textes qui défendent des positions internationalistes on peut rappeler *La faillite de la deuxième Internationale* de Lénine et *La guerre et l'Internationale* de Trotsky.
En août, les bolcheviks et les mencheviks publient une déclaration commune contre le conflit impérialiste et leurs représentants quittent ensemble la Douma sans voter les crédits de guerre. En septembre, lors d'une conférence à Berne, les bolcheviks se prononcent pour une guerre révolutionnaire contre la guerre impérialiste et pour la création d'une nouvelle Internationale. En novembre, les députés bolcheviques à la Douma sont arrêtés.
1915. Rosa Luxemburg, emprisonnée à cause de son hostilité à la guerre, écrit *La crise de la social-démocratie.* Entrée en guerre de l'Italie, où le Parti socialiste (PSI) adopte une attitude abstentionniste ("né aderire né sabotare"). Conférence de Zimmerwald (Suisse) qui réunit les représentants des différents courants du mouvement socialiste international opposés à la guerre. Le manifeste de la conférence est rédigé par Trotsky.
Reprise des grèves et des manifestations pacifistes en Russie. Bukharine écrit *L'économie mondiale et l'impérialisme.*
1916. En janvier, 100 000 manifestants à Pétrograd pour célébrer le "dimanche sanglant" de 1905.
Nouvelle conférence socialiste internationale contre la guerre à Kienthal (Suisse). Parution en Allemagne des *Lettres de Spartacus.*
Lénine écrit *L'impérialisme.*
1917. En février on assiste à la chute du régime tsariste et à la renaissance des soviets. Tous les révolutionnaires exilés rentrent en Russie. Lénine rédige ses célèbres thèses d'avril dans lesquelles présente la révolution socialiste comme la tâche à l'ordre du jour en Russie. En juillet, l'organisation inter-districts *(Mezhrayontsi)*, dirigée par Trotsky, adhère au Parti bolchevique. Lénine écrit *L'Etat et la révolution.*
Révolution d'octobre, prise du pouvoir par les soviets.

2. Programme, organisation, révolution. Lénine et les bolcheviks (1905-1914)

par Paul Le Blanc

[Pour discuter des conceptions léninistes en matière d'organisation et de la critique portée par Rosa Luxemburg à leur égard, nous avons avant tout centré notre attention, dans le précédent chapitre, sur les années 1903-1906.] L'objet de ce second chapitre est de combler certaines lacunes fréquentes, concernant l'histoire du bolchevisme russe et de la pensée de Lénine, en nous attachant essentiellement aux années 1907-1914. Trop souvent nous n'avons qu'une vision fragmentaire de Lénine : en 1902, il écrit *Que faire ?* ; en 1903, il dirige la fraction bolchevique lors de la scission dans le POSDR ; en 1905, les bolcheviks assimilent l'expérience de la révolution ; enfin, en 1917, les perspectives de Lénine se trouvent validées par la conquête du pouvoir. Mais, si nous voulons vraiment comprendre le bolchevisme et la signification de la pensée de Lénine, il faut connaître beaucoup plus que cela.

En focalisant l'attention sur la période (souvent oubliée) de 1907-1914, je propose, entre autre, une interprétation de la relation entre programme politique et principes organisationnels. Je traiterai aussi du processus de radicalisation de la classe ouvrière russe en 1912-1914, ainsi que des répercussions qu'il eut sur les aspects programmatiques et organisationnels de la pensée de Lénine.

Principes et programme

Il est bon de commencer par ce que l'on peut appeler les *principes* du léninisme. Pour Lénine, ces principes n'étaient pas confinés au domaine de l'éthique, mais ils inspiraient en réalité ses analyses, sa tactique et ses conceptions organisationnelles. Il était à la fois très souple et d'une fermeté inébranlable. Son inflexibilité sur certrains principes, notamment son rejet de tout compromis sur certaines questions programmatiques, contribua à créer des divisions aiguës entre marxistes russes qui scandalisaient la majorité de la gauche organisée en Russie et ailleurs, mais qui conduisirent en même temps au triomphe du bolchevisme. Il faut tirer des leçons de cette expérience.

Je pourrai résumer de la manière suivante ce que je considère comme les aspects essentiels du "léninisme", c'est-à-dire des perspectives de Lénine :

1) un engagement à unir le mouvement ouvrier à la lutte pour le socialisme ;

2) un engagement à intégrer les luttes concrètes pour les réformes à une stratégie révolutionnaire fondée sur l'hégémonie de la classe ouvrière ;

3) un combat sans compromis pour rétablir le marxisme en tant que discipline critique et *révolutionnaire*, en tant que guide pour l'action ;

4) une défense sans compromis de l'internationalisme et de l'anti-impérialisme prolétarien ;

5) un engagement à construire une organisation militante (démocratiquement centralisée), fondée sur un programme politique inspiré par les caractéristiques que l'on vient de mentionner.

Tout cela peut paraître simple et banal, presque trivial. Ces généralités ne devraient pas faire problème pour ceux qui se considèrent comme des marxistes révolutionnaires. Cependant, lorsque l'on veut mettre en pratique certains principes abstraits, les choses peuvent se compliquer. Prenons comme exemple le livre intéressant, bien que non dépourvu de défauts, de Marcel Liebmann, *Le léninisme sous Lénine*. On y trouve une analyse de la période que nous allons examiner qui a eu de l'influence au sein de notre mouvement, la Quatrième Internationale. Pour Liebman, le léninisme aurait eu "deux âmes" : une âme ouverte et démocratique pendant les périodes révolutionnaires (1905, 1917) et une âme sectaire et autoritaire dans les périodes non révolutionnaires (par exemple, dans les années 1907-1912 et après 1917). A propos de la période 1907-1912, il écrit que "ce fut au sein d'un tel parti longtemps replié par la force des choses sur lui-même, coupé de son hinterland ouvrier, réduit souvent à un exil pesant, affaibli, divisé et dispersé, que se développèrent des tendances sectaires, appelées à marquer de leur sceau le destin du communisme. Parmi elles, il faut en premier lieu citer la volonté délibérée de transformer le parti en un *bloc monolithique* et les succès, qu'à force d'obstination et de détermination, Lénine rencontre dans cette voie, non sans s'être heurté à des vives résistances parmi ses propres amis. Cette monolithisation du bolchevisme fut le fruit d'une double intransigeance : l'une dirigée contre le menchevisme ; l'autre prenant pour cible des courants existant au sein même de l'organisation de Lénine et dont la stratégie ou simplement la tactique heurtaient ses conceptions propres" (1).

A mon avis, Liebmann se trompe. Le léninisme (du moins jusqu'en 1918) n'a qu'une seule âme : le marxisme révolutionnaire démocratique et non sectaire. Pour Liebman, le combat sans compromis sur des principes programmatiques est un signe de sectarisme, ce qui est une erreur de jugement. Si l'on veut vraiment saisir ce qu'est le léninisme, il faut comprendre ce qui s'est passé de 1907 à 1912. Il est probable que le bolchevisme n'aurait pas pu conquérir le pouvoir, en 1917, sans les luttes internes de ces années-là.

Selon une vielle fable russe, le monde repose sur le dos de trois baleines. On a appellé "les trois baleines des bolcheviks", trois mots d'ordre populaires qu'ils ont inlassablement répété de 1905 à 1917 : 1) pour la journée de travail de huit heures ; 2) pour la confiscation des propriétés foncières et 3) pour une république démocratique. Ces slogans exprimaient ce qu'était, pour Lénine, l'alliance ouvrière et paysanne en vue de renverser l'autocratie tsariste — une conception qui contenait le principe programmatique clé de l'hégé-

1) Marcel Liebman, *Le léninisme sous Lénine*, Seuil, Paris, 1975, vol. 1, p. 62.

monie ouvrière dans la lutte contre le tsarisme.

Ce point de vue fut développé au sein de la théorie "orthodoxe", partagée par la plupart des marxistes russes jusqu'en 1917, des deux étapes de la révolution ; théorie selon laquelle la révolution socialiste-prolétarienne ne pouvait commencer qu'après le triomphe de la révolution démocratique-bourgeoise. Mais Lénine donnait une tournure radicale à cette conception "orthodoxe", arguant que le renversement du tsarisme et l'accomplissement effectif des tâches démocratiques-bourgeoises ne pourraient être réalisés que si l'insurrection ouvrière et paysanne victorieuse établissait son propre gouvernement, à savoir une "dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie". En dépit du désir qu'avait, à l'époque, Lénine de rester dans le cadre de l'"orthodoxie", son analyse avait une logique interne et une dynamique consistantes avec les idées fondamentales de la théorie fort "hétérodoxe" de la révolution permanente défendue par Trotsky (à savoir que la révolution démocratique se transformerait rapidement en révolution socialiste). En tout cas, un élément clé de la perspective de Lénine, concernant la lutte contre le tsarisme, était le principe de l'hégémonie prolétarienne.

Jusqu'en 1904, l'écrasante majorité des sociaux-démocrates russes semblait partager ce principe. Dans les années 1880, le "père du marxisme russe", Georgy Plekhanov, avait affirmé que "le mouvement révolutionnaire triomphera en Russie en tant que *mouvement de la classe ouvrière* ou il ne triomphera pas !". Au cours de la décénnie suivante, Pavel Axelrod, un autre pionnier du marxisme russe, expliquait que "s'il n'est pas possible de donner un rôle indépendant et de premier plan à la classe ouvrière dans la lutte contre la police tsariste et le règne de l'arbitraire, la Social-démocratie russe n'a aucun droit historique à l'existance". Le document programmatique du premier congrès du POSDR, en 1898, dénonçait l'attitude politique "faible et lâche" de la bourgeoisie et déclarait que "la classe ouvrière russe doit se charger et se chargera de la tâche de conquérir la liberté politique" (2).

Lorsqu'au sein du POSDR, un courant réformiste, connu sous le nom d'"économiste", s'opposa à cette orientation (affirmant que la lutte contre le tsarisme devait être dirigée par la bourgeoisie libérale et que les ouvriers devraient, eux, se consacrer aux luttes économiques et à l'activité syndicale), la majorité du parti réaffirma vigoureusement son adhésion au principe de *l'hégémonie de la classe ouvrière dans la lutte anti-tsariste.*

[Comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre], le POSDR a connut une très grave division lors de son deuxième congrès, en 1903. Il importe de se rappeller qu'au début cette division ne portait pas sur des principes programmatiques, mais seulement sur des principes d'organisation.. C'est pourquoi, jusqu'à l'automne 1904, Lénine a essayé de cicatriser cette blessure et n'a jamais laissé entendre qu'il fallait créer un parti bolchevique séparé.

Cependant, des changements significatifs se sont produits durant l'automne 1904. La guerre russo-japonaise a éclaté et a mal tourné pour les forces militaires tsaristes, ce qui a remis en question l'ordre établi. Confrontés à cette situation, des éléments de la bourgeoisie libérale entamèrent une campagne pour la réforme démocratique du système politique russe. Cela amena les mencheviks à changer la position qu'ils avaient défendue dans la période d'avant la scission, lorsqu'ils publiaient l'*Iskra* de concert avec Lénine.

La tradition de l'"Iskra"

Un des dirigeants mencheviques, Théodor Dan, expliqua plus tard que "la [notion de] primauté des tâches politiques sur la direction des luttes économiques du prolétariat se trouvait dans la plate-forme fondamental de l'*Iskra* [ainsi que celle de] rôle dominant du POSDR, son 'hégémonie' dans la lutte 'pan-nationale' pour la libération politique... Il ne fait aucun doute que les bolcheviks ont continué cette tradition politique de l'*Iskra*". Les mencheviks, en revanche, finirent à attribuer "le rôle dominant dans la solution des tâches 'pan-nationales' de la révolution — le remplacement du régime tsariste par un gouvernement révolutionnaire — aux forces sociales non-prolétariennes, bourgeoises. Le rôle du prolétariat se serait alors limité à celui d'une opposition influente, 'poussant' la bourgeoisie vers une politique plus radicale et l'obligeant à faire des concessions socio-économiques substantielles à la classe ouvrière. Cela signifiait, pour l'essentiel, une liquidation complète du concept même d'hégémonie" (3).

Lénine a furieusement polémiqué contre cet abandon du principe programmatique de l'hégémonie prolétarienne. Plus encore, de la fin 1904 jusqu'à la deuxième moitié de 1905, il s'est opposé à toute réunification organisationnelle avec les mencheviks et a lutté pour un parti séparé. Il lui a été difficile de gagner la majorité des bolcheviks à cette position, en dépit du fait qu'ils avaient déjà construit leur propre appareil organisationnel et publié leur propre quotidien *Vpériod* (en Avant). Préparant la conférence bolchevique du printemps 1905, il exhortait ses camarades : "Nous [devons proclamer] la scission. Nous convoquons un congrès des partisans de *Vpériod*. Nous voulons organiser le parti des partisans de *Vpériod*, nous rompons, nous rompons sur l'heure, *tous les liens de toute espèce* avec les désorganisateurs". A l'encontre de ceux des bolcheviks qui s'opposaient à une si totale rupture, Lénine insistait : "Ou nous grouperons réellement dans une organisation de fer ceux qui veulent se battre et ce parti petit, mais solide, démolira le colosse débile, formé d'éléments hétérogènes de la nouvelle *Iskra*, ou nous démontrerons par notre attitude que nous avons mérité de périr comme de misérables formalistes" (4).

Il est ici utile de revenir en arrière afin d'étudier plus précisemment ce que fut l'attitude de Lénine sur la question du programme. Voici ce qu'il en disait *avant*

2) Cité par Neil Harding, *Marxism in Russia. Keys Documents 1879-1906*, Cambridge University Press, 1983, p. 16.

3) Cf. Théodor Dan, *The Origins of Bolshevism*, Schocken Books, New York, 1970, pp. 252, 255-56, 262.

4) Lénine, "Lettre à A.A. Bogdanov et I. Goussiev", *Œuvres*, tome 8, pp. 140-141.

la scission de 1903 : "Notre devoir à nous, social-démocrates russes, est de nous unir et d'orienter tous nos efforts vers la formation d'un parti uni et ferme, combattant sous le drapeau du programme social-démocrate révolutionnaire, maintenant la continuité du mouvement et œuvrant méthodiquement à son organisation" (5).

"Certes, 'tout pas en avant, toute progression réelle importe plus qu'une douzaine de programmes' a dit Karl Marx. Mais ni Marx, ni aucun autre théoricien ou praticien de la social-démocratie n'a nié l'importance considérable que représente un programme pour l'activité cohérente et continue d'un parti politique".

"La question urgente de notre mouvement n'est plus, à l'heure actuelle, de développer l'ancien travail disséminé, 'artisanal', mais d'unir, d'organiser. Pour faire ce pas, il faut un programme ; celui-ci doit formuler nos vues essentielles et fixer avec précision nos tâches politiques immédiates, indiquer les revendications pressantes autour desquelles doit s'exercer notre travail d'agitation, lui conférer l'unité, l'étendre, l'approfondir en transformant l'agitation particulière, fragmentaire, pour des revendications minimes et isolées en une agitation pour tout l'ensemble des revendications social-démocrates. A l'heure où l'activité social-démocrate a mis en branle une couche assez large d'intellectuels socialistes et d'ouvriers conscients, la nécessité s'affirme impérieusement de consolider leurs liens par un programme et de leur assigner ainsi à tous une base solide pour une activité ultérieure plus étendue" (6).

Cette citation mérite d'être soigneusement étudiée car elle nous aide à répondre aux question de ceux qui se demandent pourquoi nous donnons tant d'importance à la question du programme. Comme on le voit, Lénine considérait *le programme comme le fondement du parti révolutionnaire* qui permet de :

1) formuler nos perspectives fondamentales ;

2) définir nos tâches politiques immédiates ;

3) préciser les mots d'ordre qui délimitent le champ de notre agitation politique ;

4) donner unité à ce travail d'agitation ;

5) fonder la cohérence nécessaire à l'expansion du travail des militants socialistes.

Il importe, cependant, de préciser que Lénine ne pensait pas, ce faisant, créer un parti monolithique. Comme il l'expliquait, "l'élaboration d'un programme du Parti ne doit nullement marquer la fin de toute polémique ; mais elle fixera cependant les conceptions fondamentales sur le caractère, les objectifs et les tâches de notre mouvement, conceptions qui doivent servir de drapeau à un parti militant, gardant sa cohésion et son unité malgré des divergences de détail existant parmi ses membres sur les questions de détail" (7).

Le principe programmatique de l'hégémonie de la classe ouvrière pour lequel il était prêt à réaliser une rupture définitive du POSDR, n'était pas, évidemment, une "divergence de détail" sur une "question de détail". Cependant, dès la fin 1905, Lénine a cessé d'appeler à la scission. Des événements d'importance capitale avaient en effet profondément transformé la situation dans le POSDR : avec le soulèvement anti-tsariste, une classe ouvrière de plus en plus militante s'imposait à l'avant-scène. Il n'est pas possible de revenir en détail sur ces évènements dans le cadre de ce chapitre, mais on en trouve une bonne introduction dans le classique *1905* de Trotsky.

Bolcheviks et mencheviks après 1905

Solomon Schwarz, un bolchevik qui devint plus tard menchevik, a participé à cette révolution et a écrit à son sujet un compte-rendu historique fort utile. Selon lui, 1905 "provoqua une redistribution générale des cartes. L'*Iskra* fut fermée... et remplacée par le quotidien menchevique *Natchalo*..., qui était publié illégalement à Saint-Petersbourg — en collaboration avec Parvus et Trotsky — par les anciens éditeurs de l'*Iskra* (à l'exception d'Axelrod et Plekhanov, qui étaient encore en Suisse). L'influence de Parvus était particulièrement importante" (8).

Pour sa part, le menchevik Théodor Dan a expliqué, dans ses souvenirs, que "les thèmes 'trotskystes'... commencèrent à rencontrer un écho de plus en plus favorable dans les déclarations et les articles de membres éminents de la rédaction de l'*Iskra*... avec l'approbation manifeste d'un secteur important des mencheviks, notamment les ouvriers. De même, la ligne éditoriale du *Natchalo* devint de plus en plus 'trotskyste'" (9).

Quant à Lénine, il confirme que "La tactique de l'époque du 'tourbillon' [révolutionnaire] n'a pas éloigné mais rapproché les deux ailes de la social-démocratie... Les vieilles querelles d'avant la révolution ont fait place à la solidarité dans les questions pratiques... Les discussions portaient seulement sur des détails dans l'appréciation des événements : le *Natchalo*, par exemple, considérait les Soviets des députés ouvriers comme des organes d'auto-administration révolutionnaire ; la *Novaïa Jizn* [une publication bolchevique] comme des organes embryonnaires du pouvoir révolutionnaire, unissant le prolétariat et la démocratie révolutionnaire. Le *Natchalo* penchait pour la dictature du prolétariat. La *Novaïa Jizn* s'en tenait au point de vue d'une dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie. Mais est-ce n'importe quel phase dans le développement de n'importe quel parti socialiste européen ne nous montre pas de semblables divergences à l'intérieur de la social-démocratie ?" (10).

Malgré la défaite de la révolution de 1905, cette

5) Lénine, "Projet de déclaration de la rédaction de l'*Iskra* et de la *Zaria*", *Œuvres*, tome 4, pp. 333-334.

6) Lénine, "Projet de programme pour notre Parti", *Œuvres*, tome 4, pp. 235-236.

7) Idem, p. 237.

8) Solomon Schwartz, *The Russian Revolution of 1905 : The Workers Movement and the Formation of Bolshevism and Menshevism*, University of Chicago Press, 1967, pp. 14-15.

9) Cf. T. Dan, *The Origins of Bolshevism*, p. 343.

10) Lénine, "La victoire des Cadets et les tâches du parti ouvrier", *Œuvres*, tome 10, pp. 258-259.

convergence programmatique — sur le rôle dirigeant de la classe ouvrière dans la lutte anti-tsariste — déboucha sur la réunification des bolcheviks et des mencheviks en 1906. Naturellement, peu après la défaite ouvrière, les dirigeants mencheviques commencèrent à s'éloigner des positions "trotskystes" qu'ils avaient adopté au paroxisme du soulèvement. Toutefois, comme le note N.K. Krupskaya dans ses mémoires, "Lénine espérait que la nouvelle vague révolutionnaire qui, il en était sûr, devait venir, allait les emporter dans son flot et allait les réconcilier avec la ligne bolchevique" (11). Il devint un partisan de l'unité du POSDR.

Mais la nouvelle vague révolutionnaire ne vint pas. Les dirigeants mencheviques commencèrent bientôt à déplorer et à rejeter ouvertement ce que l'un d'entre eux, Martynov, appelait "la théorie fantaisiste de Parvus et Trotsky... qui eut un succès éphémère dans nos rangs" (12). En fait, la nouvelle situation suscita l'émergence d'au moins sept nouveaux courants dans le POSDR, transformant cette organisation en un marais fractionnel. Lénine et ses camarades décidèrent finalement, en 1912, de scissioner et de former leur propre parti. Mais comme nous allons le voir, cette rupture fut à nouveau provoquée par une divergence fondamentale sur les principes programmatiques.

Le développement des bases programmatiques du Parti bolchevique (1907-1912)

Eva Broido, une révolutionnaire appartenant à l'aile gauche de la fraction menchevique du POSDR, nous a laissé une description succincte, mais vivante, de la situation créée par la révolution de 1905 et ses suites: "Les masses ouvrières s'étaient réveillées à la vie politique... Dans toutes leurs activités, la Social-démocratie jouait fermement le rôle de direction politique. Par la suite, à partir du milieu de 1907, véritable retour du balancier, la combativité des travailleurs s'est mise à décroître, alors que se répandaient désillusion et apathie. Le tsarisme essayait de récupérer les positions qu'il avait perdu, face aux ouvriers, durant les années de leur montée en puissance...."

"Avec l'arrivée d'une crise économique et ses conséquences psychologiques, la désillusion et l'apathie se sont encore renforcées, comme il est normal à la suite d'une défaite révolutionnaire. Du côté bolchevique on assista à des initiatives assez douteuses : c'était la période des vols ou 'expropriations' des banques, des postes et des débits de boisson afin de financer la reprise des activités du parti. Certains mencheviks ont, par contre, eu la réaction exactement inverse — ils se sont complètement désintéressés de tout travail clandestin et se sont bornés à agir dans les limites étroites de la légalité, essayant de sauver les quelques conquêtes des années récentes qui subsistaient encore" (13).

Paul Le Blanc

Lenin and the Revolutionary Party

Introduction by Ernest Mandel

Humanities Press International,
Atlantic Higlands, New Jersey, London, 1989.

"Paul Le Blanc's book represents an excellent analysis of the development of Lenin's conception of the revolutionary party, from its inception until the immediate aftermath of the October Revolution."

Ernest Mandel

On voit à quel point la situation était alors difficile. En 1906, le POSDR avait accru ses forces jusqu'à atteindre environ 150 000 membres. En 1910 — après s'être écroulé comme "un château de cartes", selon l'expression du menchevik Julius Martov —, il ne comptait probablement plus que 10 000 membres. Lénine, bien plus tard, est revenu sur cette période, décrivant ainsi l'atmosphère qui régnait alors : "le tsarisme a vaincu. Tous les partis révolutionnaires ou d'opposition sont écrasés. Abattement, démoralisation, scissions, débandade, reniement, pornographie au lieu de politique". Paris, avec ses 80 000 révolutionnaires exilés qui vivaient souvent dans des conditions misérables, fut surnommé "le Saint-Pétersbourg étranger". Pour ce qui restait du POSDR, la fraction menchévique et la fraction bolchevique se divisèrent toutes deux en trois (14).

Les trois courants mencheviques comprenaient les "liquidateurs" (A.N. Potresov et Vera Zasulitch), le centre (Martov et Dan) et les "mencheviks du parti" (Plekhanov). Parmi les bolcheviks, il y avait le courant du *Vpériod* (dirigé par Alexander Bogdanov et rassemblant les intellectuels bolcheviks les plus importants), les léninistes (dont la direction, à côté de Lénine, comprenait des cadres plus jeunes, comme Zinoviev et Kamenev), et les "conciliateurs" (connus aussi comme "bolcheviks du parti", dirigés par Alexei Rykov et V.P. Nogin). De plus, il y avait une fraction indépendante, *contre* le "fractionalisme", dirigée par Trotsky.

11) Cf. N.K. Krupskaya, *Reminescences of Lenin*, International Publishers, New York, 1970, p. 147.

12) Trotsky, *1905*, New York, p. 301 (non inclu dans l'éd. fr.).

13) Cf. Eva Broido, *Memoirs of a Revolutionary*, Oxford University Press, London, 1967, pp. 119-120, 136-137.

14) Ralph Carter Elwood, *Russian Social-Democracy in Underground*, Assen, 1974, pp. 35-37 ; Lénine, "La maladie infantile du communisme", *Œuvres*, tome 31, p. 21. Saint-Pétersbourg était la capitale de l'empire tsariste (Petrograd à partir de 1914 et Léningrad après 1924).

Pour comprendre ces divisions, il nous faut prendre note de ce qui se passait alors dans la société et la politique russes. En dépit de la défaite du soulèvement de 1905, certaines conquêtes réelles demeuraient : un Parlement appelé Douma, la légalisation des syndicats et des lois importantes (sur la sécurité sociale, la retraites pour les ouvriers, etc.). La répression s'avèra néanmoins très sévère sous Stolypine, Premier ministre du Tsar de 1906 jusqu'à son assassinat en 1911. Chargé aussi du Ministère de l'intérieur et donc directement responsable des forces répressives, il fut surnommé par les révolutionnaires "Stolypine le bourreau". La première Douma, qui avait été boycottée par le POSDR et par les Social-révolutionnaires (SR) de gauche (un courant populistes), était dominée par les bourgeois libéraux du Parti démocratique constitutionnel (plus connus sous l'appellation de "Cadets"). Elle n'en apparut pas moins trop "radicale" aux yeux de Stolypine et fut dissoute en 1906. Les élections débouchèrent sur une nouvelle Douma, encore plus radicale : le POSDR et les SR obtinrent 20% des sièges, la fraction paysanne 19 % [les dits *Troudoviks*], les Cadets 19 % et 18% pour l'ensemble des petits partis alliés. Cette deuxième Douma, avec une majorité anti-tsariste, était évidemment encore moins acceptable pour Stolypine, qui décida de la dissoudre en 1907. La troisième Douma résulta, elle, d'une nouvelle loi électorale assurant 51% des sièges aux représentants conservateurs et réactionnaires de l'aristocratie foncière. De plus, si les syndicats ne furent pas mis hors la loi, leur activité subit de sévères restrictions et fut limitée à un cadre strictement non politique, tandis que beaucoup de militants syndicaux étaient mis sur liste noire par les entreprises.

En même temps, Stolypine entama une série de réformes d'une grande portée afin de faire avancer le "processus de modernisation" en Russie. Il expliquait que "les réformes sont nécessaires en temps de révolution, car la révolution est dans une large mesure le produit des défauts du système social. Se contenter de combattre la révolution, c'est s'attaquer seulement aux conséquences et non pas aux causes". Influencé par l'exemple prussien du "Chancelier de fer" Otto von Bismarck, Stolypine affirmait que "là où le gouvernement a su défaire la révolution, il n'a pas seulement fait usage de la force, mais il a aussi usé de son pouvoir pour prendre la tête des réformes" (15).

La tentative de Stolypine de mener une "révolution par en haut" visait notamment les objectifs suivants : l'amélioration du fonctionement de l'appareil d'Etat ; une réforme agraire qui aurait créé une couche de paysans aisés soutenant le régime ; une réforme des impôts ; un système d'éducation publique ; une libéralisation modérée concernant les minorités religieuses ; l'expansion des chemins de fer ; des mesures visant à favoriser le développement industriel et enfin une amélioration des services sociaux. Tout ne fut pas réalisé. Les forces réactionnaires dans la Douma et au sein de l'appareil d'Etat s'opposèrent farouchement à nombre de ces réformes. Cependant, comme le soulignait Lénine, le tsarisme, une fois victorieux, fut obligé de s'attaquer plus profondément aux vestiges du féodalisme et de laisser place à un développement plus rapide du capitalisme dans le pays.

Les clivages au sein du bolchevisme

Lénine demeurait fidèle au principe programmatique de l'hégémonie prolétarienne dans la lutte contre le tsarisme. Mais comment l'appliquer dans ce contexte nouveau ? Pour répondre à cette question, il est utile de comparer l'approche de Lénine à celle des autres courants du POSDR, notamment les bolcheviks du *Vpériod* dirigés par Bogdanov et les mencheviks "liquidateurs".

Lénine résumait ainsi les tâches politiques dans la situation nouvelle : "Au cours de la révolution [de 1905-1906] nous avons appris à 'parler français', à introduire dans le mouvement le plus grand nombre possible de mots d'ordre offensifs, à solliciter l'énergie, à développer l'ampleur de la lutte directe des masses. Aujourd'hui, nous traversons une période de stagnation, de réaction, de débacle, et il nous faut apprendre à 'parler allemand', à agir avec lenteur (il n'y a pas d'autre moyen tant que le nouvel essort ne sera pas declenché), en avançant pas à pas, mètre par mètre, de façon systématique et opiniâtre. Ceux qui trouvent ce travail ennuyeux, ceux qui ne comprennent qu'il faut préserver et développer les fondements révolutionnaires de la tactique social-démocrate *sur cette voie, à ce tournant du chemin également*, invoquent en vain le nom de marxiste" (16).

Les bolcheviks du *Vpériod* qui s'opposaient à l'orientation de Lénine incluaient certaines des personnalités les plus marquantes du bolchevisme. Bogdanov lui-même était un médecin compétent dans les domaines des sciences naturelles, économiques et philosophiques. Ses exposés populaires sur l'économie marxiste (ainsi que certaines de ses nouvelles de science-fiction) étaient particulièrement appréciés par un public d'"ouvriers conscients". L'ingénieur Léonid Krasin avait été chargé de la presse bolchevique, du financement et de l'activité des groupes armés ; en 1905-1907 il faisait partie (avec Lénine et Bogdanov) de la "troika" des dirigeants bolcheviques. G.A. Alexinski était le représentant des bolcheviks à la Douma, Anatoli Lounatcharsky était un critique littéraire et d'art éminent et M.N. Pokrovsky un important historien. Une autre célébrité dans le courant du *Vpériod* était le grand écrivain de gauche, Maxim Gorki.

Le groupe *Vpériod* se réclamait de la tradition du "bolchevisme des origines", et son orientation comprenait les éléments suivants : a) la nécessité de se consacrer au développement d'une organisation clandestine, illégale ; b) l'arrêt des compromissions avec l'autocratie tsariste et son parlement "fantoche" ; c) la réaffirmation de l'engagement à mener la lutte armée, la préparation d'une nouvelle insurrection ; d) le renfor-

15) Theodor Shanin, *Russia 1905-1906 : Revolution as a Moment of Truth*, New Haven, 1986, p. 238.

16) Lénine, "La liquidation en voie d'être liquidée", *Œuvres*, tome 15, pp. 490-491.

cement des activités d'éducation socialiste au sein de la classe ouvrière, l'accent étant mis sur le développement d'une culture et d'une philosophie "prolétariennes". Ils critiquaient Lénine et tous ceux qui étaient "parvenus à la conclusion qu'il fallait changer radicalement l'ancienne analyse bolchevique de l'actuelle phase historique en se préparant non pas à une nouvelle vague révolutionnaire mais plutôt à une longue période de paix et de stabilité constitutionnelle — conclusion qui les rapprochait de l'aile droite [du] Parti, les mencheviks". Ils affirmaient au contraire que "la Russie s'achemine vers une nouvelle montée révolutionnaire... marquée par des conflits très aigus" (17).

Lénine leur répondait en ces termes : "Exacte ! Mais si elle va vers cet essort, cela signifie que cet essort n'est pas encore constaté. C'est du moins ce que nous disent la logique et la grammaire ! Or, cet essort qui n'est pas encore déclaré 'se caractérise par un conflit aigu', etc. On en arrive donc à une absurdité... [Ils] sont incapables de définir le moment présent. S'ils nous donnent les 'traits caractéristiques' du futur 'vers lequel nous allons' c'est pour dissimuler leur incompréhension du présent..." (18).

La révolution doit de nouveau s'en prendre à l'autocratie et la renverser, disent les auteurs de la nouvelle plateforme. C'est juste. Mais ce n'est pas là tout ce que le révolutionnaire social-démcrate *d'aujourd'hui* doit savoir et se rappeler. Il doit être capable de comprendre que cette révolution vient à nous d'une manière nouvelle, que nous devons aller à elle d'une manière neuve (autrement que par le passé ; pas simplement comme par le passé ; pas seulement avec les mêmes armes et les mêmes moyens de combat que par le passé ; que l'autocratie elle-même n'est plus ce qu'elle était auparavant" (19).

Lénine mettait en évidence l'influence mutuelle du tsarisme et du capitalisme qui créait une situation nouvelle de stabilité, une période de transition entre 1905 et une future vague révolutionnaire. "Pour se préparer à la seconde révolution, écrivait-il, il est nécessaire, précisément, de bien comprendre ce qui fait l'originalité de cette transition, il est nécessaire de savoir adapter sa tactique et son organisation à cette transition pénible, sombre, difficile, mais qui nous est imposée..." (20).

[Ce débat n'était pas que théorique et avait une portée pratique considérable. Il s'agissait de savoir si le parti garderait sont caractère de masse et ses liens avec la classe ouvrière, ou s'il allait régresser à l'état de cercle restreint.]

Un critique de Lénine comme Marcel Liebman pourrait objecter qu'il y avait, entre ces deux groupes de bolcheviks, de larges convergences programmatiques — y compris sur des aspects fondamentaux du marxisme et notamment sur le principe de l'hégémonie prolétarienne dans la lutte révolutionnaire contre le tsarisme. Lénine avait-il raison d'exiger un accord sur des questions aussi tactiques que la participation aux élections, aux associations ouvrières, etc. ? A cela on peut répondre que, selon la conception de Lénine déjà citée, le programme du Parti révolutionnaire ne contient pas que les "idées fondamentales" mais aussi les "tâches immédiates" et les "secteurs d'activité et d'agitation". Des divergences suffisamment graves sur la tactique laissent penser qu'il existe des différences programmatiques. En fait, les deux courants en présence étaient correctement convaincus que ce qui les séparait étaient bel et bien des divergences programmatiques sur des questions absolument fondamentales. Cela rendait tout compromis difficile et conduisait logiquement à une rupture organisationnelle.

Lénine et les mencheviks

Comme nous l'avons vu, ils étaient poussés à rompre avec leur adaptation au "trotskysme" et à subordoner, une fois encore, l'idée *d'hégémonie prolétarienne* à la notion selon laquelle la bourgeoisie devait diriger la lutte contre le tsarisme. Naturellement, cela ne s'est pas immédiatement manifesté clairement, car — comme il arrive souvent — ce tournant était couvert par une rhétorique révolutionnaire et des formulations marxistes. Cependant, une évolution de portée encore plus considérable était en cours chez les mencheviks : l'apparition des "liquidateurs". Trotsky les présentait ainsi : "Ils déclarèrent [face au déclin organisationnel engendré par la répression qui suivit 1905-1906] que le Parti illégal était liquidé une fois pour toutes et que les efforts pour le rétablir étaient une utopie réactionnaire... Se retranchant dans les syndicats, dans les sociétés d'éducation et dans les caisses d'assurances, ils ne menaient plus un travail de révolutionnaires mais de propagandistes culturels. Pour conserver leurs postes dans les organisations légales, les fonctionnaires qui venaient des rangs ouvriers commençaient à recourir à une coloration protectrice. Ils évitaient la lutte gréviste pour ne pas compromettre leurs syndicats à peine tolérés. La légalité à tout prix signifiait en pratique l'abandon complet des méthodes révolutionnaires" (21).

Bien évidemment, Trotsky fut toujours un opposant des liquidateurs et il a écrit ces mots à une époque à laquelle il défendait l'héritage bolchevique. Il peut être utile, pour comprendre la démarche de ceux-là, de faire appel à un historien remarquable, Leopold Haimson, qui a fait preuve de beaucoup de sympathie pour les mencheviks : "La tâche actuelle de la Social-démocratie, défendaient-ils, n'était pas de poursuivre un travail clandestin, sous la direction d'une poignée de conspirateurs intellectuels, pour atteindre des buts maximalistes désormais clairement irréalistes. C'était, [en revanche], de doter le mouvement ouvrier d'objectifs, de

17) Robert V. Daniels (ed.), *A Documentary History of Communism*, vol. 1, New York, 1962, pp. 62-63.

18) Lénine, "Une caricature du bolchevisme", *Œuvres*, tome 15, p. 411.

19) Lénine, "Notes d'un publiciste", *Œuvres*, tome 16, pp. 206-207.

20) *Idem.*, p. 213.

21) Léon Trotsky, *Stalin*, New York, 1967, .pp. 110-111.

tactiques et de formes d'organisation qui, même dans le cadre limité des conditions politiques existantes, auraient permis à la masse des travailleurs de lutter, jour après jour, pour des améliorations tangibles de leur vie et de devenir, grâce à cette expérience, 'consciente' et responsable — capable de donner leur propre contribution à la perspective d'une société libre et juste" (22).

La répression tsariste imposait aux organisations ouvrières d'être non politiques si elles voulaient être légales. De ce fait, l'orientation des liquidateurs engendrait (comme Martov lui-même l'admettait avec angoisse dans une lettre à un autre dirigeant menchevique) "des états d'esprit qui reniaient l'ancien menchevisme" et "une véritable liquidation de notre tradition, un véritable légalisme érigé en principe, une rupture fondamental avec notre passé" (23).

Ce que Martov admettait en privé, Lénine le criait à tous vents : "Il va de soi que le reniement de l''organisation clandestine' va de paire avec le reniement de la tactique révolutionnaire et de la défense du réformisme". Lénine mettait en garde contre le fait que les liquidateurs penchaient vers la bourgeoisie libérale "qui se borne à prêcher des 'réformes' et tente de répandre dans les masses l'idée que les réformes sont *compatibles* avec la monarchie tsariste d'aujourd'hui" (24). Les divergences programmatiques qui séparaient les léninistes des liquidateurs étaient encore plus profondes que celles qui les opposaient au courant de *Vpériod.*

Les conséquences pratiques de ces divergences se faisaient directement sentir dans les luttes quotidiennes en Russie. Le cas, certes mineur, d'un club ouvrier dans une ville l'illustre bien. Ces clubs s'étaient surtout développés à la suite de l'expérience 1905. C'étaient des lieux où les ouvriers et les ouvrières pouvaient se reposer, établir des relations sociales (en Russie il n'y avait pas de tels endroits en dehors des églises et des cafés) et organiser des activités culturelles, éducatives et récréatives. Le régime tsariste a toléré leur existence à condition qu'elles ne deviennent pas le lieu d'une activité révolutionnaire. Les bolcheviks du courant léniniste de cette ville décidèrent de participer activement à la vie de ces clubs où ils pouvaient faire circuler discrètement leur presse, établir des contacts avec les "ouvriers conscients" et recruter des militants pour le mouvement révolutionnaire. Les mencheviks liquidateurs, qui y jouaient un rôle majeur, craignaient beaucoup ces activités susceptibles de provoquer une réaction répressive et essayaient d'interdire l'intervention des bolcheviks. De leur côté, les partisans de *Vpériod* ne voyaient dans ces clubs qu'une diversion honteuse, détournant les ouvriers de la lutte révolutionnaire authentique, et tentèrent de les affaiblir et de les détruire.

Qu'en était-il des autres mencheviks, n'appartenant pas au courant liquidateur ?

Tout d'abord, il y avait le "centre", dirigé par Martov et Dan. En privé, ils s'inquiétaient beaucoup des liquidateurs — mais ils étaient encore plus opposés aux bolcheviks et en particulier à Lénine. Par conséquence, en public, ils minimisaient le danger que ceux-là représentaient ou niaient même leur existence. Ils étaient disposés à voter contre les thèses liquidatrices, mais ils s'opposaient à toute action qui aurait pû pousser leur alliés liquidateurs hors du POSDR, ce qui les aurait laissés en minorité face aux bolcheviks. Il y avait aussi les "mencheviks du Parti", dirigés par Plekhanov, qui s'indignaient des propositions visant à abandonner le (ou à justifier l'interruption du) travail clandestin du Parti. Non seulement ils votaient des résolutions contre les liquidateurs, mais ils étaient même disposés à s'allier avec les bolcheviks de Lénine pour appeler à scissionner organisationellement avec eux. Cependant, ils ne souhaitaient pas rompre avec les mencheviks du "centre" sur cette question.

Dans une telle situation, les résolutions du POSDR de 1908 et 1910 qui condamnaient le courant des liquidateurs restèrent toujours lettre morte. On peut se poser des questions quant à la démocratie interne d'un parti — et quant à la qualité même de ce parti — dont les résolutions sont adoptées par une large majorité mais ne sont pas appliquées, surtout quand ce sont des principes politiques fondamentaux qui sont en jeux.

"Après la conférence de 1908 et surtout après le plenum de 1910", écrira Zinoviev à ce sujet, "nous, les bolcheviks léninistes, avions décidé de ne plus travailler avec les mencheviks liquidateurs, et d'attendre le moment le plus adéquat pour parvenir à une rupture définitive et créer notre propre organisation indépendante fondée sur le mouvement ouvrier renaissant" (25). En 1911, on pouvait saisir les signes d'une reprise de la lutte de classe, sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie de cette étude. Il suffit de noter pour l'instant que c'est au début de 1912 que Lénine et ses collaborateurs ont jugé que le moment d'une scission définitive était arrivé.

Les "conciliateurs"

Mais les bolcheviks n'étaient pas tous d'accord avec la perspective défendue par Lénine — les bolcheviks "conciliateurs" s'y opposaient. Krupskaya a ainsi écrit que "pour certains, la lutte dans le Parti prit la forme de la conciliation ; ils défendaient l'unité en oubliant son but, retombant dans la mentalité de l'homme de la rue selon laquelle elle doit être recherché avec tous et chacun, quelques soient les orientations en présence" (26). Leur position était proche de celle de Trotsky, qui animait une fraction "contre les fractions", et ils tendaient à faire cause commune avec lui. Trotsky a

22) L. Haimson, "The Problem of Social Stability in Urban Russia 1905-1917", *Slavic Review*, 1964, vol. 23, n° 4, pp. 634-635.

23) Cité par Israel Getzler, *Martov. A Political Biography of a Russian Social Democrat*, Cambridge University Press, 1967, pp. 125-126.

24) Lénine, "Rapport du CC du POSDR et instructions à la délégation du CC à la conférence de Bruxelles", *Œuvres*, tome 20, p. 531.

25) Cf. Gregory Zinoviev, *History of the Bolshevik Party : a Popular Outline*, New Park, London, 1973, p. 170.

26) Cf. N. Krupskaia, *Reminescences of Lenin*, p. 206.

ultérieurement résumé ses analyses de l'époque en ecrivant que dans la mesure où "chez les bolcheviks aussi bien que chez les mencheviks, la direction appartient à l'intelligentsia révolutionnaire et [dans la mesure où] les deux fractions ne vont pas plus loin que la révolution bourgeoise-démocratique, la scission entre elles deux n'est en rien justifiée ; dans une nouvelle révolution, sous la pression des masses travailleuses, les deux fractions seront bien contraintes de suivre, comme en 1905, la même position révolutionnaire" (27).

Un tel point de vue a séduit, de nos jours, de très nombreux socialistes et historiens. Mais Lénine et ses proches ont pensé qu'il valait mieux construire un parti révolutionnaire indépendant plutôt que de rester empêtrés dans ce qu'était devenu le POSDR. Comme l'a expliqué Geoffrey Swain, un historien très critique à l'égard de Lénine, pour ce dernier, "il était non seulement plus sûr, mais aussi beaucoup plus principiel, de scissionner le parti et de faire un bras d'honneur [c'est à dire un geste fort impoli !] à ces réveurs du genre de Trotsky qui suggéraient que le fin mot de la direction d'un parti démocratique, c'était de se vautrer dans le marais fractionnel" (28).

Il n'est pas inutile de rappeler ici le jugement que Trotsky a lui-même porté sur ses positions d'alors : "Certains critiques actuels du bolchevisme considèrent mon ancien conciliationnisme comme la voix de la sagesse. Cependant, son erreur profonde a été depuis longtemps révélé par la théorie et par l'expérience. La simple réconciliation des fractions n'est possible que sur quelque ligne 'moyenne'. Mais où est donc la garantie que cette diagonale artificiellement tracée coïncide avec les nécessités du développement objectif ? La tâche de la politique scientifique consiste à déduire le programme et la tactique de l'anayse de la lutte des classes et non pas du parallélogramme de forces aussi secondaires et transitoires que les fractions publiques" (29).

Bref, le programme est décisif et n'admet pas de compromis. Le parti révolutionnaire doit être organisé autour du programme. Un parti qui ne prend pas au sérieux son programme ne peut pas être révolutionnaire. C'est cela qui explique l'"arrogance" souvent notée des bolcheviks léninistes, quand ils ont finalement décidé de quitter leur propre parti. Zinoviev écrira que "la conférence de Prague [en 1912] n'avait en réalité rassemblé qu'un petit nombre de délégués (20 ou 25), dirigés par le camarade Lénine, qui ont poussé la présomption jusqu'à s'auto-proclamer le parti et à rompre une bonne fois pour toutes avec tous les autres groupes et sous-groupes" (30). Certains de ces sous-groupes rejoindront en fait le Parti bolchevique cinq ans plus tard, mais en 1912 ils étaient horrifiés et furieux. Cette année-là, Trotsky essaya de rassembler les restes du POSDR dans une organisation unifiée, mais ce "bloc d'août", comme il était appelé, n'avait pas assez de cohérence programmatique pour durer. La conférence bolchevique, en revanche, fut un succès, comme cela apparaît dans la description qu'en fait Krupskaya : "La conférence de Prague fut la première depuis 1908 à laquelle participèrent des ouvriers venant de Russie et durant laquelle on put discuter *de façon pratique* des questions concernant l'activité à l'intérieur de l'empire en les dotant d'une perspective claire... [Cette] conférence permit la mise en place d'une orientation du Parti sur l'intervention en Russie et d'une direction du travail *concret*... Une unité [de vue] a été obtenue au niveau du [Comité central] sans laquelle il aurait été impossible de poursuivre le travail dans une situation si difficile" (31).

Tout ceci a eut des répercussions importantes en Russie même. Comme l'écrira longtemps plus tard Théodor Dan, "la croissance soudaine des noyaux bolcheviks illégaux en Russie fut une surprise désagréable pour ceux des mencheviks qui les considéraient comme les produits de la désintégration de l'ancienne organisation du Parti et qui prévoyaient leur extinction rapide". "Alors que la section bolchevique du Parti se transformait en une phalange prête au combat, unie par une discipline de fer et une orientation cohérente", ajoutait-il, " les rangs de la section menchevique étaient toujours plus désorganisés par les conflits et l'apathie" (32).

Les racines de cette discipline, de cette cohésion et de cette croissance des effectifs bolcheviques doivent être trouvé, premièrement, comme Lénine l'avait expliqué des années auparavant, dans l'élaboration d'un programme commun pour le Parti définissant ses conceptions fondamentales sur le caractère, les objectifs et les tâches du mouvement ouvrier révolutionnaire ; deuxièmement, dans la capacité de ce programme, produit d'une application critique du marxisme révolutionnaire, à intégrer les luttes pour des réformes pratiques à une stratégie révolutionnaire de la classe ouvrière ; et, troisièmement, dans une compréhension claire du fait que l'unité des socialistes — aussi désirable qu'elle soit — n'est valable que sur la base d'un accord de principe autour d'un programme marxiste révolutionnaire.

L'hégémonie bolchevique dans les mobilisations ouvrières de 1912-1914

Selon un point de vue largement partagé, aucune révolution ne serait possible sans que les forces du *statu quo* soient affaiblies par le chaos dû à une guerre et par l'impact d'une défaite militaire. En conséquence, il n'y aurait pas eu de révolution en 1905 sans la guerre russo-japonaise ; il n'y aurait pas eu de révolution en 1917 sans la première guerre mondiale et, de façon plus

27) L. Trotsky, *Staline*, 10/18, Paris, 1979, vol. I, p. 232.

28) Geoffrey Swain, *Russian Social Democracy and the Legal Labor Movement 1906-1914*, McMillan, London, 1983, pp. 179.

29) L. Trotsky, *Staline*, vol. I, p. 232.

30) G. Zinoviev, *History of the Bolshevik Party*.

31) N. Krupskaia, *Reminescences of Lenin*, pp. 229-231.

32) T. Dan, cité par Popov, *Outline History of the Communist Party of the Soviet Union*, Moscow-Leningrad, p. 283.

générale, il ne pourrait y avoir de révolution qui ne soit précédée d'un tel conflit destructeur. A l'âge du nucléaire, une telle conclusion n'est pas très encourageante pour les révolutionnaires, au moins dans les pays capitalistes avancés.

En réalité, l'expérience russe de 1912-1914 tend à infirmer ce lieu commun. Comme l'a souligné l'historien Leopold Haimson, "les années de guerre n'ont pas engendré, mais seulement accéléré de manière substantielle la polarisation, dans la vie nationale russe, entre deux forces principales, polarisation déjà à l'œuvre dans l'immédiat avant-guerre". Haimson laisse entendre que la révolution bolchevique aurait de toute façon pu se produire, prenant note d'une "série de circonstances hypothétiques qui auraient pu provoquer en Russie — même en l'absence des tentations propres à la guerre et sous l'effet d'autres facteurs, purement domestiques — le type de crise sur lequel Lénine misait dès la fin 1913 et le début 1914, et qui s'est effectivement produite au moment de la révolution d'Octobre" (33).

Une telle crise intérieure était nourrie par les bouleversements économiques, sociaux et culturels qui affectaient alors la Russie — à savoir par le processus de "modernisation" partielle et par une nouvelle vague d'industrialisation dûe, pour une large part, à la politique de Stolypine, premier Ministre du Tsar en 1907-1911. Très significativement, nous y reviendrons, la force de travail industrielle a augmenté de 30% entre janvier 1910 et juillet 1914. Cette période a été marquée par une montée remarquable des mobilisations ouvrières. A la fois cause et conséquence de cette poussée des luttes, la croissance du bolchevisme lui a alors permis de devenir une force hégémonique dans le mouvement ouvrier.

Il serait erroné de croire que la radicalisation de la classe ouvrière russe devait inévitablement assurer le succès du parti de Lénine. La capacité d'une organisation révolutionnaire à être reconnue par les masses travailleuses (par les militants expérimentés comme par ceux qui accèdent seulement à la politique) dépend de ce qu'elle fait ou ne fait pas — de son orientation générale et de son action politique. Son autorité sera renforcée ou érodée suivant la façon dont elle subira le test des événements, dans la mesure où son orientation et ses activités s'avéreront aptes au monde réel. On est donc en droit de penser qu'il doit y avoir un lien fondamental entre la bonne fortune des bolcheviks en 1912-1914 et leur position dans les conflits fractionnels des années précédentes.

Voilà plus de trente ans, Isaac Deutscher a dressé un tableau historique de la situation qui prévalait alors et qui n'est pas sans rapport avec ce que nous discutons ici : "Une des caractéristiques les plus marquantes du mouvement ouvrier russe avant la révolution de 1917 était la faiblesse relative des syndicats... En réprimant les syndicats, le régime tsariste a involontairement fait un cadeau aux organisations politiques révolutionnaires. Dans ces circonstances, seuls les plus politisés des ouvriers, ceux qui étaient prêts à payer leurs convictions au prix de la prison et de l'exil, pouvaient adhérer aux syndicats. Mais, bien évidemment, ceux-ci étaient beaucoup plus attirés par les organisations politiques. Les secteurs de masse, plus larges et plus passifs, qui auraient normalement évité de s'engager sur le terrain politique mais auraient volontiers rejoint les syndicats, en étaient empêchés. De ce fait, ils apprenaient à se tourner vers les partis politiques clandestins" — pour l'essentiel, après 1912, le parti bolchevique (34).

Cette analyse de Deutscher mérite d'être nuancée sur deux points. D'une part, bien que harcelés, minés et limités dans leur développement, après 1905 les syndicats ont eu le droit d'exister — on ne leur permettait simplement pas de devenir trop efficaces. D'autre part, bien que *relativement* faibles (par comparaison, par exemple, aux syndicats allemands ou britanniques), ils étaient loin d'être sans importance pour une couche clé de travailleurs conscients. La période que nous sommes en train d'examiner a été marquée par des vagues de grèves croissantes, tout particulièrement après le massacre des ouvriers de la région minière de Léna en 1912 (certains historiens ont comparé cet événement au massacre des ouvriers de Saint-Pétersbourg en 1905, pour l'impact qu'il a eu sur la combativité ouvrière). Les syndicats ont alors représenté la première organisation vers laquelle se tournaient de nombreux travailleurs en voie de radicalisation.

Il est significatif que les menscheviks aient perdu le contrôle de l'essentiel des syndicats en 1913 et 1914. Par exemple, à l'été 1914, les bolcheviks contrôlaient la direction d'au moins 14 syndicats sur 18 à Saint-Pétersbourg, et de 10 sur 13 à Moscou. En 1913, le dirigeant menchevique Martov écrivait à l'un de ses camarades : "Je suis découragé par l'histoire du métallos qui montre au grand jour nos faiblesses de façon encore plus crue que d'habitude. Il est fort probable que nos positions à Saint-Pétersbourg vont encore se réduire, les prochains mois. Mais cela n'est pas le plus terrible. Le pire, c'est que d'un point de vue organisationnel, le menchevisme — en dépit des ses journaux et de tout ce qu'il a fait ces deux dernières années durant — demeure un cercle très faible et restreint" (35).

Martov rejetait la responsabilité de cette situation sur les travailleurs eux-mêmes, notant le changement engendré dans la classe ouvrière par la croissance du prolétariat industriel et l'incorporation d'anciens paysans "animés par leurs sentiments et leur instinct plutôt que par la conscience et la raison". Ils introduisaient un "élément de désorganisation, primitif et élémentaire", dans la classe ouvrière, "un mélange de tendances anarchistes et syndicalistes avec pour résidus des aspirations et des utopies paysannes". Martov ajoutait que "face aux difficultés et aux aspects les plus sombres de la vie urbaine, ils rêvaient de retrouver une terre, avec des poulets et des vaches qu'ils posséderaient en propre...

33) Cf. Leopold Haimson, "The Problem of Social Stability in Urban Russia", pt. 2, p. 17.

34) Isaac Deutscher, *Soviet Trade Unions*, Royal Institute of International Affairs, London, 1950, p. 1.

35) L. Haimson, "The Problem of Social Stability", pt 1, pp. 631-632.

en se laissant *séduire* par les mots d'ordre de ceux qui leur promettaient de réaliser leurs rêves". Les responsables de cette démagogie étaient, bien évidemment, les bolvheviks (36).

Cet argument a été récemment repris par l'historien Reginald Zelnik, mais en reconnaissant de fait la supériorité du principe programmatique bolchevique de *l'alliance ouvrière et paysanne*. Il écrit que les ouvriers qui adhéraient au Parti bolchevique possédaient "une conscience singulièrement *mixte*, volatile et dynamique qui combinait le ressentiment *paysan* contre les vestiges du 'féodalisme' (le servage) et la révolte prolétarienne contre l'exploitation capitaliste dans les usines" (37).

On conçoit aisément qu'une telle conscience "mixte" et dynamique ait été sensible à l'appel des trois "baleines" du bolchevisme qui unissaient les aspirations immédiates des ouvriers (la journée de travail de huit heures) à celles des paysans (la confiscation des grandes propriétés foncières) et à la perspective d'une république démocratique. Cette interprétation est d'autant plus stimulante qu'elle semble bien correspondre au caractère "mixte" des masses prolétarisées du tiers monde d'aujourd'hui.

La montée des bolcheviks

La réalité russe n'en était pas moins plus complexe qu'il n'apparaît dans les analyses de Martov ou Zelnik. Comme de nombreux historiens l'ont souligné, les ouvriers non qualifiés d'origine rurale n'aspiraient généralement qu'à faire de l'argent rapide et voulaient éviter d'avoir des ennuis, se tenant à l'écart des syndicats et plus encore des activités politiques illégales. D'autre part, les syndicats recrutaient surtout des ouvriers qualifiés, ayant déjà de l'ancienneté, d'origine urbaine. Grâce à leur expérience et leurs activités propres, la plupart de ces travailleurs était en mesure d'évaluer de manière critique les prétentions, les propositions et la politique des différents courants de gauche. Il semble que les bolcheviks ont bel et bien réussi à recruter des jeunes ouvriers non qualifiés, animés par un esprit de révolte, mais pour diriger les syndicats ils ont aussi dû gagner à eux des militants éprouvés.

L'influence de plus en plus dominante des bolcheviks au sein de la classe ouvrière s'est affirmée, de manière similaire, en d'autres domaines. En 1914, par exemple, selon une enquête menée par le bureau de la IIe Internationale, la diffusion hebdomadaire de la *Pravda*, une publication bolchevique, atteignait 240 000 exemplaires, alors que celle du périodique menchevique *Luch* n'était que de 96 000. A la Douma, les mencheviks avaient 7 députés et les bolcheviks 6, mais la majorité des circonscriptions ouvrières avaient tendance à voter pour ces derniers. Ainsi, parmi les 9 députés qui pouvaient être légalement désignés par la "curie" ouvrière (le collège électoral ouvrier sous la loi tsariste), 6 étaient bolcheviques. Lors des élections pour le comité pan-russe des assurances sociales, 82% des élus étaient bolcheviques.

Mais il faut aller au-delà des statistiques pour percevoir ce que signifiait cette montée en influence du bolchevisme. Il est intéressant de prendre bonne note de ce qu'a écrit à ce sujet l'historien scrupuleux — et promencheviks — Leopold Haimson pour qui les bolcheviks pouvaient tout à la fois "parler un langage militant et néanmoins apparemment réaliste ; faire appel à la colère en lui donnant l'air éminemment raisonnable, voire positive".

Parce qu'ils savaient jouer sur des registres très variés, la propagande et l'agitation bolcheviques se sont avérées très efficaces à la veille de la guerre, non seulement dans les couches les plus explosives de la classe ouvrière de Saint-Pétersbourg, mais aussi chez les ouvriers 'moins avancés' des bourgs industriels et des villages relativement isolés".

"En 1914 déjà, la plate-forme bolchevique avançait un ensemble d'objectifs prometteurs pour les travailleurs : le renversement de la bourgeoisie et l'établissement d'une dictature du prolétariat ; le thème plus ambigu, bien que moins lointain, d'un régime démocratique 'fermement établi' dans lequel les masses ouvrières et paysannes l'emporteraient déjà sur [l'élite] ; et enfin, de façon plus terre à terre, la perspective d'une république démocratique, où les travailleurs obtiendraient les mêmes droits civiques et politiques que les éléments privilégiés, ainsi que des conditions plus favorables pour poursuivre leur lutte contre les patrons. Plus frappant encore, les mots d'ordre bolcheviques attribuaient beaucoup d'importance à l'unité ouvrière, nécessaire non seulement pour réaliser ces objectifs politiques (un peu distant), mais aussi pour obtenir, dans l'immédiat, des meilleurs conditions de vie. Mieux, la présentation de ces objectifs ostensiblement plus tangibles, tout particulièrement de ceux concernant la lutte économique contre les employeurs, était adaptée de façon subtile à l'état d'esprit et aux aspirations propres à chaque groupe de travailleurs auquel ils étaient destinés" (38).

Compte tenu de ce qu'a été l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste russe après 1900, il est difficile de croire que les bolcheviks auraient pu acquérir les traits que Haimson leur attribue s'ils n'avaient pas mené auparavant la lutte dont nous avons parlé : ce double combat, sans compromis, contre l'ultragauchisme de *Vpériod* et l'opportunisme des liquidateurs ; le combat sans compromis contre les conciliateurs qui voulaient préserver l'unité entre des forces tellement divergentes ; le combat pour un parti indépendant fondé sur le programme bolchevique.

Pour prendre pleinement la mesure de ces données, il faut les replacer dans le contexte plus large des luttes de classe de la période 1912-1914. Sans prétendre accorder ici à cette question la place qu'elle mérite, nous pouvons nous en tenir aux récits de deux historiens et d'un participant direct aux événements de l'époque.

36) *Ibid.*, pp. 634, 635, 632.

37) Reginald Zerlnik, "Russian Workers and the Revolutionary Movement", *Journal of Social History*, vol. 6, n° 2, 1972/1973, pp. 217-218.

38) L. Haimson, "The Russian Workers Movement on the Eve of the First World War", Paper presenté à la conférence annuelle de l'American Historical Association, 1971, pp. 83-84.

Selon Dietrich Geyer, "Durant les deux années qui ont précédé la première guerre mondiale, le cycle économique dans l'industrie russe a suscité une nouvelle vague de grèves qui se sont transformées, de façon répétée, en manifestations politiques sous des mots d'ordre socialistes, tout particulièrement dans les deux métropoles [de Saint-Pétersbourg et de Moscou]. Lorsque Poincaré [le Président français] arriva à Saint-Pétersbourg pour une visite d'Etat en juillet 1914, il se trouva en présence d'une grève générale d'environ 20 000 ouvriers. Les chercheurs, non seulement soviétiques mais aussi américains, parlent avec pertinence d'une situation révolutionnaire qui ne s'affaiblit pas jusqu'à l'éclatement de la guerre" (39).

Robert Service note, quant à lui, que "durant le seul premier semestre de 1914, il y a eu plus de 3 000 grèves, deux tiers desquelles étant associées à des revendications politiques. Les mots d'ordre étaient ceux des marxistes russes les plus intransigeants : les partisans bolcheviques de Lénine comme la fraction de Trotsky avaient de quoi se réjouir. L'infiltration policière de tous les groupes révolutionnaires était aussi efficace que par le passé ; et il y a même lieu de croire que très peu d'ouvriers étaient au fait de la doctrine bolchevique. Néanmoins, l'agitation sociale avait repris un contenu politique. Pendant l'été 1914, Saint-Pétersbourg a été secoué par d'immenses mobilisations contre la monarchie. Les manifestants ne cachaient pas leurs objectifs : une république démocratique, la journée de huit heures dans les entreprises et l'expropriation de toutes les terres appartenant à l'aristocratie foncière. Et ils exigeaient tout cela, tout de suite" (40).

On voit que, même si "les travailleurs n'étaient pas au fait de la doctrine", ils n'en adoptaient pas moins pour mots d'ordre les "trois baleines" du bolchevisme lorsqu'ils engageaient une action militante. Ce n'était pas un hasard : au cœur de cet soulèvement se trouvait une couche d'ouvriers bolcheviques fort expérimentés. L'un des principaux d'entre eux, le métallo Alexander Shlyapnikov, raconte, dans ses mémoires, que "les travailleurs convergeaient de tous les côtés vers le Bolshoi Sampsonievsky Prospekt, formant une manifestation de plus de dix mille personnes, chantant des hymnes révolutionnaires, agitant foulards et drapeaux rouges. Les policiers se claquemuraient dans leurs postes. Des orateurs appelaient à la lutte armée et au renversement du tsarisme. Dans le district [prolétarien] de Vyborg, les trains étaient arrêtés ; pendant plus d'une heure les travailleurs ont déferlé dans les rues qui résonnaient de leurs chants révolutionnaires... La cavalerie de la police montée a dû charger plusieurs heures durant pour 'rétablir l'ordre', sans que le calme ne soit pour autant rétabli. Au crépuscule, la police et les Cosaques ont décidé de ne pas essayer de pénétrer plus avant dans les quartiers ouvriers où l'on a pu entendre, jusqu'à tard dans la nuit, des chansons militantes".

"L'action était dirigée par des groupes appartenant à notre parti... Du 6 au 12 juillet, la grève a été pratiquement générale, et le nombre des grévistes a atteint les 300 000. Partout, des meetings et des manifestations ont été organisés ; en certains endroits, des barricades ont été dressées... Chaque jour, les ouvriers arrivaient à l'usine à l'heure habituelle, tenaient des réunions et manifestaient dans les rues. Le mouvement était particulièrement combatif dans le quartier de Vyborg. Le matin de l'arrivée à Saint-Pétersbourg du visiteur français, presque tous les districts ouvriers s'étaient réunis dans la Bolshoi Sampsonievsky Prospekt, occupant l'avenue dans toute sa largeur, des Nouveaux Ateliers Lessner jusqu'au poste de police. Le soleil rayonnant sur une foule de vingt mille personnes, parmi lesquelles des ouvrières, des épouses, des enfants... La police et les Cosaques étaient absents" (41). La foule a été sauvagement attaquée par les Cosaques, quand elle s'est approchée du centre de la ville. De violents combats de rue se sont déroulés. En dépit de nombreuses arrestations et de la fin de la grève, la combativité et le moral des travailleurs restaient intacts, et une reprise de la révolte apparaissait imminente.

La dynamique révolutionnaire a été brusquement interrompue par l'éclatement de la première guerre mondiale, au début du mois d'août. Elle engendra la confusion parmi les ouvriers et déclencha une répression implacable du gouvernement contre les bolvheviks et tous ceux qui s'opposaient à la boucherie impérialiste. Mais cela ne fit que retarder le soulèvement révolutionnaire. Il n'aura fallu que trois ans pour qu'une insurrection ouvrière semi-spontanée — à bien des égards analogue à celle de juillet 1914 — renverse le tsarisme. Rapidement, les bolcheviks ont regagné leur hégémonie au sein du mouvement ouvrier. Les études des jeunes chercheurs en histoire sociale (notamment celles rassemblées dans le récent recueil *The Workers' Revolution in Russia, 1917*, sous la direction de Daniel Kaiser) (42) démontrent qu'une dynamique du type de celle que nous venons de décrire s'est alors réproduite, mais à une échelle plus large encore, culminant dans la révolution socialiste de 1917.

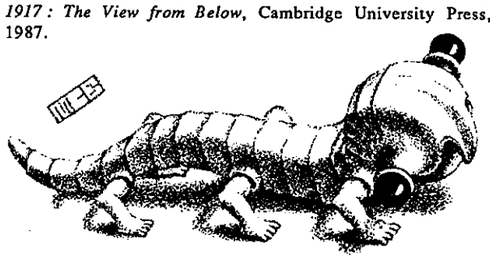
L'expérience de 1907-1914 et la façon dont Lénine a abordé les questions intimement reliées du programme et de l'organisation ont été essentielles pour le triomphe du bolchevisme et de la victoire de la classe ouvrière russe.

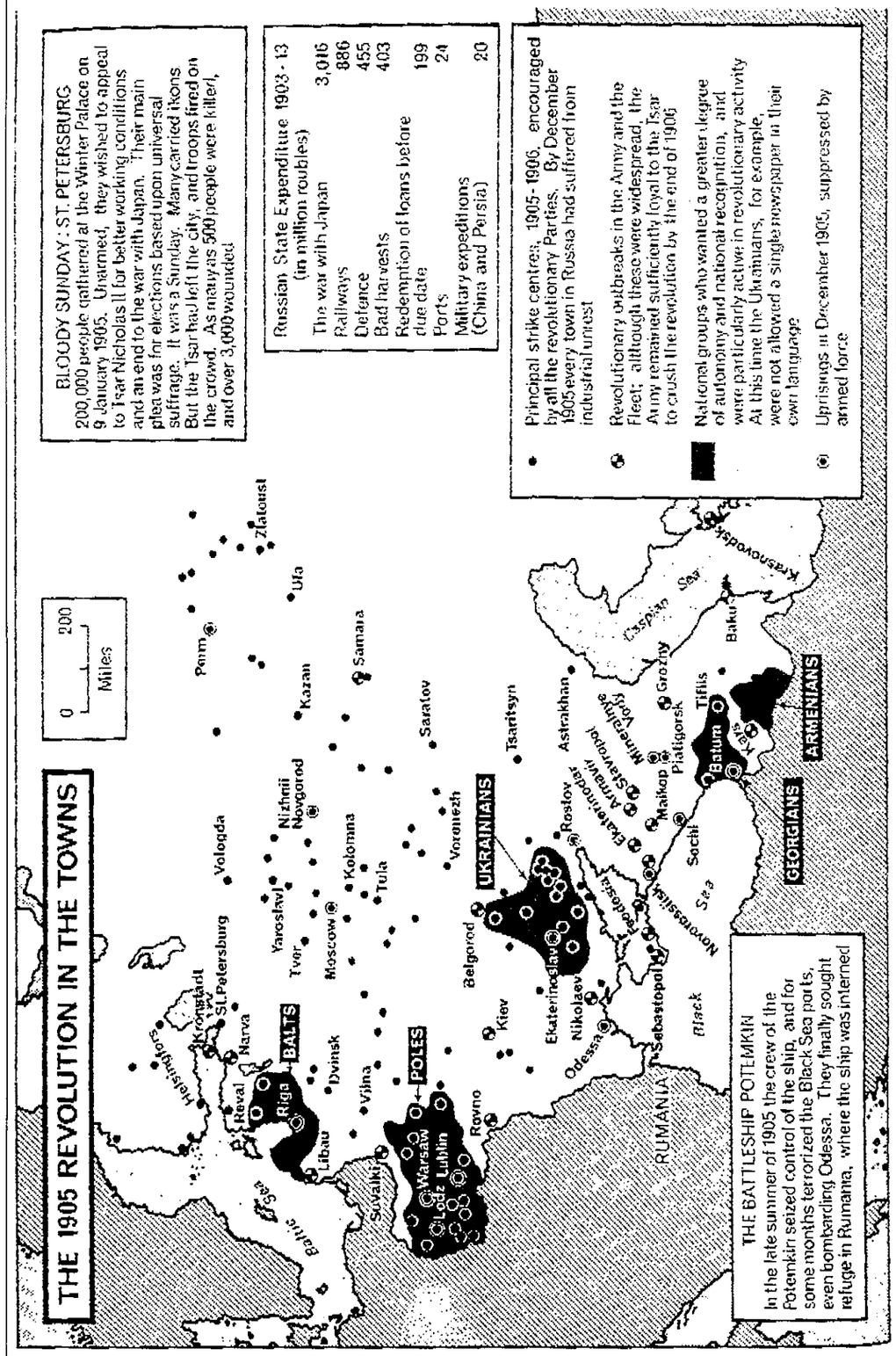
39) Cf. Dietrich Geyer, *The Russian Revolution*, Leamington Spa, 1987, p. 27.

40) Robert Service, *The Russian Revolution 1900-1927*, p. 23.

41) Alexander Shlyapnikov, *On the Eve of 1917*, Allison & Busby, London, 1982, pp. 6-13.

42) Cf. Daniel Kaiser (ed.), *The Workers' Revolution in Russia, 1917 : The View from Below*, Cambridge University Press, 1987.





3. Lénine, Trotsky et le parti

par Norman Geras (1)

Les origines

Pour commencer par le commencement, voilà soixante-quinze ans, Lénine a écrit *Que faire ?*. Ce n'est qu'un an plus tard, en 1903, que s'est produite la scission historique entre bolcheviks et mencheviks, lors du deuxième congrès du Parti ouvrier social-démocrate russe (POSDR). A ce propos, Lénine a publié une autre étude, *Un pas en avant, deux pas en arrière*, et ces deux ouvrages contiennent la formulation originelle de la théorie léniniste du parti. Comme chacun sait, à cette époque, deux autres révolutionnaires de premier plan, Rosa Luxemburg et Léon Trotsky, se sont opposés à Lénine, engageant contre lui une vigoureuse polémique ; Luxemburg dans l'essai *Questions d'organisation de la social-démocratie russe*, Trotsky dans son livre *Nos tâches politiques*. En 1918, à la veille de son assassinat, il semble bien que quelques unes des divergences — qui ont d'ailleurs été exagérées — entre Rosa et Lénine commençaient à être surmontées. Quant à Trotsky, il s'est opposé à Lénine sur cette question pendant presque quinze ans, jusqu'à son adhésion au Parti bolchevique en 1917. Par la suite, il est demeuré jusqu'à sa mort un partisan convaincu de la substance révolutionnaire de la théorie léniniste de l'organisation. Mais, tout en défendant cette théorie — et pour mieux la défendre —, il a dû s'opposer au *culte* de Lénine, qui était l'une des manifestations de la naissance et du triomphe du stalinisme.

Lénine et Trotsky

Dans son *Histoire de la révolution russe*, Trotsky historien, parlant de lui-même, acteur politique, à la troisième personne, écrit qu'il "vint à Lénine comme à un maître dont il avait compris la force et l'importance plus tard que bien d'autres, mais peut-être plus complètement" (2). Contrairement à ce que d'aucuns pourraient croire, je pense qu'il n'y a là, de la part de Trotsky, ni arrogance ni immodestie, mais un jugement réfléchi sur son rapport à l'héritage politique de Lénine. Ce rapport est, à tout prendre, plus équilibré que de coutume. D'une part, pour une armée d'idéologues bourgeois, de sociaux-démocrates, de libertaires et d'autres encore, l'œuvre de Lénine ne représente que la marche impitoyable d'une élite totalitaire vers le pouvoir. D'autre part, pour les staliniens, les maoïstes et toute une série de soi-disant léninistes, Lénine est une sorte de leader omniscient, presqu'un Dieu. Il en va différemment pour Trotsky. A partir de 1917, il a toujours reconnu l'importance durable de la théorie et de la pratique léninistes du parti pour le prolétariat russe et international, et cela constitue un acquis fondamental. Mais il ne faut pas oublier deux choses : tout d'abord, du fait de son passé, de son opposition antérieure à Lénine, Trotsky comprenait certaines des faiblesses et des erreurs originelles du bolchevisme mieux qu'aucun autre dirigeant de ce courant ; ensuite, il a engagé un combat acharné contre le culte de Lénine, conscient de ce que le culte des dieux sert généralement à renforcer quelques autorités en place et que le mythe du "grand dirigeant" vise à doter ceux qui sont au pouvoir d'une auréole d'infaillibilité. Pour ces deux raisons, Trotsky a pu garder une certaine distance critique, dans le cadre même d'une continuité globale avec Lénine.

Précisons, pour éviter tout malentendu, que je ne prétend pas que c'est Trotsky qui est le héros qui a toujours tout compris et qui ne s'est jamais trompé. Tel n'est, évidemment, pas le cas. Trotsky a commis ses propres erreurs, en particulier en ce qui concerne le culte de Lénine. Mais, tout bien considéré, son rapport à Lénine et à son action n'était fait ni d'hostilité aveugle, ni de déification. C'était une relation de continuité et de respect critiques ; ce qui représente une chance — ainsi qu'une obligation — toutes particulières pour ceux qui appartiennent au mouvement international fondé par Trotsky, comme pour ceux qui ont été influencés par son œuvre : la possibilité — je souligne *possibilité*, car le succès n'est jamais garanti — et donc le devoir de comprendre la substance réelle, l'essence révolutionnaire de la théorie léniniste de l'organisation. La possibilité de la dégager, grâce à l'analyse critique, des erreurs conjoncturelles et des imperfections, des excès de l'histoire du bolchevisme ainsi que des nombreuses caricatures unilatérales et des déformations qui se déguisent sous le nom de "léninisme", qu'elles soient de type bureaucratique et autoritaire, élitiste et sectaire, propagandiste ou encore opportuniste.

C'est ce thème que je souhaite développer ici, en commencent par rappeler brièvement quels étaient les principaux éléments de la théorie du parti tels que formulés initialement par Lénine, en les replaçant dans leur contexte général.

Le contexte

Il nous faut tout d'abord rappeler que, lorsque Lénine a écrit les ouvrages précités, il n'existait pas de parti ouvrier révolutionnaire en Russie. Une conférence de fondation s'était bien tenue en mars 1898 à Minsk, avec 9 ou 10 délégués, mais elle fut sans suite puisque

1) Ce texte est la transcription d'un exposé fait à Londres le 11 septembre 1977 à l'occasion du Marxist Symposium organisé par la section britannique de la Quatrième Internationale, l'IMG (International Marxist Group).

2) Trotsky, *Histoire de la révolution russe*, Seuil, Paris, 1967, tome 2 : Octobre, p. 329.

Norman Geras

The Legacy of Rosa Luxemburg
Verso, London, 1983 (2 éd.)

Marx and Human Nature
Verso, London, 1983

Literature of Revolution
Essays on Marxism
Verso, London, 1986

Discourses of Extremity
Radical Ethics and Post-Marxist Extravagances
Verso, London, 1990

la plupart des participants ont été arrêtés juste après. Le mouvement socialiste était alors formé de groupes isolés, composés surtout par des intellectuels qui commençaient à peine à établir des contacts avec la classe ouvrière russe. Ces groupes poursuivaient une activité locale fragmentée, sans coordination d'ensemble. Ils opéraient dans la clandestinité, soumis à la répression policière. Leurs dirigeants étaient constamment emprisonnés, exilés en Sibérie, etc. Point très important, il faut aussi se rappeler que *Que faire ?* s'attaquait à une cible idéologique particulière : le courant connu sous le nom d'économisme, qui opposait les luttes économiques et syndicales aux perspectives politiques révolutionnaires, ainsi que les tâches quotidiennes pratiques — le fait de retrousser ses manches, on pourrait dire — à la nécessité d'une large propagande et agitation socialistes. A cette fin, il a élevé la spontanéité de la classe ouvrière en une sorte de principe ; expliquant, en gros, qu'en tout état de cause, c'était là ce que faisaient les travailleurs et que c'était donc cela qu'il fallait soutenir, sous peine de se noyer dans un discours révolutionnaire sans substance.

La théorie

La réponse de Lénine à cette tendance est bien connue. Il insistait, tout d'abord, en des formules célèbres, sur l'importance de la théorie : "sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire", "seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde [à savoir, pour Lénine, le marxisme] est capable de remplir le rôle de combattant d'avant-garde" (3). Il renvoyait aux formulations antérieures d'Engels sur les trois "formes" de la lutte de classe, incluant non seulement les formes économique et politique, mais aussi théorique (4). Dans un langage que tout le monde pouvait comprendre, Lénine expliquait des choses simples que nos contemporains ont "élevé" au rang de concept en employant des termes tels que "spécificité des instances" ou "autonomie relative de la superstructure" ; à savoir que le mouvement ouvrier a *besoin* de la connaissance et de la science pour orienter son combat politique, que celles-ci ne tombent pas du ciel, mais exigent certaines pré-conditions : la production théorique, l'étude, la lutte idéologique, un multiforme combat d'idées. Un comportement de philistin anti-intellectuel vis-à-vis de la théorie — "il suffit de faire son boulot" — risque de dévoyer le mouvement socialiste en le faisant tomber sous l'influence d'idées bourgeoises, erronées. Je m'exprime mal. Le mouvement ouvrier ne "risque" pas de "tomber" sous leur emprise. Tout part, en effet, de l'hypothèse, déjà formulée par Marx, selon laquelle, à chaque époque, les idées dominantes sont les idées de la classe dominante. Le mouvement ouvrier sera — plus ou moins profondément — influencé par de telles idée : c'est bien pourquoi la lutte théorique est nécessaire.

Politique syndicale et politique socialiste

La distinction entre politique syndicale et politique socialiste représente un autre argument clef de Lénine. Il est présenté sous cette forme, compte tenu de l'importance accordée par les économistes au syndicalisme. Mais il reste valable pour tout combat qui porte sur des revendications immédiates, terre-à-terre, partielles ; pour toute lutte visant à obtenir des réformes dans le cadre de la société capitaliste. Bien évidemment, le syndicalisme et la lutte pour les réformes sont une nécessité vitale, mais une véritable politique socialiste ne doit pas s'y consacrer exclusivement — cela reviendrait en effet à s'auto-limiter, à abandonner à la bourgeoisie le champ de bataille des idées, car, en pratique, cela reviendrait à laisser croire que les besoins des travailleurs peuvent être satisfaits dans le cadre du capitalisme. Sur cette question, l'argument essentiel de Lénine consiste en ce qu'il n'y a aucune dynamique automatique qui conduit des luttes immédiates, quotidiennes, du syndicalisme à la conscience révolutionnaire et donc au socialisme. C'est une "illusion spontanéiste" que de croire que la lutte, même vigoureuse, pour des augmentations de salaire ou de meilleures conditions de vie produira d'une façon ou d'une autre une telle conscience.

Exprimons la même idée sous une forme légèrement différente, peut-être, que ce que Lénine a écrit. Ce qu'il appelait conscience socialiste, ou révolutionnaire, ne saurait se constituer à partir d'un point de vue sectoriel, partiel, que ce soit celui d'un groupe de travailleurs vis-à-vis de leur patron, ou un autre. Et pourquoi pas ? Parce que la conscience révolutionnaire consiste précisément en une compréhension *globale* — de *tous* les rapports de classes, à tous les niveaux (économique, politique, culturel, etc.) et particulièrement au niveau de l'Etat. Un travail de propagande et

3) Lénine, "Que faire ?", *Œuvres choisies*, tome 1, pp. 130-131.

4) *Ibid* pp. 131-133.

d'agition d'ensemble, qui porte sur chaque manifestation d'oppression et d'exploitation, qu'elle soit économique, politique, culturelle ou autre, est en conséquence une condition indispensable à la formation d'une conscience socialiste. C'est aussi pourquoi Lénine affirme que l'archétype du révolutionnaire est le tribun populaire, plutôt que le secrétaire syndical (5). Sur cette base seulement, une politique révolutionnaire peut être menée et une conscience socialiste pleinement constituée.

Spontanéité et conscience

Nous en arrivons au cœur même de l'argumentation que Lénine développe dans *Que faire ?*, sur toute cette question du rapport entre spontanéité et conscience. Je pense, pour ma part, que l'on se trouve ici confronté non seulement au noyau même de sa théorie du parti, mais aussi à deux thèses unilatérales qui méritent d'être corrigées, même si elles se comprennent dans le contexte de la polémique menée à l'époque.

Attachons-nous d'abord à ces deux thèses unilatérales. La première affirme que "par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste" et, de façon peut-être encore plus insistante, que "par lui-même, le mouvement ouvrier spontané ne peut engendrer (et n'engendre infailliblement) que le trade-unionisme" (6). J'ai dit que cette affirmation peut se compredre dans le cadre de la polémique d'alors, et j'ajoute qu'elle est, jusqu'à un certain point, valide durant de longues périodes de l'histoire des sociétés capitalistes. Mais elle doit être corrigée, car, à l'occasion des situations que nous appelons pré-révolutionnaires et révolutionnaires, le mouvement spontané de la classe ouvrière va au-delà du syndicalisme pur. La deuxième thèse unilatérale est, à mon avis, contenue dans l'un des sens que Lénine accorde à la célèbre maxime selon laquelle la conscience socialiste est introduite *du dehors*, dans la classe ouvrière. Je sais que chacun a sa propre interprétation de cette formule qui a fait l'objet d'explications très sophistiquées, visant parfois à démontrer qu'il n'y a en elle rien qui fasse problème. Je ne m'attache ici qu'à ce que Lénine a effectivement écrit. En fait, il employait cette formule de deux façons différentes. Il expliquait parfois, citant Kautsky, que la conscience socialiste est "un élément importé du dehors *(von Aussen hineingetragenes)* dans la lutte de classe du prolétariat" par les membres de l'intelligentsia bourgeoise (7). Cette interprétation est, je pense, unilatérale. "Du dehors" et "de l'intérieur" doivent en effet être compris de la façon suivante : "l'intérieur" est la lutte de classe du prolétariat, tandis que "l'extérieur" est l'intelligentsia bourgeoise, qui introduit la conscience socialiste. Sans vouloir en faire un fromage, cette idée me paraît fausse. Certes, il s'agit encore une fois de souligner l'importance de la théorie. Mais cela ne nous dit pas *quelle* intelligentsia bourgeoise élabore la conscience socialiste, dans *quelles* conditions, en tant que composante de *quel* mouvement. C'est en ce sens que la formule "du dehors" est fause et doit être corrigée.

Il reste, cependant, chez Lénine, une autre conception — la plus importante — de cette idée de l'introduction de la conscience socialiste prolétarienne du dehors. C'est elle qui contient à mon avis le noyau de la théorie léniniste du parti. Elle se trouve résumée, il me semble, dans la citation suivante : "l'erreur capitale de tous les 'économistes' [réside dans] la conviction que l'on peut développer la conscience politique de classe des ouvriers, pour ainsi dire de l'intérieur de leur lutte économique... La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire *de l'extérieur* de la lutte économique, *de l'extérieur* de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les classes et catégories de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles" (8). Dans ce passage, "intérieur" et "extérieur" ne renvoient plus à des catégories sociologiques, les ouvriers et les intellectuels bourgeois, ces derniers étant le véhicule de la conscience socialiste. Ils se réfèrent plutôt à la partie et au tout. La conscience socialiste ne se forme pas dans un champ particulier de lutte. Aucune lutte ne peut par elle-même y mener automatiquement. Elle ne peut découler que d'une intelligence globale des relations entre toutes les classes.

Ce passage contient pour moi la thèse centrale de la théorie léniniste de l'organisation car, en un mot, cette dernière affirme que le parti est un instrument indispensable à la centralisation politique. En son absence, les luttes fragmentaires, les expériences sectorielles et les points de vue partiels des différentes couches de la population ne peuvent se fondre en un assaut révolutionnaire victorieux contre la société capitaliste qui possède, elle, ses propres organes de centralisation et de combat avec l'Etat bourgeois. Le parti, instance politique de centralisation, permet la combinaison des luttes partielles, leur réunion en vue d'une confrontation ultime avec l'Etat. Un parti, avec une théorie et un programme *d'ensemble*, est indispensable à l'unification d'une grande variété de luttes.

Organisation

Pour en finir avec ce sur quoi Lénine travaillait à l'époque, ajoutons quelques mots concernant les questions organisationnelles dans le sens le plus strict du terme. Il me semble qu'ici aussi, il faut dégager un point central de questions plus circonstancielles — ce

5) *Ibid.*, p. 174.

6) *Ibid.*, pp. 135, 186. "Trade-unioniste" veut dire "syndicaliste".

7) *Ibid.*, p. 141. Il ajoutait que "en Russie, la doctrine théorique de la social-démocratie surgit d'une façon tout-à-fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier ; elle y fut le résultat naturel, inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes" (p. 135).

8) *Ibid.*, p. 173.

point central qui explique le conflit avec Martov sur la définition d'un membre du parti, et qui préfigure la scission entre bolcheviks et mencheviks. Pour Lénine, le parti n'est pas un corps informe et amorphe composé de sympathisants occasionnels. C'est un parti de militants, de "cadres" ; dont l'objet est, autrement dit, de regrouper une avant-garde prolétarienne consciente et non pas de se dissoudre simplement dans le niveau existant de conscience de classe. Mais les écrits de Lénine traitent, alors, d'autres questions organisationnelles — comme par exemple de la notion de révolutionnaires *professionnels* ou du problème de la clandestinité et de la limitation des procédures démocratiques —, toutes choses que Lénine justifiait par la nécessité de faire face à la répression politique. Je reviendrai sur ce point, me contentant pour l'instant de constater qu'il y a ici aussi des exagérations polémiques.

Rosa Luxemburg et le jeune Trotsky

En laissant de côté les aspects accessoirs, sur quoi portait donc la critique de Luxemburg et de Trotsky ? Sur, pour parler comme celle-là, le "blanquisme", ou, selon celui-ci, sur le "substitutionnisme" supposés de Lénine. Autrement dit, comme les mencheviks avec lesquels ils étaient en accord sur ce point, et comme bien d'autres depuis, Luxemburg et Trotsky accusaient Lénine de vouloir remplacer la lutte des masses prolétariennes, *l'auto-émancipation* de la classe ouvrière, par l'action d'une élite auto-proclamée. Y-avait-il quelque chose de juste dans cette accusation ? Non. En refusant l'élitisme, Luxemburg et Trotsky rejetaient en réalité la nécessité d'un parti d'avant-garde du prolétariat, lui préférant un modèle d'organisation social-démocrate (dans le sens actuel et non pas originel de ce terme). Ils rejetaient le type d'organisation sans laquelle — comme la révolution d'Octobre l'a montré positivement et de nombreses autres négativement — les situations révolutionnaires, qui se reproduisent périodiquement, ne peuvent pas se transformer en révolutions victorieuses.

Comme je compte maintenant présenter quelques critiques à l'égard de Lénine, et pour ne pas risquer un malentendu, je tiens à souligner que c'est précisemment là son mérite historique fondamental : le fait qu'il se soit battut bec et ongles pour un tel parti. Est-ce que cela signifie que l'œuvre de Lénine, durant cette période, est un receuil de pures vérités, que la critique de Luxemburg et de Trotsky doit être jetée à la poubelle (il me semble par exemple dommage que le mouvement trotskiste n'ait jamais republié *Nos tâches politiques* qui demeure un livre très intéressant) ? Faut-il en conclure que seul l'ouvrage de Lénine mérite d'être lu ? Je ne le croit pas. La dialectique de la vérité et de l'erreur, si je puis m'exprimer ainsi, est un peu plus compliquée que cela.

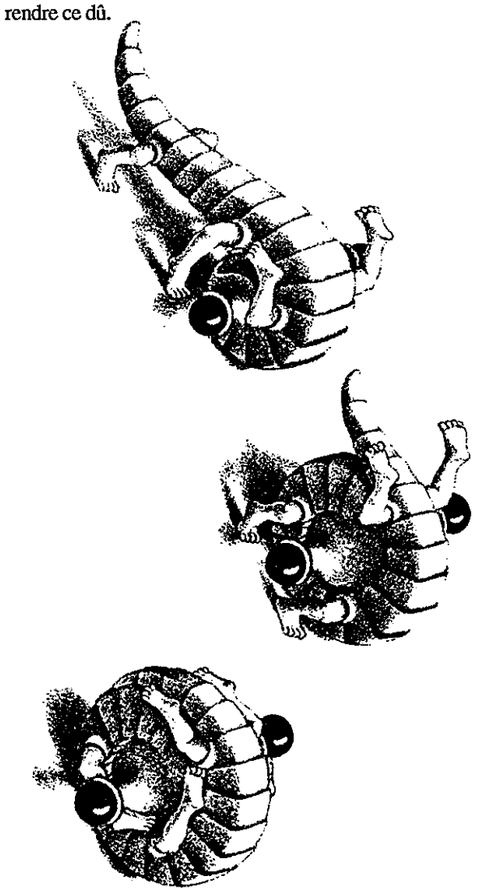
Bureaucratisation

Il en est ainsi, tout d'abord, pour une raison assez évidente : on peut avoir raison sur certains points, même les plus importants, tout en se trompant sur d'autres. Prenons, par exemple, cet immense problème qu'est la bureaucratisation des organisations ouvrières. A l'époque, personne n'en avait une compréhension adéquate, et c'est à Trotsky, aux prises avec le stalinisme dans les années 1920-1930, que revient le mérite de nous en avoir donné une. Chez Lénine, avant 1914, l'accent étant toujours mis sur la nécessité d'un parti centralisé, on ne trouve pas le moindre élément de compréhension de ce problème, à savoir le danger que représente l'autonomie d'un appareil organisationnel, le danger qu'il s'attache à défendre ses propres intérêts et qu'il développe une attitude d'inertie conservatrice. En revanche, il *existe* de tels éléments dans les écrits d'avant-guerre de Trotsky et de Rosa. Vue l'importance acquise par ces questions dans l'histoire du mouvement ouvrier, il faut rendre leur dû à ces deux penseurs révolutionnaires, en reconnaissant leur contribution à ce que nous pouvons considérer *aujourd'hui* comme une théorie léniniste de l'organisation plus adéquate et mûre.

La spontanéité des masses

Il y a, cependant, un aspect plus délicat à ce que j'appelle la "dialectique" historique de la vérité et de l'erreur. Je vais essayer de l'aborder en revenant sur le thème de la spontanéité des masses. Trotsky et Luxemburg — je le souligne encore — se trompaient dans leur opposition au projet politique central de Lénine. Mais dans leur erreur même, ils ont aussi critiqué — Trotsky explicitement, Rosa de manière plus implicite — ces formulations concernant la spontanéité et la conscience que j'ai qualifiées ci-dessus d'unilatérales selon lesquelles la spontanéité déboucherait seulement le syndicalisme, la conscience ne serait introduite que par les intellectuels bourgeois. Se trompaient-ils dans ces critiques spécifiques ? Si tel était le cas, est-ce que Lénine aussi se trompait lorsqu'il a ultérieurement reconnu le caractère unilatéral de *Que faire ?* (9). Avait-il tort en 1905, lorsqu'il parlait de la classe ouvrière comme "instinctivement" et "spontanément" social-démocrate (c'est-à-dire socialiste, dans le langage de l'époque) (10), lorsqu'il écrivait aussi que "le moindre mouvement du prolétariat, si modeste qu'il soit à son début, quelque soit l'occasion peu importante qui lui donne naissance, [menace] de dépasser ses objectifs immédiats et de devenir le destructeur implacable de tout l'ancien régime. Le mouvement prolétarien a, en raison des particularités fondamentales de cette classe sous le capitalisme, une tendance inflexible à se transformer en lutte âpre pour *tout*, pour la victoire complète sur toutes les forces ténébreuse d'exploitation et d'asservissement" (11) — voilà un passage qui pourrait être qualifié de "spontanéisme" sans rivage !

Lénine avait-il alors tort ? Non, car c'est l'expérience de 1905 qui lui a permis de cristalliser une idée clef ; à savoir que par delà la nécessité (vitale) de regrouper, d'éduquer et d'éprouver une avant garde prolétarienne, pour que la révolution soit victorieuse, il fallait encore autre chose : la conquête des masses, impossible sans une explosion de vastes luttes *spontanées*, du moins spontanées vis-à-vis de l'organisation révolutionnaire. Je ne dis pas que Lénine n'avait, avant 1905, aucunement conscience de celà ; je dis simplement que s'est à ce moment que cette idée s'est imposée avec beaucoup de force. Certes, d'un certain point de vue, rien n'est jamais spontané. Mais, compte tenu de ce qu'une organisation révolutionnaire est capable de faire, de sa capacité à contrôler l'événement, les grandes luttes populaires ne peuvent pas être méticuleusement planifiées ou dirigées. Or, ce n'est qu'à l'occasion de telles mobilisations amples et spontanées, dépassant largement le cadre du seul syndicalisme, que les masses peuvent être gagnées — que des institutions de double pouvoir peuvent naître, que la révolution peut l'emporter. Cette analyse est complémentaire de ce que Lénine dit de la spontanéité dans d'autres types de situations. Luxemburg et Trotsky, dans l'erreur contre Lénine, n'en avaient pas moins compris certaines choses avant lui. Encore une fois, il nous faut leur rendre ce dû.



De l'art de "tordre le baton"

Nous en arrivons à un point essentiel que je tiens à soulever à ce sujet, concernant ce que l'on pourrait appeler l'art de "tordre le baton" dans un sens. Certains diront ou ont déjà dit (comme Tony Cliff dans son livre, par ailleurs très utile à bien des égards) (12), que Lénine n'avait, à vrai dire, en rien tort, sur cette question, mais qu'il avait juste tendance à "tordre le baton" dans un sens — à exagérer l'argument pour qu'il porte mieux. On trouve l'origine de cette image dans une remarque de Lénine à propos des polémiques virulentes qui se sont déroulée autour de la scission du parti russe : les "économistes" avaient tordu le baton dans un sens, il fallait le tordre dans l'autre afin de le redresser (autrement dit, il reconnaissait l'existence d'exagérations polémiques dans ses écrits). En conséquence de quoi, quand fallait insister sur le rôle de l'organisation, de la théorie, etc., il devait "tordre le baton" polémique contre le spontanéisme. Et lorsqu'il fallait insister sur le rôle des luttes spontanées de masses, il devait "tordre le baton" dans un autre sens. De ce point de vue, Lénine se serait simplement contenté d'agir ainsi, sans jamais commettre de réelles erreurs.

Commençons par admettre qu'il y a une part de vérité dans cette affirmation. La langue dans laquelle se mène le combat politique, que se soit dans un pamphlet, un débat ou un exposé, ne peut jamais être celle d'une étude académique — ce qui a aussi son coté positif. La dialectique de la lutte politique, qui n'est pas sans rapport à celle, déjà mentionnée, de la vérité et de l'erreur historiques, n'a pas les mêmes exigences. Des simplifications, un certain caractère unilatéral, sont inévitables, car ils expriment la tâche et les désaccords du jour. Il est correct de dire que l'œuvre de Lénine ne peut qu'être marquée par de tels traits. Mais il n'en faut pas moins garder à l'esprit un certain nombre d'éléments.

Tout d'abord, même en acceptant ce point de vue sans réserve aucune, ce que je veux dire reste, pour l'essentiel, valable. C'est en effet précisément pour ces raisons-là qu'il faut lire toute œuvre — ici celle de Lénine, qui avait généralement raison — de manière à distinguer ce qui est juste des simplifications et des erreurs proprement dites. Et vice-versa : il faut traiter sérieusement les écrits de ceux qui avaient tort, pour voir s'il ne contiennent pas aussi quelqu'analyse pénétrante. Ne serait-ce que pour cela, mon argument se voit confirmé. Deuxièmement, quand on parle de "baton tordu" dans un sens, on ne fait généralement preuve que de sagesse retrospective. Ainsi, il faut lire *Que faire ?* avec en mémoire ce que Lénine a écrit en 1905. Mais, bien évidemment, ses critiques de 1903 ne pouvaient savoir ce qu'il allait dire deux ans plus tard ! Ils ne pouvaient discuter que ce qu'il écrivait à ce moment, en 1902-1903, et répondaient à ce qui leur apparaissait alors erroné ou exagéré. Il ne faut pas l'oublier.

9) Lénine, Préface au receuil "En douze ans", *Œuvres*, tome 13, pp. 101-110.

10) *Ibid.*, "De la réorganisation du parti", tome 10, p. 24.

11) *Ibid.*, "Sophismes politiques", tome 8, p. 428.

12) Tony Cliff, *Lenin*, Pluto Press, London, 1975, vol. I, p. 67 (nouvelle édition Bookmarks, London, 1989).

Troisièmement, admettre qu'il peut être nécessaire de "tordre le baton" est une chose ; considérer que tout est justifié par les exigences de la polémique en est une autre. On retrouve dans une telle attitude apologétique le mythe du dirigeant génial du genre : "Certes, Lénine simplifiait les choses en 1902, mais il était là en 1905, prêt à corriger les fautes de ses disciples ; pas besoin donc de s'inquiéter, il avait, en fin de compte, tout compris." On sait bien, pourtant, que cela ne se passe pas toujours comme ça et que cette manière de voir n'est pas sans dangers.

Dans *Que faire ?*, par exemple, Lénine cherche à répondre à ceux qui pensent que ses conceptions organisationnelles ne sont pas pleinement conformes aux procédures démocratiques. Que dit-il ? Que de telles procédures exigent au moins deux choses : "l'entière publicité" (la transparence) et "l'élection à toutes les fonctions" de l'organisation. Il avance alors deux arguments, d'importances inégales. Il demande, tout d'abord, s'il est possible, sous le régime tsariste, d'agir ainsi. Il répond que non, car cela ne ferait que faciliter le travail de la police. Tel est donc son argument principal, une raison de circonstance : les exigences de la clandestinité, ce qui ne met absolument pas en cause le principe de la démocratie interne. Cependant, il présente aussi un argument, d'ordre secondaire, selon lequel il existe d'autres mécanismes de fonctionnement qui apportent "quelque chose de plus que le 'démocratisme'" : le secret strict, le choix rigoureux des membres, la confiance entre camarades, le plus grand des dévouements (13). Il est évident qu'ici, il "tord le baton". Est-ce pour autant justifié d'agir ainsi ? Non, car cela peut laisser croire qu'en certaines circonstances, il serait possible de trouver un subsitut adéquat au principe de démocratie interne. C'est pourquoi je pense que nous avons à faire à une exagération polémique injustifiée, même si l'argumentation principale de Lénine n'est pas en cause.

En quoi tout cela présentait-t-il des dangers ? Revenons à la révolution de 1905. Lénine souhaitait ouvrir le parti, l'élargir considérablement, en accueilliant en grand nombre des ouvriers en lutte qui lui semblaient des recrues de choix. Il s'est alors heurté à des cadres bolcheviques, des "hommes des comités" éduqués à la lecture de *Que faire ?*, qui l'accusaient de vouloir "jouer à la démocratie". Par ailleurs, cette même année, de nombreux responsables bolcheviques ont répondu de façon sectaire à l'apparition spontanée d'institutions "hors parti", les soviets. Pensez-vous que ces deux exemples n'ont rien de commun avec les formulations unilatérales de la période précédente ? Plus important et plus tragique, les staliniens ont usé de certaines de ces formules pour couvrir les crimes et horreurs que vous savez. Je ne dis *pas*, en *aucune* façon, que l'œuvre de Lénine contient un germe de stalinisme. Je dis seulement qu'aujourd'hui, en 1977, on ne peut plus se permettre de glorifier la pratique du "baton tordu". Il faut faire des réserves : il est vrai que toute lutte de parti, de fraction ou de tendence engendre des simplifications polémiques, mais ont doit être attentif à ne pas dépasser certaines limites.

Le Trotsky de la maturité

Que pouvons-nous dire, maintenant, de Trotsky ayant pris de l'âge, le Trotsky de la maturité. La défense comme la mise en œuvre de la théorie et de la pratique léninistes de l'organisation ont constitué un élément central de sa vie, de son action politique, fondé sur la reconnaissance de ce que j'ai appelé le mérite historique *hors de pair* de Lénine en ce domaine. Toutefois, bien qu'il ai reconnu ses graves erreurs de jugement d'avant la révolution, Trotsky a continué jusqu'à sa mort à faire allusion au caractère erroné de certains arguments contenus dans *Que faire ?*. Cette attitude n'est pas si fréquente : admettant ses propres fautes, il n'acceptait donc pas pour autant, sans réserve aucune, chaque phrase de cet ouvrage — en particulier certaines formules sur la spontanéité et la conscience. De même, il n'a pas complètement renié *Nos tâches politiques*, bien que ce livre fut, sur le fond, incorrect ainsi qu'inexacte et injuste à l'égard de Lénine. Il continuait en effet à penser qu'il éclairait de façon pénétrante la mentalité de certains "hommes des comités" bolcheviques de l'époque (14). De plus, je pense que le rôle joué par Trotsky après 1923 n'est pas sans rapport avec l'indépendance d'esprit qu'il avait manifesté durant la période révolutionnaire : il était le cadre le plus prestigieux de sa génération qui avait eu, alors, le courage de s'opposer à Lénine — sur d'autres questions, aussi, que celle du parti et sur lesquelles l'histoire lui avait donné raison. Ce courage et cette indépendance d'esprit, bien que portant à faux avant 1917, expliquent à mon avis que ce fut Trotsky qui, après la mort de Lénine, a su reconnaître les erreurs que les bolcheviks avaient commises sous leur direction conjointe : l'interdiction des fractions au sein du parti et de l'opposition légale au sein des Soviets, à la fin de la guerre civile — des erreurs qui ont joué un rôle, bien que secondaire, dans l'agonie de la démocratie soviétique.

Sur la question de la démocratie prolétarienne, aussi bien dans l'organisation révolutionnaire qu'au sein du mouvement ouvrier dans son ensemble, Trotsky *ne le cède à personne*. Je suis en effet convaincu que son opposition au bolchevisme d'avant 1917 et, plus tard, au culte de Lénine, ont contribué à son évolution politique ultérieure durant laquelle il a jeté les bases d'une théorie plus achevée de la démocratie dans le mouvement socialiste.

Tendances et fractions

C'est sur cette question que je voudrais conclure. J'ai insisté, jusqu'à maintenant, sur le rôle politique unfiant du parti dans la centralisation de luttes variées. Mais la démocratie interne la plus riche est aussi un élément vital de la théorie léniniste de l'organisation.

13) Lénine, "Que faire ?", *Œuvres choisies*, vol. 1, pp. 218-221.

14) Trotsky, *Staline*, tome 1, pp. 123-124 et 130.

Pourquoi ? Revenons à ce que j'ai appelé, d'une formule peut-être trop pédante, la dialectique de la vérité et de l'erreur. La démocratie est indispensable car, en dehors des manuels de formation staliniens et des fantasmes maoïstes, il n'existe pas de grands dirigeants infaillibles. On ne peut trouver de réponses correctes sans un combat d'idées, une confrontation de lignes, acharnés et vigoureux. Citons Lénine pour montrer qu'il n'y a plus, ici, qu'une simple rengaine trotskyste : "il ne peut y avoir de parti de masse, de parti de classe, si l'on ne fait pas toute la lumière sur les nuances fondamentales, s'il n'y a pas lutte ouverte entre les différentes tendances, si l'on n'informe pas les *masses* de la ligne que suit tel militant ou telle organisation du parti. Sans cela, on ne peut constituer un parti digne de ce nom" (15). L'histoire du parti bolchevique — de son fonctionnement réel — est, en l'occurence, édifiante. Elle est ponctuée de batailles rangées entre divers regroupement et tendances ; et ce, non seulement durant des périodes de calme, mais aussi sur des questions de vie ou de mort pour la révolution comme le Traité de Brest-Litovsk (16). Ce n'est pas un militant de la Quatrième Internationale entrainé par son enthousiasme, mais un historien très réfléchi comme E. Carr, qui a écrit du Parti bolchevique qu'il connaissait "une discussion libre et publique, rare dans tout autre parti sur les problèmes vitaux de politique" (17).

En guise de conclusion

Pour conclure par où nous avons débuté, je tient à réaffirmer que tous ceux qui ont été influencés par l'œuvre de Trotsky ont l'opportunité et l'obligation de défendre la substance de la théorie léniniste de l'organisation, un apport proprement *vital* à l'auto-émancipation de la classe ouvrière. Il nous faut tout à la fois rejeter avec mépris les représentations de Lénine qui en font un dictateur sans principes n'aspirant qu'au pouvoir, et éviter à son égard toute attitude apologétique, tout culte.

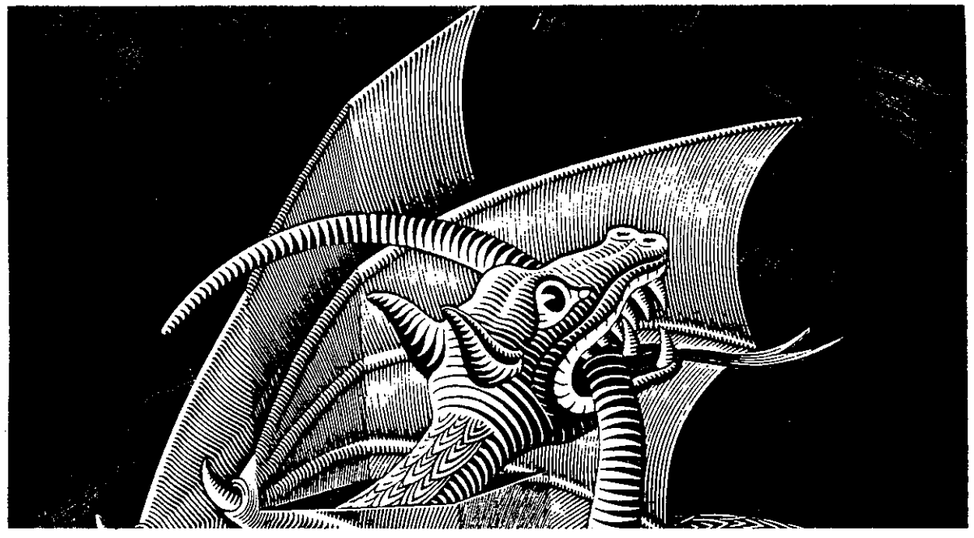
J'ai parlé, au début de cet exposé, de deux grandes positions idéologiques et politiques vis-à-vis de Lénine, celle qui préside à son culte apologétique et celle qui dénonce en lui un dictateur totalitaire. Il en existe aujourd'hui une troisième qui mérite d'être étudiée avec attention et à laquelle je me refuse de coller une "étiquette". Sans toujours rejeter explicitement la théorie léniniste de l'organisation, elle veut la "dépasser". En quoi consite réellement ce "dépassement", son charactère précis, est généralement laissé dans un flou mystérieux. Des auteurs comme Ralph Miliband, le français Louis Althusser ou l'anglais Gerry Leversha parlent de la nécessité d'aller "au-delà" du modèle léniniste du parti d'avant garde. Mais ils ne disent généralement que peu de chose — si ce n'est rien du tout — des mécanismes concrêts de fonctionnement, des structures, des droits comme le droit de tendance, ou de la façon d'organiser de véritables débats sans pour autant reconnaître ce droit-ci. Il est donc aujourd'hui difficile de discuter de leurs propositions. Le "dépassement" ne semble conduire nul part (18).

15) Lénine, "Et les juges, que sont-ils ?", *Œuvres*, tome 13, pp. 166-167. Voir aussi son discours du 21 novembre 1920, *Œuvres*, tome 31, p. 444.

16) Le Traité de Brest litovsk a été signé avec l'Allemagne en 1918. Il obtenait la paix, mais au prix de très lourdes concessions, territoriales et économiques, notamment.

17) E. H. Carr, *La révoluion bolchevique*. (1. La formation de l'URSS), Editions de Minuit, Paris, 1970, p. 191.

18) Nous n'avons pas publié ici les trois derniers paragraphes de cet article qui portent sur l'état des positions, en 1977, de Miliband, Althusser et Leversha et qui, pour être aujourd'hui compréhensibles, devraient être replacés dans leur contexte.



Petit guide de lecture sur Lénine, Trotsky et Rosa Luxemburg

La meilleure biographie politique de Lénine demeure celle de Tony Cliff, *Lenin*, parue en quatres tomes entre 1975 et 1979 et récemment républiée par Bookmarks à Londres (pour les références complètes cf. la bibliographie à la fin de ce *Cahier*). Le lecteur pourra trouver des informations utiles sur la formation du marxisme russe dans l'ouvrage de Trotsky *Jeunesse de Lénine*. Une autre étude importante est celle de Marcel Liebmann, *Le léninisme sous Lénine*. Cependant, le livre de référence est désormais celui de Paul Le Blanc, *Lenin and the Revolutionary Party*. Les *Œuvres* de Lénine ont été publiées par les Ed. du Progrès, à Moscou, en 45 tomes, mais ses écrits fondamentaux ont été rassemblés dans les *Œuvres choisies* en 3 volumes, publiées toujours chez les Editions du Progrès.

Pour le contexte historique général voir Pierre Broué, *Le Parti bolchevique*, E.H. Carr, *La révolution bolchevique*, et les deux volumes d'Alexander Rabinowitch *Prelude to Revolution* et *The Bolsheviks Come to Power*.

Les bons ouvrages sur Trotsky sont plus nombreux. Le lecteur peut consulter deux biographies de grande valeur historiographique : la trilogie d'Isaac Deutscher *Le prophète armé*, *Le Prophète désarmé* et *Le Prophète hors la loi* (disponible en 6 volumes chez 10/18) et le plus récent *Trotsky* de P. Broué. Les écrits du révolutionnaire russe après son exil de 1929 font l'objet d'une édition intégrale par l'Institut Léon Trotsky de Grenoble ; parmi ses grands ouvrages voir *Histoire de la révolution russe* et *Ma vie* chez Seuil ; *1905*, *La révolution permanente* et *La révolution trahie* chez les Ed. de Minuit. Sur la place de Trotsky dans l'histoire du marxisme et du mouvement ouvrier il existe un petit livre indispensable d'Ernest Mandel, *Trotsky*, publié en 1980 par Maspéro, et un ouvrage plus récent de Tony Cliff, dont sont parus jusqu'à présent deux volumes (*Trotsky*, Bookmarks, London, 1989-1990).

Rosa Luxemburg a aussi fait l'objet de quelques biographies très intéressantes, tels les ouvrages qui portent son nom rédigés par Paul Frölich (Maspero, 1969) et Paul Nettl (Maspéro, 1972, 2 vol.). Les écrits fondamentaux de Luxemburg sont disponibles en deux tomes chez Maspéro, qui a publié aussi sa correspondance et son étude théorique *L'accumulation du capital*. Sur l'œuvre de Rosa, il est utile de consulter le petit livre de Tony Cliff *Rosa Luxemburg* (Bookmarks, London, 1986), mais l'étude la plus importante reste sans aucun doute celle de Norman Geras, *The Legacy of Rosa Luxemburg* (Verso, London, 1983). Enfin, sur Lénine, Trotsky, Rosa Luxemburg et le marxisme russe nous recommandons vivement la lecture de deux travaux de Michael Löwy, *Dialectique et révolution* (Anthropos, 1973) et *Sur la révolution permanente* (CER n° 4, 1987). *(Note de la rédaction)*

Note sur l'histoire de la Pologne

La Pologne, qui fut un petit duché relativement indépendant pendant le Xe siècle, devint une monarchie semi-absolue et centralisée entre les XIe et le XIIe siècles. Dominé par une puissante aristocratie foncière de type féodal, l'Etat polonais connut une expansion importante lors des XIVe et du XVe siècles, marquée par l'union avec la Hongrie, la Bohème et la Lituanie, qui déboucha dans la constitution d'un véritable Empire ("l'âge d'or polonais") pendant le XVe et les XVIe siècles.

Largement affaiblie, dans la période suivante, par les agressions extérieures de l'empire ottoman, de la Russie, de la Suède et de l'Etat prussien et par les révoltes paysannes contre la noblesse, la Pologne connut un processus de désintégration qui conduisit, en 1772, à sa première partition entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Elle fut partagée une dernière fois entre ces trois puissances en 1795. Après les convulsions engendrées par la révolution française et les conquêtes napoléoniennes en Europe centrale et orientale, cette partition fut définitivement confirmée par le Congrès de Vienne en 1815. De cette manière, la Pologne disparut virtuellement de la carte de l'Europe. Le tsarisme transforma l'ancien Grand-Duché de Pologne (Varsovie) en une province de l'empire, connue aussi sous le nom de "Pologne du Congrès" ; l'Autriche annexa la Galicie (Lvov/Lemberg), et l'Allemagne les régions occidentales (la Posnanie, qui s'ajoutait à la Silésie et à la Poméranie).

Sous l'empire tsariste, la Pologne connut un important processus d'industrialisation et de nombreux mouvements insurrectionnels dirigés par la noblesse (1830-1831, 1846, 1863). Les bases de masse de cette dernière commencèrent à se retrecir après l'abolition du servage en 1864, qui marqua aussi la montée de la bourgeoisie nationale en tant que classe dominante. La Pologne retrouva son indépendance à la fin de la première guerre mondiale, en 1918.

Ce bref aperçu historique suffit à expliquer l'imbrication profonde du mouvement révolutionnaire en Pologne et en Russie. Dans la "Pologne du Congrès", le socialisme était partagé entre un courant nationaliste — le Parti socialiste polonais (PPS) dirigé par le futur dictateur Josef Pilsudski — et un courant opposé à la revendication de l'indépendance nationale, considérée comme un mot d'ordre utopique et bourgeois (la Social-démocratie du Royaume de Pologne et Lituanie, SDKPiL, dirigée par R. Luxemburg et Leo Jogiches).

Les écrits de Rosa Luxemburg sur la question nationale ont été rassemblés dans le recueil *The National Question*, Monthly Review, New York/London, 1976. Sur ce problème, voir aussi les études de Maria-José Aubet, *Rosa Luxemburg y la cuestion nacional*, Anagrama, Barcelona, 1977, et de Marek Waldenberg "La questione nazionale nei dibattiti del socialismo polacco", *Passato e Presente*, n° 2, 1980. *(Note de la rédaction).*

4. La représentation du prolétariat dans le marxisme classique

par Norman Geras

Les noms de Léon Trotsky et de Rosa Luxemburg ont souvent été associés, parfois à raison et parfois à tort. On a dit, ce qui est faux, qu'ils partageaient avant 1917 la même conception des perspectives révolutionnaires en Russie, défendant l'idée de la révolution permanente. On a aussi noté, avec plus de pertinence, qu'ils ont tiré des conclusions tactiques similaires des événements de 1905 ; qu'ils partageaient la même vigilance précoce à l'égard du développement du conservatisme et de l'inertie organisationnelle au sein du socialisme européen ; qu'ils croyaient tous deux que pour combattre ce poison, l'antidote le plus efficace était la lutte de masse. Partisans convaincus de l'auto-activité des masses, ils s'en remettaient à elle pour contrecarrer la bureaucratie du parti.

Ces deux révolutionnaires sont probablement le plus fréquemment associés parce qu'ils ont critiqué Lénine de manière semblable en 1904, à la suite de la scission entre bolcheviks et mencheviks, et ce, précisément au nom de l'auto-activité des masses. C'est sur cette question que porte mon étude. En effet, si l'existence de cette critique est largement connue, il n'en va pas toujours de même des textes dans lesquels elle a été menée, ce qui a généralement rendu impossible l'analyse de ce qu'ils avaient réellement en commun, dans leur portée globale comme dans les détails de l'argument. Il a fallu attendre quelques soixante-quinze ans pour que *Nos tâches politiques* de Trotsky soit traduit et publié dans les principales langues européennes. Jusqu'à tout récemment, à l'exception de quelques spéclialistes, on ne connaissait ce texte que de manière indirecte : quelques unes des idées qui y sont exprimées, quelques citations, notamment un passage sur la logique du "substitutionnisme", souvent mentionné et généralement tiré de l'œuvre d'Isaac Deutscher.

Le destin de *Nos tâches politiques* n'a rien de surprenant si l'on sait à quel point la diffusion des écrits de Trotsky a pu dépendre de ses disciples. Ils ne considéraient en effet pas sa republication comme une priorité, ce qui était conforme à l'attitude de Trotsky lui-même, réticent à l'égard de cette œuvre. On ne trouve, de fait, qu'un couple de références directes à ce livre, dans les écrits des dernières années de sa vie. Trotsky parle, dans la première, de l'immaturité de ce texte et du caractère inexacte de sa critique de Lénine, même s'il admet qu'il décrit avec justesse la mentalité de certains militants de l'époque, imbus des principes du centralisme au point de ne plus fonder leur action sur le soutien des travailleurs. Il porte, dans la seconde référence, un jugement sévère, sans réserve. Il écrit en effet, en 1939, que, sur le problème de l'organisation, *Nos tâches politiques* "développait des vues proches de celles de Rosa Luxemburg", qu'il qualifiait désormais d'"erreurs" (1).

Il est vrai que son ouvrage ressemble beaucoup aux *Questions d'organisation de la Social-démocratie russe* de Luxemburg. Il suffit de les comparer pour en être convaincu. Je ne vais pas étudier ici l'ensemble de ces points communs, mais me consacrer à l'analyse d'un domaine particulier et important de cette convergence. Je n'ai pas pour ambition de déterminer en quoi Trotsky et Luxemburg se trompaient, ou en quoi leur critiques pouvaient être justifiées, quels étaient leur points faibles par rapport à Lénine, ou le caractère prémonitoire de leurs écrits quant à l'évolution ultérieure du Parti bolchevique. Tout cela a déjà été plus d'une fois fait. Je voudrais plutôt mettre en lumière une ambiguïté qui se manifeste dans leurs positions, de concert avec quelque chose d'indiscutablement valable, et qui touche au concept de parti — qui concerne donc la question de la représentation politique de la classe ouvrière. J'ajouterai aussi que cette ambiguïté, très souvent présentée comme une caractéristique spécifique de l'idée léniniste de l'avant-garde révolutionnaire, renvoit en réalité à une orthodoxie plus ancienne que Lénine partageait avec ses critiques marxistes. Précisons tout de suite que je ne cherche pas à invalider sans recours possible le marxisme révolutionnaire en tant que tel. Mais *il existe bel et bien* certaines questions qui n'ont été qu'imparfaitement traitées et résolues dans la doctrine classique, même lorsqu'elle se revendique avec force de la démocratie socialiste et parle au nom de l'auto-émancipation de la classe ouvrière.

Commençons par un passage tiré des *Questions d'organisation*, dans lequel Rosa Luxemburg souligne la nature "contradictoire" de la lutte pour le socialisme : "L'avance universelle du prolétariat jusqu'à sa victoire est un processus, dont la particularité consiste en ce qu'ici pour la première fois dans l'histoire les masses populaires imposent elles-mêmes et contre toutes les classes dominantes leur volonté, qui, elle, doit être fondée dans l'au-delà de la société présente, en dépassant celle-ci. Cette volonté, les masses ne peuvent pourtant la former d'autre part, que dans la lutte quotidienne avec l'ordre existant, donc seulement dans son cadre. La fusion de la grande masse populaire avec un but qui va au-delà de tout l'ordre existant, de la lutte quotidienne avec le renversement révolutionnaire, voilà la contradiction dialectique du mouvement social-démocrate qui doit avancer conséquemment entre les deux écueils : l'abandon du caractère de masse et la renonciation au but final, entre la rechute dans la secte et la culbute dans le mouvement de réforme bourgeois" (2).

Ce n'était pas la première fois que Rosa Luxemburg exprimait ainsi cette idée. Elle reprenait en fait, presque mots à mots, un passage de son précédent *Réforme*

1) Trotsky, *Staline*, tome 1, 10/18, Paris, 1977, p. 130. "Le 'trotskisme' et le PSOP", (1939), *Œuvres*, ILT, Paris, 1986, vol. 21, p. 276.

2) "Questions d'organisation de la social-démocratie russe", dans Trotsky, *Nos tâches politique*, Belfond, Paris, 1970, p. 224.

sociale ou révolution ?, ouvrage célèbre dans lequel elle réglait ses comptes avec le révisionnisme (3). On peut penser que Trotsky connaissait au moins l'un de ces textes, car il fait allusion à Rosa lors de sa polémique contre Lénine (4). Avait-il ces lignes en mémoire, quand il a rédigé *Nos tâches politiques*, ou reprenait-il simplement un élément familier de l'héritage marxiste — le thème du prolétariat à la fois produit et fossoyeur du capitalisme ; formé par lui, en son sein, et pourtant porteur de son dépassement dans le socialisme ? Toujours est-il qu'il y a un parallélisme frappant entre la manière dont Luxemburg définissait le double écueil du réformisme et du sectarisme et dont Trotsky, en Russie, renvoyait dos à dos les "économistes" et ceux qu'il accusait de "substitutionnisme".

La logique du "substitutionnisme"

Trotsky aborde cette question du point de vue de la conscience et des intérêts objectifs des travailleurs : "Entre ces deux facteurs — le fait objectif de son intérêt de classe et sa conscience subjective — s'étend le domaine inhérent à la vie, celui des heurts et des coups, des erreurs et des déceptions, des vicissitudes et des défaites. La perspicacité tactique du parti du prolétariat se situe toute entière entre ces deux facteurs et consiste à raccourcir et à faciliter le chemin de l'un à l'autre... Le Parti prend appui sur *le niveau de conscience donné du prolétariat* ; il s'immiscera dans chaque événement politique important en s'efforçant d'en orienter la direction générale vers les intérêts immédiats du prolétariat et, ce qui est plus important encore, en s'efforçant de réaliser son insertion dans le prolétariat *par l'élévation* du niveau de conscience... Plus la distance qui sépare les facteurs objectifs et subjectifs est grande... plus naturelle est l'apparition dans le Parti de ces 'méthodes' qui, sous une forme ou sous une autre, ne manifestent qu'une sorte de passivité devant les difficultés colossales de la tâche qui nous incombe. Le renoncement politique des 'économistes', comme le 'substitutionnisme politique' de leurs antipodes, ne sont rien d'autre qu'une tentative du jeune Parti social-démocrate pour 'ruser' avec l'histoire".

Pour Trotsky, ni les "économistes" ni les "politiques" ne s'attaquaient vraiment à ce problème : le choix d'une tactique qui permette de combler le hiatus entre la conscience du prolétariat et le socialisme. Les "économistes" se bornaient à prendre en compte ses intérêts subjectifs, en s'en remettant pour tout le reste au cours naturel des événements, marchant en conséquence "à leur traine", à la *"queue de l'histoire"*. Les "politiques" prenaient pour point de départ les intérêts objectifs de la classe ouvrière et, sûrs de leur fait, agissaient à sa place, cherchant à "transformer l'histoire *en leur propre queue"* (5).

Rosa Luxemburg, pour sa part, gourmandait Lénine et ses partisans en des termes très similaires, notant ironiquement que "le 'moi' du révolutionnaire russe... se proclame de nouveau le démiurge omnipuissant de l'histoire", parlant de ce "subjectivisme qui a déjà souvent joué un tour à la pensée socialiste en Russie" (6). Mais il y a beaucoup plus important que ces similitudes littéraires fortuites — à savoir une véritable convergence thématique. Dans leurs contextes respectifs, ces deux passages de Luxemburg et Trotsky ont en fait la même portée théorique. Ils ont pour ambition de présenter une conception de fond plus adéquate que celle de Lénine, en prenant le contre-pied de ses thèses, termes à termes, sur trois questions interdépendantes.

Le premier de ces trois couples de termes contradictoires est exprimée dans le mot d'ordre de *Nos tâches politiques* : "Vive l'auto-activité du prolétariat ! — A bas le substitutionnisme politique !" (7). Il a déjà été relevé tant de fois qu'il en est devenu banal. Il suffit de noter ici que Luxemburg et Trotsky accusaient tous deux Lénine de sectarisme. Dans l'espace politique — définit de manière dynamique — entre d'une part le prolétariat, sa conscience et ses luttes et, d'autre part, le but final du socialisme, ils l'accusaient d'être trop éloigné des premiers de par ses certitudes, et trop sûr des moyens pour atteindre le dernier. Pour Rosa Luxemburg, le mouvement socialiste était le premier dans l'histoire à se baser sur "l'organisation et l'action directe des masses", car "il n'existe pas de tactique déjà élaborée dans tous ses détails qu'un Comité central pourrait enseigner à ses troupes comme à la caserne". Or, elle laissait entrendre que les thèses de Lénine impliquaient précisément l'existence d'un tel Comité central "infaillible" et "omnipuissant" (8). De même, pour Trotsky, il fallait "chercher la garantie de la stabilité du Parti dans sa base, dans le prolétariat actif et agissant de façon autonome". Il dénonçait des conceptions "absolument fantastiques" et "purement rationalistes" selon lesquelles le parti ne saurait se développer que grâce au "Comté Central [qui] tire logiquement des prémisses connues des déductions nouvelles en matière de tactique et d'organisation" (9).

Le deuxième couple de termes contradictoires n'est que le corollaire institutionnel du premier. Il oppose les exigences de la démocratie socialiste à celles du centralisme organisationnel de Lénine. Ici encore, le point de vue des critiques de Lénine est suffisamment connu pour que l'on ne s'attarde pas. Le passage le plus célèbre de *Nos tâches politiques* est celui qui prévoit que "l'organisation du parti" va se "substituer" au parti lui-même, puis le Comité Central à l'organisation du Parti et enfin un "dictateur" au Comité Central. Notons que ce passage suit immédiatement celui qui présente le "substitutionnisme" politique et l'"économisme" comme des frères jumeaux (10). Les réflexions de Luxemburg sur ce qu'elle appelle l'"ultra-centralisme" de Lénine ne sont pas différentes. Elle y voit "un esprit

3) "Réforme sociale ou révolution", dans Luxemburg, *Œuvres*, I, Maspero, Paris, 1976, p. 88.

4) Trotsky, *Nos tâches politiques*, p. 161.

5) *Ibid.*, pp. 125-127.

6) "Questions d'organisation", p. 225.

7) *Nos tâches politiques*, p. 122.

8) "Questions d'organisation", p. 212.

9) *Nos tâches politiques*, pp. 149-150 et 41.

10) *Ibid.*, pp. 127-128.

stérile de veilleur de nuit" qui chercherait à "contrôler l'activité du Parti, et non à la féconder ; à rétrécir le mouvement plutôt qu'à le développer ; à le juguler, non à l'unifier" (11).

Rosa et Trotsky se réclamaient tous deux, contre Lénine, des normes de la démocratie socialiste. Or, bien que ce thème aussi apparaisse très familier, il reste problématique et c'est en fait de lui que je veux parler dans cet article. Pour cela, il nous faut en venir au troisième et dernier couple de termes contradictoires auquel j'ai fait allusion. A ma connaissance, il a, jusqu'à présent, reçu bien moins d'attention que les précédents. Il s'agit, pourrait-on dire, de l'opposition entre deux conceptions politiques, l'une *historique* et l'autre *formaliste*. C'est chez Trotsky que j'ai trouvé les termes précis de cette antithèse, mais voyons d'abord comment Luxemburg aborde le problème. Elle conteste l'idée selon laquelle l'opportunisme ne serait qu'un corps étranger introduit au sein du mouvement ouvrier par des forces représentant la bourgeoisie. Elle partage cependant le point de vue selon lequel l'opportunisme mine l'indépendance de classe du mouvement ouvrier, le soumet aux ambitions et aux intérêts bourgeois. Elle admet aussi que l'on trouve notamment à sa sources les nombreux éléments non-prolétariens qui gravitent autour de la social-démocratie dans une société capitaliste en voie de décomposition, bien qu'elle ajoute que le devoir de la social-démocratie n'est pas de les chasser mais d'apprendre à les intégrer correctement à une politique socialiste révolutionnaire, en prenant en compte les causes de leur mécontentement. Ceci dit, elle soutient que l'opportunisme a aussi pour source la nature même de la lutte pour le socialisme, comme il apparaît clairement dans le passage des *Questions d'organisation*... cité au début de mon article. Elle juge, en termes marxistes, que le fondement irremplaçable de ce combat est la "volonté" de la classe ouvrière. Or, cette volonté politique se forme et se développe au sein de la société bourgeoise et au cours de luttes qui ne peuvent qu'être influencées, positivement comme négativement, par ce cadre originel. Des idées fausses et des erreurs sont ainsi engendrées, ou du moins encouragées. Ce n'est qu'au feu de l'expérience que le mouvement socialiste peut faire son apprentissage.

Le subjectivisme de Lénine

Nous avons ici à faire, si vous voulez, à une réflexion "dialectique". Quand elle apparaît dans *Réforme sociale ou révolution*, elle renvoit au *Dix-huit Brumaire* de Marx qui présente l'autocritique implacable comme une partie intégrante de la révolution prolétarienne. Quoi qu'il en soit, Rosa Luxemburg reproche à Lénine, au nom de cet argument, "l'illusion tout à fait a-historique" selon laquelle il serait possible de se protéger une fois pour toute des "écarts opportunistes". Bien que la théorie marxiste offre effectivement "des armes destructrices" contre de telles erreurs, elles "ne peuvent être prévenues a-priori" car elles "proviennent des conditions sociales" dans lesquelles baigne le mouvement ouvrier. Vu sous cet angle, l'opportunisme apparaît comme "un produit du mouvement ouvrier lui-même", comme "un moment inévitable de son évolution historique". En Russie, il doit être dans une large mesure la conséquence du "tâtonnement et de l'expérimentation" de nouvelles tactiques rendues "inévitables" par des conditions "singulières et sans précédents". Il est donc "d'autant plus bizarre", selon Rosa, de croire que l'on pourrait dès le début "interdir dans un mouvement ouvrier... la naissances de courants opportunistes par telle ou telle formulation des statuts d'organisations", que l'on pourrait l'exorciser "par de tels moyens paperassiers" (12).

On retrouve le même argument, plus élaboré, chez le jeune Trotsky. En 1903 déjà, avant même la parution du texte de Luxemburg, son "Rapport" sur le deuxième congrès du Parti russe (qui aboutit à la scission entre bolcheviks et mencheviks) faisait référence au "formalisme stérile" de Lénine. Pour une part, Trotsky désignait précisément ici ce que Luxembourg déplorait dans les pages que nous venons d'étudier : le "rêve bureaucratique", "la découverte du plus sûr remède statutaire contre l'opportunisme" dans les règles de fonctionnement du Parti (13). Mais, de façon plus générale, il s'attaquait à un comportement sectaire provoqué par une réaction trop unilatérale à l'encontre de l'"économisme". Il pensait que les partisans de Lénine ne s'attachaient qu'à la forme et non à la substance de la politique et de l'organisation révolutionnaires, en ne voyant, notamment, dans l'attention portée par les "économistes" au luttes quotidiennes qu'une erreur pure et simple. Il écrivait que "pour beaucoup de camarades, la 'politique' et le 'centralisme' n'ont qu'une *valeur purement formelle*, [ils] ne sont que l'antithèse de l'"économisme' et du 'dilettantisme'". Il notait que l'agitation politique se menait à l'aide de formules stéréotypées" trop peu liées avec la vie concrète et les exigences journalières des masses ouvrières" ; "le centralisme lui-même apparaît" pour de nombreux camarades "non comme la synthèse des tâches locales et nationale" mais de manière abstraite, comme une forme qui se suffit à elle-même. Trotsky insinuait que nombre de Bolcheviks n'étaient que des "économistes" qui avaient remplacé leur erreur originelle par son contraire, sans pour autant quitter le domaine de l'abstraction. Il résumait son point de vue en ces termes : "Si auparavant, pendant la période 'économiste', ces camarades ne pouvaient pas ou ne voulaient pas relier les intérêts professionnels particuliers qu'ils servaient avec les tâches générales de la politique de classe qu'ils ignoraient, aujourd'hui, à l'époque 'politique', ils se révèlent incapables de relier les tâches de la lutte révolutionnaire politique (qu'ils ne reconnaissent au fond que formellement) avec les revendications immédiates, quotidiennes, et en par-

11) "Questions d'organisation" pp. 210-216.

12) *Ibid.*, pp. 224-225. Voir aussi "Réforme sociale ou révolution", p. 89.

13) Trotsky, *Rapport de la délégation sibérienne*, Spartacus, Paris, 1969, p. 64.

ticulier, avec les besoins professionnels, limités. Si auparavant, au temps du 'dilettantisme', ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas relier dans leur conscience les tâches de détail local avec la nécessité de créer un appareil central de combat commun à tout le Parti, maintenant, en plein 'centralisme', ils font totalement abstraction, dans leurs jugements et leurs résolutions sur cet appareil, *de toute la complexité pratique et du caractère concret* des tâches que doit accomplir le Parti ; tâches avec lesquelles l'appareil organisationnel doit être en conformité, tâches qui seules permettent à cet appareil d'exister. C'est pour cette raison... que le 'centralisme' uni-linéaire, c'est-à-dire purement formel, de Lénine avait comme plus chauds partisans certains ex-'économistes'" (14).

Les racines historiques de l'opportunisme

Il n'est certainement pas nécessaire d'insister ici sur la similarité entre les arguments avancés par Trotsky dans son "Rapport" et la manière dont nous l'avons vu parler du "substitutionnisme" dans *Nos tâches politiques*. Il caractérise en effet la méthode bolchevique comme la prétention à utiliser "la force abstraite des intérêts de classe du prolétariat et non la force réelle du prolétariat conscient de ses intérêts de classe". Il lui oppose une autre démarche pour laquelle "le Parti n'est capable de croître et de progresser continuellement que par l'interdépendance" de ce qu'il appelle "la volonté" et "la conscience" ; le Parti ne commençant à exister que "là où, sur la base d'un niveau de conscience donné, nous organisons la volonté politique de classe en utilisant des méthodes tactiques qui correspondent au but général" (15).

A ce sujet, ce qui mérite d'être traité un peu plus longuement est le rapport qui existe entre ces deux écrits de jeunesse et le document programmatique que Trotsky écrira trois décénies plus tard, pour la conférence de fondation de la Quatrième Internationale, en 1938 (16). La continuité qui s'affirme entre ces écrits est souvent ignorée, tout particulièrement par les disciples de l'auteur, car, alors qu'il polémique contre Lénine dans les premiers, il rédige le dernier en léniniste convaincu. C'est une erreur que d'agir ainsi. Sur cette question, notamment, il y a en effet une similitude profonde tant dans la forme que dans le contenu du raisonnement. Trotsky semble avoir affirmé avec la même force, dans sa jeunesse comme dans sa maturité, la nécessité de découvrir comment faire le lien entre, d'une part, le programme et l'organisation révolutionnaires et, d'autre part, les revendications immédiates et la conscience populaire de la classe ouvrière.

Revenons maintenant au troisième couple de termes contradictoires, celui qui oppose conceptions formalistes et historiques. Une bonne part de la substance de

Nos tâches politiques touche précisément à ce problème tactique extrêmement complexe. Trotsky accusait, alors, Lénine et ses partisans de négliger cette question fondamentale, en faisant preuve d'un esprit sectaire et en croyant que la sagesse et le succès politiques leur seraient octroyés par leur connaissance de la doctrine marxiste. Il va de soi que Trotsky ne mettait pas en cause les mérites de cette dernière, mais il rejetait toute prétention à en être le détenteur exclusif. Avant tout, il mettait en doute, comme Luxemburg, l'idée selon laquelle le marxisme pourrait constituer une protection totale et permanente contre les erreurs politiques. A vrai dire, certains passages parmi les plus convaicants de son texte — et dont l'intérêt dépasse leur cadre historique immédiat — portent sur ce sujet. Il notait que, jusqu'à ce jour, dans tous les conflits internes à la social-démocratie russe, chaque courant s'était réclamé des intérêts de classe du prolétariat pour affirmer la légitimité de ses positions. C'était le tribut que payait au marxisme un secteur de l'intelligentsia révolutionnaire. Tous accusaient rituellement leurs adversaires de "trahir inconsciemment la classe ouvrière" en faveur de la bourgeoisie. Trotsky reconnaissait qu'il y avait en cela un certain aspect positif. En appeller à une valeur commune a une fonction régulatrice. Cela autorise l'existence et le dépassement de divergences qui ne provoquent pas de scissions. Mais il n'en qualifiait pas moins de "primitive" cette façon de discuter : chaque nouvelle tendance "jette l'anathème" sur les autres et affirme qu'elles ne représentent rien qu'une "grossière déviation du droit chemin... une somme d'erreurs". Il s'élevait contre cette coutume, qui permettait de balayer d'un revers de main des courants politiques entiers, et préconisait le recours au "point de vue *historique*" dans les questions intéressant le développement intérieur du

14) *Ibid.*, pp.61- 62.

15) *Nos tâches politiques*, pp. 128, 92.

16) Trotsky, *Programme de Transition*, La Brèche, Paris, 1978, pp. 19-20, 59-61.

Parti (17).

Trotsky ne niait pas l'existence de tendances politiques dans l'erreur comme en témoignent les reproches qu'il adressait aux "économistes" et aux bolcheviks. Mais il cherchait a comprendre leur existence en fonction de l'expérience historique concrête du mouvement russe. Il admettait en conséquence qu'elles avaient un certain caractère inévitable. Tout en mettant en garde contre la dangereuse dynamique de telles erreurs, il reconnaissait que ces tendances manifestaient aussi des traits positifs — les "économistes" s'étaient montrés capables d'éveiller de "larges couches du prolétariat" et de mener un véritable travail de masse, même s'il ne s'agissait pas encore d'une intervention politique proprement socialiste ; l'*Iskra* avait poursuivit une lutte tenace pour gagner au marxisme et à la cause du prolétariat une partie de l'intelligentsia, même si cela avait suscité des exagérations typiquement bolcheviques et si son action n'était pas encore dirigé directement vers le prolétariat. Pour Trotsky, "liquider" l'une ou l'autre de ces tendances récentes aurait tout simplement signifié rejeter une culture politique acquise au prix de bien des efforts. D'autre part, "chaque période sécrète sa propre routine et tend à imposer ses propres tendances au mouvement dans son ensemble". C'est dans ce cadre que des déviations et des erreurs se produisent et menacent d'affecter le mouvement s'il n'est pas mis en garde : une forme d'action politique valide mais spécifique peut être malencontrueusement mise en œuvre au delà de son champ légitime d'application, ou trop longtemps maintenue. Pour reprendre les mots de Trotsky, "chaque processus partiel dans la lutte de classe générale du prolétariat... développe ses propres tendances immanentes : ses propres méthodes de pensée et de tactiques, ses propres mots d'ordre et sa propres psychologie spécifiques... Chaque processus partiel tend à dépasser ses limites (définies par sa nature) et à imprimer sa tactique, sa pensée, ses mots d'ordre et sa morale, au mouvement historique entier déclenché par lui. Les moyens se retournent contre la fin, la forme contre le contenu" (18).

Nous avons affaire à une dialectique d'ensemble, l'expérience, l'expérimentation et l'erreur pemettant des ajustements et des corrections critiques, l'environnement social et l'inertie du mouvement lui-même engendrant des conceptions fausses. Trotsky et Luxemburg se revendiquent, contre Lénine, de cette dialectique, au nom d'une sensibilité historique qu'ils jugent plus aiguë, comme si ce dernier, tout occupé à assurer son contrôle sur la social-démocratie russe, ignorait jusqu'à son existence ou, peut-être, se refusait simplement à la voir. Nombreux sont ceux qui pensent que tel était bien Lénine. Tout aussi nombreux sont ceux qui mettent en doute ou dénient la pertinence de ce portrait. Il y a, ceci dit, un aspect de l'argumentation de Trotsky et Luxemburg qui mérite d'être attentivement analysé, indépendemment du jugement que l'on porte sur les défauts et mérites de Lénine. Cet aspect intéresse d'emblée toute réflexion marxiste contemporaine sur la démocratie socialiste, bien qu'il ait été sérieusement limité par l'orthodoxie alors en vigueur.

En opposant leur positions à celles de Lénine, sur les courants "économiste" et opportuniste, Trotsky et Luxemburg parlent de tendances réformistes qui leur sont profondément antipathiques, contraire à leur propre nature, et dont ils rejettent catégoriquement les conceptions. De leur propre point de vue théorique, il s'agit de tendances politiques dont la logique interne conduit, en dernière analyse, ses partisans à rompre avec la cause prolétarienne, voire avec le prolétariat lui-même, et à s'engager dans une voie bourgeoise, toujours plus loin du socialisme (19). Et pourtant, tous deux jugent qu'il serait par trop unilatéral et a-historique de se contenter d'une telle caractérisation. Ils se refusent à ne voir dans ces courants que des traîtres ou des corps étrangers au mouvement ouvrier. Ils sont dans l'erreur, mais cette erreur a pour source le mouvement lui-même, c'est un élément de sa propre expérience et non quelque chose imposé de l'extérieur. Il n'y a pas là intrusion illégitime. Le mouvement a le droit de commettre des erreurs ; tel est d'ailleurs son destin, tant il est confronté à des obstacles de toutes sortes — matériels, politiques et idéologiques — dont il ne peut que refléter l'existence. Formulons la même idée de façon différente. Ces tendances peuvent être dans le faux, facteurs de diversion, et rester néanmoins une composante légitime du mouvement ouvrier. Elles peuvent exprimer l'exagération injustifiée d'une vérité partielle, ou quoi que ce soit qui ne résiste pas à la critique marxiste. Mais elles ne sont pas pour autant des abstractions théoriques. Ce sont des courants réels, existant dans l'opinion politique. En ce sens, le champ de la connaissance théorique et celui des choix et de l'engagement politiques sont distincts. Les divergences qui se manifestent dans ce deuxième champ doivent être résolues par le débat, la compétition et la confrontation des expériences politiques pratiques. Elles ne peuvent l'être d'autorité — quelque soit la réalité du savoir invoqué —, ou par une décision bureaucratique imposée d'en haut, fût-elle scientifiquement fondée. Elles ne peuvent être réellement surmontées que par des procédures démocratiques.

Le pluralisme marxiste

En d'autres termes, j'introduit ici un principe pluraliste : une conception marxiste de la démocratie ouvrière autorise l'expression de points de vue différents, même lorsque l'on pense qu'ils pourraient compromettre (dans l'immédiat ou tendenciellement) le but même du socialisme. Je ne vais pas défendre plus avant ce principe pluraliste. Je me contenterai ici de l'étayer avec le bilan des pays du "socialisme réellement existant". Ce bilan parle de lui-même et montre, exemple négatif, l'importance d'un tel pluralisme, — importance confirmée, positivement cette fois, par une vaste littérature de philosophie politique et morale. Ce

17) *Nos tâches politiques*, pp. 52-53.

18) *Nos tâches politiques*, pp. 57, 72-73, 79, 148 et svtes .

19) Trotsky, *Nos tâches politiques*, p. 50 ; Luxemburg, "Questions... , p. 224, "Réforme sociale ou révolution ?" pp. 86-87.

principe n'est pas invalidé du fait qu'il est souvent associé à la défense de la propriété privée. Il ne l'est pas plus quand il est incorporé à une perspective clairement socialiste, comme en ce qui me concerne. Il peut être libéré de toute justification du capitalisme. Aucune forme authentique de démocratie n'est possible sans son respect. Ce que je voudrais étudier maintenant, c'est l'incarnation institutionnelle du principe démocratique et pluraliste, telle que l'envisageaient Trotsky et Luxemburg dans de leur polémique avec Lénine. Quelles normes institutionnelles proposaient-ils concrètement, si du moins ils en proposaient — concernant l'organisation et la représentation de la classe ouvrière, la responsabilité des dirigeants politiques, etc. —, qui puissent donner corps à leur engagement général ?

Comme on pouvait le prévoir vu le contexte de la polémique, tous deux commençaient par opposer à Lénine leur propre conception, plus saine pensaient-ils, du centralisme social-démocrate. Il devait, selon eux, reposer sur la volonté et l'initiative des militants de base du Parti et non pas être simplement dicté du haut en bas par un organisme dirigeant. Pour Rosa Luxemburg, il "ne saurait se fonder ni sur l'obéissance aveugle, ni sur une subordination mécanique des militants sous un pouvoir central... C'est, pour ainsi dire un 'auto-centralisme'..., le règne de la majorité à l'intérieur de son propre Parti". Il doit assurer "la coordination, l'unification du mouvement, mais nullement sa soumission à un règlement rigide" (20). Trotsky, pour sa part, déplore cette forme de pensée où le "sommet" de l'organisation "apparaît comme le centre de la conscience social-démocrate, et, en dessous, il n'y a que les exécutants disciplinés des fonctions techniques". Le centralisme, pour ne pas être autocratique, "suppose *la participation active de tous les membres à la vie du Parti tout entier*" (21).

Par ailleurs, Trotsky évoque schématiquement ce que pourrait être la démocratie prolétarienne dans la période de transformation socialiste. Se référant à l'expérience de la Commune de Paris, il considère que "pour préparer la classe ouvrière à la domination politique", il faut "cultiver son auto-activité, l'habitude de contrôler activement, en permanence, tout le personnel exécutif de la Révoluion". De plus, il défend explicitement l'exigence du pluralisme. Dénonçant les conceptions organisationnelles blanquistes et la notion jacobine de dictature, il note que le prolétariat au pouvoir va être confronté à des problèmes "colossaux". "Les tâches du nouveau régime sont si complexes qu'elles ne pourront être résolues que par la compétition entre différentes méthodes de construction économique et politique, que par de longues 'discussions', que par la lutte systématique, lutte non seulement du monde socialiste avec le monde capitaliste, mais aussi lutte des divers courants et des diverses tendances à l'intérieur du socialisme : courants qui ne manqueront pas d'apparaître inévitablement dès que la dictature du prolétariat posera, par dizaines, par centaines, de nouveaux problèmes, insolubles à l'avance" (22). On ne trouve pas de remarques comparables, sur la physionomie de pouvoir prolétarien, dans l'essai de Luxemburg. Elles anticipent pourtant sur des points de vue qu'elle exprimera elle-même, en 1918. L'ironie de l'histoire veut que Rosa critique alors Trotsky et non seulement Lénine, pour des raisons qui nous sont bien connues. "La condition qu'implique tacitement la théorie de la dictature selon Lénine et Trotsky est la suivante : un bouleversement socialiste est une chose pour laquelle le parti de la révolution a sous la main une recette toute prête... Malheureusement, ou si l'on veut heureusement, il n'en est pas ainsi... Terre neuve. Mille problèmes. Seule l'expérience permet les corrections et l'ouverture de nouvelles voies. Seule une vie bouillonnante et sans entraves se diffracte en mille formes nouvelles, en mille improvisations,... corrige elle-même toutes ses erreurs" (23).

Deux idées sur le parti

Cependant, si l'on s'en tient aux ouvrages que nos auteurs ont écrit jusqu'en 1904, il faut reconnaître qu'au-delà des indications très générales mentionnées ci-dessus, on n'y trouve qu'une seule disposition institutionnelle, qui tient tout entière en une courte phrase : "*le* Parti du prolétariat". C'est intentionellement que je souligne ici l'article définit, car cela correspond bien à ce que Trotsky et Luxemburg pensaient à ce sujet. En dépit de leur engagement pluraliste, assez étrangement, ils n'envisageaient l'existence que d'*un seul* parti qui représente les intérêts de la classe ouvrière. Il y a là une façon d'aborder le problème et une terminologie que l'on trouve dès l'origine, à l'état endémique, dans le marxisme, depuis Marx et Engels jusqu'aux modes intellectuelles d'aujourdh'ui. Elles affectent même ceux que l'on ne peut vraiment pas suspecter de stalinisme. Je compte m'attaquer à cette conception, et il vaut mieux préciser tout de suite mon intention pour éviter d'être confondu avec des critiques d'une autre nature.

Je ne veux pas suggérer que le marxisme classique était porteur d'une vision monolithique du pouvoir prolétarien, que Marx, Engels et leurs disciples les plus proches avaient de la transtion au socialisme une conception qui ne laissait pas de place à l'opposition politique, aux différences d'opinions et à la dissidence. Tel n'était pas le cas. Nous avons vu que Trotsky défendait ouvertement le contraire et il n'y a aucune raison de considérer ses propos atypiques. On a souvent dit, à raison, que rien dans cette tradition n'engageait ses représentants à adopter la notion d'Etat-Parti unique ; cependant rien n'exprime non plus l'exigence de la pluralité des partis. Nous sommes confronté, en ce domaine, à un silence de fait. Il peut *nous* sembler, en conséquence, normal de considérer que les réflexions de Trotsky sur le pluralisme autorisent la multiplicité organisationelle. Mais on ne peut ignorer pour autant

20) "Questions d'organisation", pp. 212-213, 217.

21) *Nos tâches politiques*, pp. 141, 170.

22) *Ibid.*, p. 198-202.

23) "La révolution russe", dans Luxemburg, *Œuvres*, II, pp. 83-84.

que les marxistes, à cette époque, n'avaient pas coutume de penser en ces termes. Pour l'essentiel, leur propos tendaient, au contraire, à identifier à un seul parti politique la représentation des intérêts de la classe ouvrière. L'accent était mis sur l'unité organisationnelle. On peut certes faire appel à divers arguments historiques, politiques et idéologiques pour expliquer cette identification et pour montrer qu'il n'y avait là rien de répréhensible. Reste que cette tradition a engendré une forme de language aujourd'hui associée à un autre univers conceptuel et politique, répressif, et qui a porté un grave préjudice à la cause du socialisme. Il est donc bon que les marxistes portent un regard critique sur eux-mêmes et reconnaissent non seulement les facteurs historiques dont ils sont le produit, mais aussi leurs propres limitations théoriques.

Nous abordons ici une question qui nous est déjà familière. Il est devenu commun de noter qu'en plusieurs domaines, Marx n'a presque rien dit — ou rien de bien précis. C'est notamment le cas pour la dictature du prolétariat et cela est resté plus ou moins le cas jusqu'en 1917. Marx et ses disciples avaient les mêmes raisons de procéder ainsi : éviter de se complaire dans les spéculations. Il n'y a donc rien de particulièrement nouveau à reconnaître l'existence de cette lacune théorique. Mais aujourd'hui, il n'est plus possible d'invoquer de telles motivations antispéculatives pour ne pas la combler. En ce qui concerne la représentation politique du prolétariat, on ne peut plus accepter sans autre forme de procès tout l'héritage du marxisme classique. Il faut notamment s'interroger sur une certaine manière de traiter de cette question, une façon de penser et de parler du parti comme une entité unique. Toute une expérience historique est là, qui a apporté une réponse bureaucratique et autoritaire à ce problème, qui éclaire cruement les carences doctrinales du passé et qui soulève bien des interrogations. Il nous faut par exemple savoir si quelques vieux tics linguistiques ne trahissent pas une certaines conception de la démocratie ouvrière qui se comprenait à l'époque où elle a été formulée, mais qui n'est est pas moins par trop limitative.

On pourrait nous objecter que les écrits de Marx et Engels ne contiennent pas une conception univoque du parti, mais qu'ils utilisaient ce terme de manière assez fluide. Ce n'est en effet qu'à leur époque que la notion moderne de parti a commencé à prendre forme, d'autres l'on montré avant moi. Marx et Engels lui ont eux-mêmes donné des sens différents (24). Je ne prétend donc pas que dans leurs ouvrages ils n'utilisaient ce terme que dans une seule acception. Je me borne à dire que l'on est en droit de penser qu'ils sont à l'origine d'un certain usage de ce mot — un usage particulièrement intérressant vu la question traitée ici. Ils définissaient, entre autre, le parti de deux façons différentes — toutes deux étant en rapport avec l'objet de notre discussion. Marx lui-même les distingue nettement dans une lettre de 1860. Il écrivait alors : "depuis que la Ligue [des communistes] a été dissoute... en novembre 1852, je n'ai plus *jamais* appartenu ... à une quelconque association *secrète* ou *publique* ;... par conséquent, le *parti*, en ce sens tout éphémère du terme, a cessé d'exister pour moi depuis huit ans". Il ajoutait aussi que la Ligue des communistes "ne fut qu'un épisode dans l'histoire du parti qui surgit de toute parts et tout naturellement du sol de la société moderne" en précisant, en fin de lettre, qu'il entendait par là "le parti au sens large et historique du terme" (25). Prenons donc acte de ce que le terme de parti a deux acceptions, l'une historique, au sens large et l'autre, organisationnelle, au sens étroit. Evidemment, dans sa signification large, il peut inclure une pluralité d'organisations différentes. Il définit, pour ainsi dire, un camp entier dans un vaste conflit historique. L'incarnation institutionnelle du parti peut alors être multiple, et aussi changeante. En revanche l'autre signification, étroite, renvoit plutôt à une organisation politique spécifique. Or, je pense que l'on peut trouver, chez Marx et Engels, les prémisses d'un glissement entre ces deux acceptions. Le parti au sens étroit peut alors occuper la place du parti au sens large, et ce qui n'était qu'une partie du mouvement ouvrier se confond désormais avec sa totalité.

Avant-garde et Parti

Je vais maintenant essayer de cerner ces deux notions de parti en m'attachant non plus à une lettre personnelle, mais au plus connu des documents, le *Manifeste communiste*. Le passage concerné est célèbre ; c'est celui où les pères du matérialisme historique définissent le rapport entre les communistes et la classe ouvrière dans son ensemble. A première vue, il contredit frontalement l'argumentation que je viens de présenter. Ce texte parle en effet des "autres partis ouvriers", soulignant le fait que les communistes n'en

24) Voir Monty Johnstone, "Marx and Engels and the Concept of the Party", in Ralph Miliband and John Saville (eds.), *The Socialist Register 1967*, London, p. 122 ; et David McLellan, *The Thought of Karl Marx : An Introduction*, London, 1971, p. 167.

25) Lettre de Marx à Ferdinand Freiligrath, 29 février 1960, *Marx Engels Correspondance*, tome VI 1860-1861 , Editions sociales, Paris 1978, pp. 99-100, 106.

forment point un qui soit "distinct", qui leur soit "opposé". Ils "n'ont point d'intérêts qui divergent des intérêts de l'ensemble du prolétariat" et "n'établissent pas de principes particuliers relevant d'un esprit de secte". Les "thèses des communistes" ne sont que "l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classe existante". Ce point de vue est partie intégrante d'une attitude que Marx et Engels ont maintenu leur vie durant, à l'encontre du sectarisme et du "socialisme utopique". Mais le nœud de la question se trouve dans le passage qui explique ce qui distingue les communistes des autres partis de la classe ouvrière : "dans les différentes luttes nationales", ils "mettent en avant" les intérêts "communs à tout le prolétariat" ; dans les "différentes phases" du combat contre la bourgeoisie, "ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité". Par conséquent, ils sont "la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui entraine toutes les autres", celle aussi qui a l'avantage théorique d'une "intelligence claire des conditions, de la marche et des résultats généraux du mouvement prolétarien" (26). En un mot, ce qui distingue les communistes, c'est qu'il sont l'avant-garde.

Je dois prendre, encore une fois, mes précaution pour que mon analyse ne soit pas confondue avec une autre, fort commune. La notion d'une avant-garde prolétarienne ne porte pas nécessairement en elle une logique autoritaire ou substitutiste. Elle est en effet soumise à un contrôle démocratique permanent quand, du moins, elle est étroitement associée à la démarche anti-sectaire que l'on trouve au cœur même du matérialisme historique des origines. Le socialisme est le produit de tendances inhérentes au capitalisme et, notamment, des luttes de la classe ouvrière, ou alors il n'est qu'un rêve — l'invention de "tel ou tel réformateur du monde" (27). Il ne doit pas être une vérité imposée bon gré mal gré aux travailleurs, mais être découvert par eux-mêmes, en temps voulu, grâce à leur propre expérience politique. Ce pourquoi se bat une couche du prolétarait politiquement active, organisée et consciente ; les intérêts objectifs qu'elle prétend défendre ; le savoir politique qu'elle est décidée à déployer ; le titre même d'avant-garde : tout cela doit être politiquement mérité. La représentation de la classe ouvrière se gagne démocratiquement.

Cependant, quelques soient les circonstances historiques, l'identification de l'avant-garde à une tendance politique unique est une affaire beaucoup plus douteuse. En effet, implicitement, elle tend à valider deux postulats complémentaires et hautement discutables. D'une part, cela implique que ce courant politique soit à même de représenter, de manière adéquate et complète, les intérêts de la classe ouvrière dans son ensemble. Qu'il n'a donc pas besoin de l'opposition critique des autres courants pour l'aider à remédier à ses propres limites, pour corriger ses fautes et éviter l'ossiffication de ses conceptions politiques. Que, toujours, il maîtrisera le savoir au point de pouvoir mener son travail à bien. D'autre part, cela implique que l'avant-garde elle-même peut se passer du pluralisme politique ; que ses fonctions ne doivent pas être partagées, comme c'était le cas, par plusieurs tendances, séparées par des divergences d'orientation, mais voulant toutes défendre — ou même défendant effectivement — les intérêts de la classe ouvrière. Qu'il ne faut pas se demander comment de tels courants politiques doivent entrer en relation les uns avec les autres, les modalités pouvant changer en fonction de la situation : en tant que sections séparées d'un même parti ; sous la forme d'un front uni entre divers partis ; en participant de concert à un gouvernement révolutionnaire de coalition ; en concurrence dans les structures démocratiques d'un Etat prolétarien.

Je pense qu'il n'est pas utile de discuter plus avant ces présupposés hypothétiques en ce qui concerne Marx et Engels, car ils n'ont, pour leur part, certainement jamais formulé ces questions de cette manière-là. Mais il faut bien dire que le rôle attribué aux communistes dans le *Manifeste* est fort ambitieux, en dépit d'une modestie par ailleurs authentique. Il était assez naturel de voir ultérieurement cette prétention se conjuguer avec les deux postulats dont nous avons parlé. Depuis Marx et la Ligue des communistes jusqu'à nos jours, quelles personnes, tendances politiques ou organisations se sont montrées capables d'avoir *"l'intelligence claire"* des "conditions" et de "la marche", et "des résutats généraux du mouvement prolétarien" ? Quelques soient les mérites historiques de Marx et Engels eux-mêmes, de Lénine et du Parti bolchevique de son temps, de Rosa Luxemburg et de Léon Trotsky – quelque soit aussi le respect qu'on leur doit –, nous sommes bien obligés d'avouer que cette ambition est irréaliste. Elle est invraisemblable pour les raisons mêmes que nous avons mentionnées précédemment et que John Stuart Mill, dans une langue politique différente mais non moins éloquente ou convaincainte, avait relevé il y a déjà longtemps.

Une démocratie socialiste authentique

Revenons-en à Luxemburg et Trotsky et voyons ce qu'il en est du "parti du prolétariat" que ce dernier mentionne de façon répétée dans *Nos tâches politiques* (28). Comme on pouvait le penser, on trouve dans leurs écrits des formules qui rappellent clairement les passages de Marx et Engels que nous avons mentionnés. Pour Luxemburg, la "mission de la social-démocratie" est de "représenter... les intérêts globaux du prolétariat, en tant que classe" ; elle reprend plus loin cette idée : la social-démocratie est "la représentante de la classe du prolétariat". Trotsky fait, pour sa part, écho au *Manifeste* en écrivant que la "vérité" de la social démocratie n'est que "l'expression théorique de la lutte de classe toujours plus large et plus profonde du

26) Marx, Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Editions sociales, Paris, 1975, pp. 45-46. Le membre de phrase "relevant d'un esprit de secte" est omis dans la version française de ce texte, mais existe dans sa version anglaise. Voir la note en bas de page du passage cité.

27) *Ibid.*, p. 46. 28) *Nos tâches politiques*, pp. 47, 111, 186.

prolétariat" (29). Mais l'identification de la partie au tout, de la social-démocratie au mouvement ouvrier, apparaît maintenant sous une forme plus claire. Ainsi, en répondant à une affirmation bien connue de Lénine, dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, Rosa écrit que "la social-démocratie n'est pas liée à l'organisation de la classe ouvrière, *elle est le mouvement propre de la classe ouvrière*" (30). Trotsky fait de cette identification une question de définition. Evoquant une phrase du manifeste adopté par le premier congrès du Parti russe, il note qu' on "ne saurait mieux dire. La social-démocratie '*veut consciemment* être et rester' le mouvement de classe du prolétariat... Hier comme aujourd'hui, la social-démocratie veut toujours consciemment 'être et rester' le Parti de classe du prolétariat, c'est-à-dire être et rester justement un parti social-démocrate" (31).

Il faut garder à l'esprit le sens historique, large, de la notion de parti, car il est probable que son influence soit encore présente dans cette façon de parler de la social-démocratie. Vu le contexte, il est en tout cas évident que ni Luxemburg ni Trotsky ne cherchent à imposer un exclusivisme rigide et ne veulent réduire le mouvement à un courant politique homogène. C'est bien le contraire qui est vrai : la social-démocratie est suffisamment vaste pour être politiquement diverse. Il reste qu'ils entendent aussi la notion de parti du prolétariat dans son acception étroite et organisationnelle, et pas seulement dans son acception large et historique. En effet, ils considèrent la social-démocratie comme une structure politique unitaire et défendent en conséquence le principe du centralisme. Quelques soient les divergences qu'ils peuvent avoir avec Lénine, ils ne s'affrontent pas à ce sujet là. Rosa considère que la "forte tendance à la centralisation" de la social-démocratie est la conséquence du processus de centralisation du capitalisme et de l'Etat bourgeois. Trotsky explique que "le centralisme organisationnel est un instrument puissant de la lutte de *classe* du prolétariat". Elle parle d'un "parti ouvrier homogène et compact", et lui "d'une organisation de combat unique" (32). Au bout du compte, on voit que la représentation du prolétariat est maintenant associée à une organisation politque déterminée : le parti au sens "étroit" a usurpé la place du parti de la classe ouvrière au sens "large" et "historique".

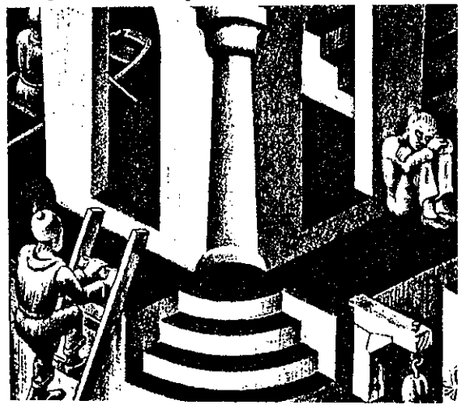
Il faut, pour en finir, replacer cette question dans son contexte historique et faire preuve de réalisme politique — en commençant par prendre en comptes certaines données factuelles. Il était parfaitement normal de parler de créer *un* parti prolétarien en Russie, où il n'existait encore aucune organisation largement implantée dans la classe ouvrière. Il était tout aussi naturel de parler *du* parti prolétarien en Allemagne, où il n'existait qu'une seule orgaisation de ce type. Par ailleurs, l'idée de parti unitaire n'implique pas, en elle-même, l'aversion du socialisme pluraliste et divers. Elle n'exprime qu'une aspiration à assurer l'unification maximum et la coordination des forces prolétariennes, confrontées au centralisme de l'Etat bourgeois moderne. Il nous faut cependant faire deux remarques à ce sujet. Premièrement, cette volonté de coordination est parfaitement justifiée dans toute stratégie révolutionnaire qui se veut efficace, face à la centralisation politique de la bourgeoisie. Mais il n'en découle pas nécessairement qu'elle doit se réaliser en tout temps et en tout lieu sous la forme d'un parti socialiste unique, et non d'une alliance entre partis socialistes. La notion de parti ne devrait pas devenir idéologiquement normative au point d'exclure ce dernier cas de figure, et de se fermer ainsi à toute possibilité d'une avant-garde prolétarienne multiple, d'une représentation politique véhiculée par plusieurs organisations de la classe ouvrière. Passons à la deuxième remarque : les socialistes ne devraient jamais transformer leur idées en un dogme rigide, car, le plus souvent, ces idées sont historiquement datées. Il en va ainsi de la notion de "parti du prolétariat", attaché à une organisation donnée. Dans la plus part des pays, elle correspond à une expérience historique réelle. Mais en la généralisant et en la trasformant en norme, on limite artificiellement et dangereusement le développment potentiel de la social-démocratie. Les fractions au sein d'un parti sont des partis potentiels, les tendances des fractions potentielles et les groupements encore informels des tendances potentielles — au nom de tels arguments, selon une logique bien connue, les limites permises peuvent commencer à se rétrécir. Si la démocratie socialiste veut vraiment aller au-delà de la démocraite bourgeoise, alors elle doit reconnaître, sans ambiguité aucune, le pluralisme organisationnel. Ce qui signifie qu'une fois l'Etat bourgeois renversé, il y aura place pour toute organisation qui respecte une légalité socialiste proprement démocratique.

29) Luxemburg, "Questions d'organisation", pp. 210, 223. Trotsky, *Nos tâches politiques*, p.186.

30) "Questions d'organisation", p. 213. Selon la définition de Lénine : "Le jacobin lié indissolublement à l'organisation du prolétariat, conscient de ses intérêts de classe, c'est justement le social-démocrate révolutionnaire" ("Un pas en avant, deux pas en arrière", *Œuvres choisies*, Editions du Progrès, Moscou, 1968, vol. I, p. 410).

31) *Nos tâches politiques*, p. 49.

32) Luxemburg, "Questions d'organisation", p. 210, voir aussi pp. 208-209. Trotsky, *Nos tâches politiques* p. 161, *Rapport de la délégation sibérienne*, p. 85.



GLOSSAIRE

Alexinsky, G.A. (1879-1965). Député bolchevique en 1907, il adhère par la suite au menchevisme et s'oppose à la révolution d'Octobre.

Axelrod, Pavel (1850-1928). A Genève, en 1883, il participe avec Plekhanov à la fondation du Groupe Emancipation du Travail, la première organisation marxiste russe. Dirigeant du POSDR, il devient menchevique en 1903. Pendant la guerre il adhère au mouvement internationaliste de Zimmerwald. Rentré en Russie en 1917, il s'oppose à la révolution d'Octobre.

Bernstein, Eduard (1850-1932). Un des premiers socialistes allemands et l'exécuteur testamentaire d'Engels. Il vie à Londres à l'époque des lois anti-socialistes de Bismarck (entre 1878 et 1890). En 1899, il publie *Les présupposés du socialisme et les tâches de la social-démocratie*, considéré comme le manifeste du révisionnisme, qui remet en cause certains principes fondamentaux du marxisme. En 1917, il adhère au USPD, mais il retourne au SPD l'année suivante.

Bismarck, Otto Von (1815-1898). Homme d'Etat allemand. Il dirige le gouvernement prussien entre 1862 et 1870 et devient chancelier allemand de 1871 jusqu'à 1890. Il est l'architecte de l'unité nationale allemande sous l'hégémonie prussienne.

Blanquisme. D'après Auguste Blanqui (1805-1881), le grand révolutionnaire français du XIXe siècle. Dans les débats marxistes, le "blanquisme" indiquait la tendance d'une élite révolutionnaire à agir coupée du mouvement de masse.

"Bloc d'août". Appellation donnée au mouvement créé à Vienne, en 1912, sous l'impulsion de Trotsky, qui regroupe différents courants de la social-démocratie russe (personnalités bolcheviques, mencheviques, le Bund, etc.) et lutte pour surmonter les scissions dans le POSDR.

Bogdanov, Alexandre (1873-1928). Intellectuel et dirigeant social-démocrate russe. Bolchevik de gauche, il s'oppose à Lénine après la défaite de la révolution de 1905. Après la révolution d'Octobre, il anime le mouvement artistique et littéraire visant à créer une "culture prolétarienne" (Proletkult). Il est l'auteur de l'imoportant ouvrage théorique *Tectologie* (1925).

Bolcheviks. En russe "majorité". Appellation du courant dirigé par Lénine à partir du deuxième congrès de la social-démocratie russe en 1903. En 1912, ils se constituent en parti indépendant et en 1917 dirigent la révolution d'Octobre. En 1918 ils prennent le nom de Parti communiste russe.

Boukharine, Nicolai (1888-1938). Dirigeant et théoricien bolchevique. Il devient célèbre grâce à ses nombreux ouvrages marxistes (*L'économie politique du rentier*, 1907, *L'économie mondiale et l'impérialisme*, 1915, *Le matérialisme historique*, 1921, etc.). Membre du Comité central bolchevique en 1917, l'année suivante il s'oppose au traité de Brest-Litovsk. Défenseur de la NEP et dirigeant de l'Internationale communiste pendant les années vingt, il capitule face à Staline en 1929. Liquidé lors des procès de Moscou.

Bund. Ligue ouvrière générale juive de Pologne, Lituanie et Russie. Fondé à Vilno, en Lituanie, en 1897, le Bund représente la force principale du mouvement ouvrier juif de l'empire tsariste et une des composantes fondamentales du POSDR, dans lequel il revendique une structure organisationnelle fédéraliste laissant une large autonomie aux différentes organisations nationales.

Cadets. (Démocrates constitutionnels). Parti de la bourgeoisie libérale russe, dirigé par Miliukov, qui incarne l'opposition bourgeoise au régime tsariste.

Dan, Théodore (1871-1947). Dirigeant de la social-démocratie russe et porte-parole des mencheviks depuis 1903. Pacifiste pendant la guerre, il s'oppose à la révolution d'Octobre et sera exilé en 1922. Il est l'auteur, en collaboration avec Martov, d'une importante *Histoire de la social-démocratie russe*.

Douma. Le Parlement tsariste, à suffrage très limité.

Dzerzhinsky, Felix (1877-1926). Dirigeant de la SDKPiL, à partir de 1906 il est actif dans le courant bolchevique de la social-démocratie russe. Après la révolution d'Octobre, il dirige la police politique soviétique (Tchéka).

Economistes. Courant de la social-démocratie russe qui, au début du siècle, voudrait donner la priorité à l'activité syndicale et aux luttes économiques en considérant la propagande politique contre le tsarisme comme tout-à-fait secondaire et marginale. A.S. Martynov (1865-1935), en est le principal dirigeant ; ses organes de presse sont la *Rabotchaia Mysl* (Pensée ouvrière, 1897-1902) et le *Rabotcheié Delo* (La cause ouvrière, 1899-1902).

Gapon, Georgy (1870-1906). Prêtre orthodoxe russe. En janvier 1905, il dirige à Saint-Pétersbourg une manifestation ouvrière pacifique qui demande au Tsar des réformes constitutionnelles. La répression sanglante de ce cortège déclenche la révolution qui débouche, en octobre, sur la formation des soviets.

Gorky, Maxim (1850-1936). Grand écrivain russe, sympathisant des bolcheviks et ami intime de Lénine. Il adopte une attitude de soutien critique au régime soviétique aux début des années vingt pour se rallier finalement à Staline.

Iskra (L'étincelle). C'est le premier journal marxiste illégale russe, fondé en 1900 par Plekhanov, Martov et Lénine. Après 1903, il devient un organe des mencheviks.

Jacobins. Ils représentaient le principal courant politique radical pendant la révolution française et exerçèrent le pouvoir sous la première république (1793-1795), avant d'être renversé par la réaction thérmidorienne.

Jogiches, Léo (1867-1919). Fondateur et principal organisateur avec Rosa Luxemburg de la Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL). Emprisonné à plusieurs reprises, il devient un des animateurs du courant spartaciste allemand pendant la première guerre mondiale. Assassiné par les forces contre-révolutionnaires en mars 1919.

Kamenev, Lev (1883-1936). Adhère au POSDR en 1901. Après le deuxième congrès, il devient un dirigeant du courant bolchevique et un étroit collaborateur de Lénine. Porte-parole des bolcheviks à la Douma et éditeur de la *Pravda*. En octobre 1917, il s'oppose avec Zinoviev à l'insurrection. Dirigeant du PCUS après la révolution, allié de Staline après la mort de Lénine, il participe à l'Opposition unifiée entre 1925 et 1927. Liquidé lors des procès de Moscou.

Kautsky, Karl (1854-1938). Collaborateur d'Engels et principal théoricien de la social-démocratie allemande, pour laquelle dirige la revue *Die Neue Zeit*. Représentant "idéal-typique" de l'orthodoxie marxiste de la IIe Internationale, il se caractérise pour sa vaste production intellectuelle profondément marquée de positivisme et d'évolutionnisme. Auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *La question agraire* (1899), *Le chemin du pouvoir* (1909), *La dictature du prolétariat* (1918) et *La conception matérialiste de l'histoire* (1928). Il adhère au USPD en 1917 pour réintégrer le SPD en 1922.

Kollontai, Alexandra (1872-1952). Une des principales dirigeantes et théoriciennes du féminisme marxiste. Menchevique avant 1914, elle adhère au bolchevisme pendant la guerre et en 1917 entre dans le Comité central du Parti. Anime l'Opposition ouvrière entre 1920 et 1922. Sous le stalinisme, elle ne joue plus aucun rôle politique dans le PCUS et se retire dans l'activité diplomatique.

Krupskaya, Nadia K. (1869-1939). Epouse et collaboratrice de Lénine. Travaille pour le secrétariat de l'organisation bolchevique pendant l'exil. Occupe plusieurs postes dans les gouvernements soviétiques après 1917 et participe aussi, en 1926, à l'Opposition unifiée.

Lénine, Vladimir (1870-1924). L'un des principaux cadres de la deuxième génération du POSDR, le fondateur du bolchevisme et le plus connu des dirigeants de la révolution russe. Auteur de *Que faire ?* (1902), *Un pas en avant, deux pas en arrière* (1904), *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique* (1905), *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1915) et *L'Etat et la révolution* (1917).

Liebknecht, Karl (1871-1919). Socialiste allemand, fils de Wilhelm Liebknecht, fondateur du mouvement social-démocrate. Se distingue pour son activité anti-militariste. En décembre 1914, il est le seul député du SPD à ne pas voter les crédits de guerre. Emprisonné à cause de son attitude internationaliste, il est libéré en novembre 1918 grâce à la révolution et participe à la fin de l'année à la fondation du Parti communiste allemand. Assassiné en janvier 1919 pendant la répression de la révolte spartaciste.

Liquidateurs. Appellation du courant des mencheviks qui, après la défaite de la révolution de 1905, propose de liquider complètement le travail et l'organisation clandestins du mouvement social-démocrate russe pour mener une activité purement légale.

Lounatcharsky, Anatoli (1875-1933). Critique d'art et littéraire. Militant de la social-démocratie russe, il devient bolchevique en 1903, pour se détacher de Lénine à partir de 1908. Auteur, en 1910, de l'étude remarquable *Religion et socialisme*. Militant du groupe Metsrayontsi, dirigé par Trotsky, il adhère au Parti bolchevique en 1917. Il est Commissaire du Peuple à l'éducation depuis la révolution d'octobre jusqu'en 1929.

Luxemburg, Rosa (1870-1919). Révolutionnaire et théoricienne marxiste polonaise. En 1893, elle fonde la SDKPiL. En 1898, s'installe en Allemagne, où dirige l'aile gauche du SPD. Auteur de *Réforme sociale ou révolution ?* (1899) contre le révisionnisme de Bernstein. Elle tire le bilan de la première révolution russe dans *Grève de masse, parti et syndicats* (1906). En 1912, elle publie son grand ouvrage théorique *L'accumulation du capital*. Internationaliste pendant la première guerre mondiale, elle est emprisonnée par les autorités prussiennes. En 1918, elle rédige une étude sur la révolution russe, dans laquelle défend le régime soviétique tout en critiquant certaines mesures anti-démocratiques adoptées par les bolcheviks au pouvoir. Assassinée par les forces contre-révolutionnaires lors de la révolte spartaciste de janvier 1919.

Martov, Julius (1873-1923). Dirigeant du POSDR et principal animateur du courant menchevique après 1903. Internationaliste pendant la première guerre mondiale, en 1917 il s'oppose à la révolution d'Octobre et, pendant la guerre civile, adopte une attitude de soutien critique au régime soviétique. Il quitte la Russie en 1920.

Mencheviks. En russe "minorité". Sous la direction de Martov, ils s'opposent à Lénine lors du deuxième congrès du POSDR en 1903. Pendant la première guerre mondiale, ils se divisent entre un courant internationaliste (Martov) et un autre favorable à l'intervention et anti-allemand (Plekhanov). En 1917, ils s'opposent à la révolution d'Octobre.

Metsrayontsi (Organisation inter-districts des social-démocrates unitaires). Créée à Saint-Pétersbourg en 1913, cette organisation regroupe les militants socialistes russes qui n'acceptent pas la scission entre bolcheviks et mencheviks. Dirigé par Trotsky et Lunatcharsky et forte de 4 000 militants, ce groupe adhère au Parti bolchevique pendant l'été 1917.

Narodniki. Appellation des populistes russes (en russe *narod*=peuple). Né dans les années soixante du XIXe siècle, ce mouvement d'intellectuels qui aspire à engendrer une grande révolution paysanne capable de transformer profondément la société russe (et qui suscite aussi l'admiration de Marx), trouve son continuateur dans le Parti des social-révolutionnaires.

Neue Zelt (Temps nouveau). Revue théorique de la social-démocratie allemande, publiée à Stuttgart entre 1883 et 1923 sous la direction de Kautsky.

Nouguine, V. P. (1878-1924). Militant social-démocrate depuis 1898, il organise la diffusion de l'Iskra.

Novaja Jizn (la vie nouvelle). Premier quotidien bolchevique légal, publié à Saint-Pétersbourg entre octobre et décembre 1905.

Parvus (Alexander Israel Helphand) (1867-1924). Intellectuel et militant socialiste russe. Emigré en Allemagne, il collabore activement à la *Neue Zeit*. Après la révolution de 1905, il contribue par ses analyses de l'économie mondiale à influencer Trotsky, qui va élaborer sa théorie de la révolution permanente. Il entre au service du gouvernement allemand pendant la première guerre mondiale.

Piatakov, Georgy (1890-1937). Adhère au courant bolchevique en 1910, et pendant la guerre s'oppose, avec Bukharine et Radek, à la théorie léniniste du droit des nations à l'autodétermination. "Communiste de gauche" lors des accords de Brest-Litovsk, il devient par la suite trotskiste. Liquidé sous le stalinisme.

Plekhanov, Georgy (1856-1918). Intellectuel et philosophe, le plus connu des cadres de la première génération du POSDR. Actif dans les milieux populistes, il participe à la fondation du marxisme russe en 1883 et, six ans plus tard, de la IIe Internationale. Dirigeant menchevique après 1904. Pendant la première guerre mondiale, il adopte une position chauvine et en 1917 s'oppose à la révolution d'Octobre, qu'il considère "historiquement prématurée". Parmi ses ouvrages, il faut rappeler un célèbre *Essai sur la conception moniste de l'histoire*, sur lequel se forment plusieurs générations de socialistes russes.

Pokrovsky M.N. Historien bolchevique, critiqué par Trotsky dans son *Histoire de la révolution russe*.

Pologne. Entre 1772 et 1795, l'ancien Royaume de Pologne est progressivement partagé entre la Prusse (Posnanie), l'Autriche (Galicie) et l'empire russe qui fera de Varsovie la capitale d'une de ses provinces à partir du congrès de Vienne (1815). La Pologne retrouvera son indépendance à la fin de la première guerre mondiale.

POSDR (Parti ouvrier social-démocrate russe). Fondé à Minsk en 1898, se divise en 1903 entre bolcheviks et mencheviks.

Potressov, Alexandre Nicolaevitch (1869-1934). Dirigeant du POSDR, après 1903 il adhère au courant menchevique et inspire la tendance des "liquidateurs" entre 1907 et 1910. Pendant la guerre il défend l'effort militaire russe et en 1917 s'oppose à la révolution d'Octobre. Exilé, il s'installe à Paris.

Pravda (la vérité). Quotidien bolchevique légal, publié à Saint-Pétersbourg à partir de 1912.

Radek, Karl (1885-1939). Socialiste polonais, il est très actif dans la SDKPiL jusqu'en 1908. En Allemagne, il dirige la gauche internationaliste du SPD et en 1915 participe à la conférence de Zimmerwald. En 1917, en Russie, adhère au Parti bolchevique et après 1919 travaille pour l'Internationale communiste. Il est un des éléments de pointe de l'Opposition de gauche de 1923 à 1929. Exécuté sous le stalinisme.

Ryazanov, David (1870-1938). Historien marxiste et militant socialiste russe. Il adhère au Parti bolchevique en 1917 avec la tendance de Trotsky. Après la révolution, il dirige l'Institut Marx-Engels. Arrêté lors des procès de Moscou, il meurt dans l'exil sibérien.

Rykov, Alexei Ivanovitch (1881-1938). Dirigeant bolchevique. En 1928, il organise avec Bukharine l'Opposition de droite au sein du PCUS. Il est liquidé par Staline.

Saint-Pétersbourg. L'ancienne capitale de l'empire tsariste. En 1914, Saint-Pétersbourg change son nom en Petrograd et, après la mort de Lénine (1924), en Léningrad.

SDKPiL. Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Litu-

anie, dirigée par Rosa Luxemburg et Leo Jogiches. Cette organisation marxiste révolutionnaire rejette la revendication de l'indépendance nationale polonaise et se constitue en opposition au Parti socialiste polonais (PPS), dirigé par Josef Pilsudski et fortement imprégné de nationalisme.

SPD (Parti social-démocrate allemand). Fondé en 1891, il recueille l'héritage du Parti ouvrier social-démocrate formé en 1875 par la fusion des courants marxiste et lassallien.

Staline, Josef Vissarionovitch (1879-1953). Dirigeant bolchevique dans le Caucase, il se fait remarquer en 1913 grâce à son article sur *Le marxisme et la question nationale*. Il ne joue pas un rôle important dans l'histoire du mouvement ouvrier russe avant la révolution d'Octobre. S'impose comme le principal dirigeant du Parti communiste après la mort de Lénine en 1924 et personnalise le processus de dégénérescence bureaucratique de la révolution. Responsable des purges des années 1930.

Stolypine, Piotr (1862-1911). Grande propriétaire foncier, il est premier Ministre du gouvernement tsariste entre 1906 et 1911, lorsqu'il est tué lors d'un attentat. Après l'écrasement de la révolution de 1905, il dirige le processus de réforme et de modernisation de l'empire tsariste.

Trotsky, Léon (1879-1940). Jeune dirigeant social-démocrate russe, il se rallie à Martov lors du deuxième congrès du POSDR, mais à partir de 1904 il suit une orientation indépendante, en s'opposant aussi bien aux bolcheviks qu'aux mencheviks. Il préside le soviet de Saint-Pétersbourg en octobre 1905 et ensuite défend la théorie de la révolution permanente, notamment dans son ouvrage *Bilan et perspectives*. En 1912, il essaie d'unifier tous les socialistes russes en surmontant la scission entre bolcheviks et mencheviks et s'oppose violemment à Lénine. Participe à la conférence de Zimmerwald, pour laquelle il rédige le manifeste. En 1917, rentré en Russie, adhère au Parti bolchevique et dirige l'insurrection d'Octobre.

Vperiod (En avant !). Journal bolchevique lié au courant de Bogdanov.

Zassoulitch, Vera (1849-1919). D'abord militante populiste (elle organise un attentat contre le governeur de Saint-Pétersbourg en 1878), en 1883 elle devient marxiste et fonde avec Plekhanov le Groupe Emancipation du Travail. En 1903 adhère au courant menchevique du POSDR.

Zinoviev, Gregory (1883-1936). Dirigeant social-démocrate, bolchevik depuis 1903. Il est le principal collaborateur de Lénine pendant l'émigration. En octobre 1917, il s'oppose à l'insurrection. Il est secrétaire de l'Internationale Communiste de 1919 à 1927. Au pouvoir avec Staline entre 1923 et 1925, il constitue avec les trotskistes l'Opposition unifié en 1926-1927. Liquidé sous le stalinisme.

BIBLIOGRAPHIE

Tariq Ali (ed.), *The Stalinist Legacy*, Penguin Books, Harmondsworth, 1984.

Samuel Baron, *Plekhanov : The Father of Russian Marxism*, Stanford University Press, 1963.

Gianfranco Battistrada, *Marxisti e populisti*, Jaca Book, Milano, 1985.

Daniel Bensaïd, *Stratégie et Parti*, La Brèche, Paris, 1987.

Victoria Bonnell, *The Roots of Rebellion : Workers' Politics and Organizations in St. Petersburg and Moscow*, 1900-1914, California University Press, Berkeley, 1983.

Eva Broido, *Memoirs of a Revolutionary*, Oxford University Press, London, 1967.

Alain Brossat, *Aux origines de la révolution permanente*, Maspero, Paris, 1974.

Pierre Broué, *Le Parti bolchevique*, Editions de Minuit, Paris, 1963.

Pierre Broué, *Trotsky*, Fayard, Paris, 1988.

James P. Cannon, "Engels and Lenin on the Party", *Bulletin in Defense of Marxism*, n° 19, june 1985.

James P. Cannon, *Le Parti révolutionnaire*, Parti ouvrier socialiste/Fondation Léon Lesoil, Bruxelles, 1985.

E. H. Carr, *La révolution bolchevique. I. La Formation de l'URSS 1917-1923*, Editions de Minuit, Paris, 1970.

Tony Cliff, *Rosa Luxemburg*, Bookmarks, London, 1986.

Tony Cliff, *Lenin*, Bookmarks, London, 1988,1989, 3 vol.

Tony Cliff, *Trotsky*, vol. I-II, Bookmarks, London, 1989-1990.

Stephen Cohen, *Nicolas Bukharine. La vie d'un bolchevik*, Maspero, Paris, 1979.

Stephen Cohen, "Bolshevism and Stalinism", in R. Tucker (ed), *Stalinism : Essays in Historical Interpretation*, W.W. Norton, New York, 1977.

Robert V. Daniels (ed.), *A Documentary History of Communism*, 2 vol., Vintage Books, New York, 1962.

Theodore Dan, *The Origins of Bolshevism*, Schocken, New York, 1970.

Isaac Deutscher, *Soviet Trade Unions*, RIIA, London, 1950.

Isaac Deutscher, *Trotsky*, 10/18, Paris, 6 vol.

Roger Elobaum, *Feliks Dzierzynski and the SDKPiL : A Study of the Origins of Polish Communism*, Columbia University Press, New York, 1984.

Roger Carter Elwood, *Russian Social Democracy in the Underground*, Van Gorcum & Co., Assen, 1974.

Laura Engelstein, *Moscow, 1905 : Working Class Organization and Political Conflict*, Stanford University Press, 1982.

Marc Ferro, *La révolution de 1917*, Flammarion, Paris, 1969, 2 vol.

Dietrich Geyer, *The Russian Revolution*, Leamington Spa, 1987.

Pierre Frank, *Histoire de l'Internationale communiste*, La Brèche, Paris, 1979, 2 vol.

Paul Frölich, *Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1969.

Norman Geras, *The Legacy of Rosa Luxemburg*, Verso, London, 1983.

Norman Geras, *Literature of Revolution*, Verso, London, 1986.

Israel Getzler, *Martov. A Political Biography of a Russian Social Democrat*, Cambridge University Press, 1967.

Daniel Guérin, *Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire, Flammarion*, Paris, 1971 (avec un large dossier sur Rosa).

Leopold Haimson, "The Problem of Social Stability in Urban Russia, 1905-1917", *Slavic Review*, December 1964 and March 1965.

Leopold Haimson, "The Russian Workers Movement on the Eve of First World War", manuscrit inédit présenté à la conférence annuelle de l'American Historical Association, Dec. 1971.

Leopold Haimson, *The Mensheviks*, Chicago University Press, 1974.

Neil Harding (ed.), *Marxism in Russia. Key Documents 1879-1906*, Cambridge University Press, 1983.

Georges Haupt, Jean-Jeaques Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, Maspero, Paris, 1969.

Georges Haupt, *L'historien et le mouvement social*, Maspero, Paris, 1980 (recueil contenant des articles sur Marx, Lénine et Rosa Luxemburg).

Jean-Paul Joubert, "Lénine et le jacobinisme", *Cahiers Léon Trotsky*, n° 30, juin 1987.

Daniel H. Kaiser (ed.), *The Workers' Revolution in Russia, 1917. The View from Below*, Cambridge University Press, 1987.

Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins*, Payot, Paris, 1989.

Baruch Knei-Paz, *The Social and Political Thought of Leon Trotsky*, Oxford University Press, 1978.

N.K. Krupskaya, *Reminiscences of Lenin*, International Publishers, New York, 1970.

Paul Le Blanc, *Lenin and the Revolutionary party*, Humanities Press, New Jersey, 1989.

V.I. Lénine, *Œuvres*, Progress, Moscou, 1960-1970, 45 vol. Les principaux écrits de Lénine sur la construction du Parti révolutionnaire sont inclus dans ses *Œuvres choisies* en 3 vol., Editions du Progrès, Moscou.

V.I. Lénine, *Que faire ?*, Seuil, Paris, 1966 (avec une introduction de Jean-Jaques Marie et un important "Dossier de *Que faire ?*").

Marcel Liebman, *Le léninisme sous Lénine*, Seuil, Paris, 1975, 2 vol.

Michael Löwy, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Maspero, Paris, 1970.

Michael Löwy, *Dialectique et révolution*, Anthropos, Paris, 1973.

Michael Löwy, Sur la révolution permanente, *Cahiers d'étude et de recherche*, n° 4, 1987.

Rosa Luxemburg, *Œuvres*, Maspero, Paris, 1978, 2 vol.

Livio Maïtan, "Gli strumenti di lotta della classe operaia nel pensiero di Trotsky", in *Storia del marxismo*, Feltrinelli, Milano, 1977 (tr. fr. 10/18).

Livio Maïtan, "Trotsky et la construction du parti et de l'Internationale", *Quatrième Internationale*, n° 36, 1990.

David Mandel, *The Petrograd Workers and the Fall of the Old Regime*, St. Martin's Press, New York, 1984.

David Mandel, *The Petrograd Workers and the Soviet Seizure of Power*, St. Martin's Press, New York, 1984.

Ernest Mandel, *Construire le Parti révolutionnaire : trois textes sur l'organisation du prolétariat*, Ligue Communiste, Paris, 1972.

Ernest Mandel, "Rosa Luxemburg et la Social-démocratie allemande", in *De la Commune à mai 68*, La Brèche, Paris, 1978.

Ernest Mandel, *Trotsky*, Maspero, Paris, 1980.

Ernest Mandel, *La place du marxisme dans l'histoire*, CER n° 1, Paris, 1986.

Ernest Mandel, "Auto-organisation et parti d'avant-garde dans la conception de Trotsky", *Quatrième Internationale*, n° 36, 1990.

July Martov, Feodor Dan, *Storia della socialdemocrazia russa*, Feltrinelli, Milano, 1973.

Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Livre de Poche, Paris, 1973.

John Molyneux, *Marxism and the Party*, Bookmarks, London, 1983.

Peter Nettl, *Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1972, 2 vol.

Brian Pearce (ed.), *1903. Second Congress of the Russian Social Democratic Labour Party. Complete Text of the Minutes*, New Park, London, 1978.

Fritz Platten, *Lenins Reise durch Deutschland im plombierten Wagen*, préface de Jakob Moneta, ISP Verlag, Frankfurt/M, 1985.

Alexander Rabinowitch, *Prelude to Revolution : The Petrograd Bolsheviks and the July 1917 Uprising*, Indiana University press, Bloomington, 1968.

Alexander Rabinowitch, *The Bolsheviks Come to Power : The Revolution of 1917 in Petrograd*, W.W. Norton, New York, 1976.

John Riddel (ed.), *Lenin's Struggle for a Revolutionary International. The Preparatory Years. Documents 1907-1916*, Monad Press, New York, 1984.

Pierre Rousset, *The Formation of Russian Marxism*, Working Paper n° 2, IIRE, Amsterdam.

Massimo L. Salvadori, *Kautsky e la rivoluzione socialista*, Feltrinelli, Molano, 1976.

Solomon Schwartz, *The Russian Revolution of 1905*, Chicago University Press, 1967.

Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Seuil, Paris, 1978.

Robert Service, *The Russian Revolution 1900-1927*, Barnes & Nobles, New York, 1986.

Theodor Shanin, *The Roots of Otherness : Russia's Turn of the Century*, vol. 1 : *Russia as "Developing Society"*, vol. 2 : *Russia, 1905-1907 : Revolution as a Moment of Truth*, Houndills and London, McMillan, 1985-1986.

Alexander Shlyapnikov, *On the Eve of 1917*, Allison & Busby, London, 1982.

Geoffrey Swain, *Russian Social Democracy and the Legal Labor Movement 1906-1914*, McMillan, London, 1983.

Léon Trotsky, *Rapport de la délégation sibérienne*, Spartacus, Paris, 1969.

Léon Trotsky, *Nos tâches politiques*, Belfond, Paris, 1970 (nouvelle édition Denoël/Gonthier).

Léon Trotsky, *1905* (suivi de *Bilan et perspectives*), Editions de Minuit, 1972.

Léon Trotsky, *Ma vie*, Gallimard, Paris.

Léon Trotsky, *Histoire de la révolution russe*, Seuil, Paris, 1967, 2 vol.

Léon Trotsky, *Staline*, 10/18, Paris, 1979, 3 vol.

Claudie Weill, *Marxistes russes et social-démocratie allemande*, Maspero, Paris, 1977.

Reginald Zelnik, "Russian Workers and the Revolutionary Movement", *Journal of Social History*, Winter 1972-1973.

Gregory Zinoviev, *History of the Bolshevik Party*, New Park, London 1973.